



ÉLÉMENS
DE
MÉDECINE
THÉORIQUE ET PRATIQUE.

TOME SECOND.

Duo sunt præcipui Medicinæ cardines, ratio et observatio; observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.

BAGLIVI prax. med. lib. I. cap. II.

ÉLÉMENS
DE
MÉDECINE
THÉORIQUE ET PRATIQUE.

PAR LE C.en ÉTIENNE TOURTELLE,

Professeur à l'École spéciale de Médecine de Strasbourg.

TOME SECOND.

A STRASBOURG,

De l'imprimerie de LOUIS ECK, imprimeur-libraire.

L'an VII de la République Française.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉLÉMENS
DE
MÉDECINE.

CLASSE I.ere
Pyrexies.

ORDRE SECOND.
Les fièvres avec affection locale.

DEUX SECTIONS; les *exanthèmes avec fièvre* et les *phlegmasies.*

Les anciens ne donnaient pas le nom de fièvre aux affections locales, mais seulement aux affections générales : ils tiraient les dénominations des premières, des parties affectées ; le mot *pleurésie* par exemple, était un terme aussi vague et aussi général que le mot *fièvre*, et souffrait les mêmes distinctions, c'est-à-dire qu'ils faisaient autant d'espèces différentes de pleurésie, qu'il y a de fièvres primitives et essentielles.

SECTION I.ere *Les exanthèmes avec fièvre, ou fièvres éruptives.*

Ces fièvres sont caractérisées par de petites élevures, ou des taches à la peau qui paraîssent dans le premier période de la fièvre ; elles sont précédées d'un frisson plus ou moins violent et long ; il survient quelquefois lors de l'éruption, des convulsions surtout chez les enfans : elles débutent par des symptômes gastriques, telles que les douleurs d'estomac, le resserrement de l'épigastre, les nausées, les vomissemens etc. ; ces affections diminuent à mesure que l'éruption avance. Les pétéchies sont symptômatiques pour l'ordinaire, et affectées spécialement aux fièvres bilieuses ; elles ne constituent pas un genre particulier de fièvres : elles ne sont pas sans danger, et surtout celles qui sont livides, noires, vù qu'elles annoncent la dissolution du sang ; rarement elles sont critiques. La plupart des fièvres éruptives et peut-être toutes sont de nature contagieuse, et se compliquent de la diathèse propre à la constitution régnante.

GENRE I. *Variole, petite vérole.*

Fièvre éruptive, ordinairement épidémique, contagieuse, mais dont l'on n'est affecté qu'une seule fois dans la vie. L'éruption consiste en

pustules phlegmoneuses, quelquefois de la grosseur d'un pois, avec l'enflure de l'habitude extérieure du corps, surtout de la face et des extrémités supérieures ; ces pustules suppurent, puis se dessèchent et tombent enfin en laissant des marques.

L'invasion de la petite vérole a lieu pour l'ordinaire vers midi : le tems de l'irritation ou de l'*ébullition*, comme l'a appelé SYDENHAM, est marqué par des douleurs de tête, du cou et des lombes, et par la somnolence ; il est précédé d'un frisson auquel succède la fièvre avec un pouls vîte et mou ; les urines sont ordinairement troubles, et l'haleine a une odeur particulière; l'éruption commence au troisième ou au quatrième jour, avec des sueurs chez les adultes, et chez les enfans assez souvent avec des convulsions. Elle est semblable dans le principe aux morsures de puces, et les pustules ont un tubercule rouge au centre. Dans les petites véroles compliquées de la diathèse pituiteuse, l'éruption est plus tardive, les pustules paraîssent d'abord à la face, aux mains, puis au tronc et enfin aux extrémités inférieures.

Le période de la suppuration commence pour l'ordinaire le 6.e jour, avec un redoublement de fièvre; les boutons deviennent d'abord pâles, les paupières se gonflent, et souvent les yeux se ferment : au 7.e jour, ils blan-

chissent dans le milieu, le 8.ᵉ dans tout leur contour, et le 9.ᵉ ils jaunissent. La suppuration se fait dans le même ordre, elle commence aux parties supérieures et s'étend successivement aux inférieures.

Enfin le période de la dessication a lieu au 10.ᵉ jour; il se forme des croûtes qui se sèchent et se détachent les jours suivans.

Quoique la petite vérole soit une, elle offre néanmoins des différences essentielles par rapport à ses complications, d'après la saison, la maladie épidémique régnante, le tempérament et le régime habituel du malade. Elle intéresse le tissu cellulaire, et est réellement une maladie muqueuse qui a une très-grande disposition à porter sur les glandes; on voit dans celle prise par l'inoculation, que c'est la partie où l'on a fait l'insertion du virus, qui est couverte du plus grand nombre de boutons, et les glandes de cette partie sont les plus affectées. Il paraît que le miasme variolique insinué dans le tissu cellulaire, se mêle au suc nourricier, et par un mouvement spécifique, le convertit en matière variolique.

Le miasme de la petite vérole ne s'engendre point spontanément dans les corps, et ne se communique que par les voies de la contagion. Ce miasme paraît être endémique dans l'intérieur de l'Afrique. Les anciens Grecs et

Romains n'ont point connu cette maladie. Elle parut pour la première fois dans l'Arabie en 572; et de là elle fut portée par les Sarrasins en Europe où elle était inconnue; elle s'y est propagée d'une manière effrayante, de même que dans les Indes Occidentales, où nous l'avons portée.

Stoll pense que le miasme varioleux réside dans l'humeur perspirable, dans l'air expiré par les malades, dans le *serum* ténu de la pustule qui n'est pas encore bien sensible, dans le pus et les croûtes dessèchées. Ces substances miasmifères appliquées à la surface des vaisseaux absorbans, dans quelque partie du corps que ce soit, donnent la petite vérole à ceux qui ne l'ont point encore eue, et qui sont disposées à la contracter. Les miasmes varioliques peuvent aussi se transporter à une certaine distance, par le moyen de l'air, et décider des épidémies dans des lieux où elles n'étaient pas auparavant.

Cette maladie paraît pour l'ordinaire au printems, fait des progrès durant l'été, diminue pendant l'automne, et disparaît presqu'entièrement l'hiver, pour reparaître dans la saison suivante.

Plus elle commence de bonne heure dans l'hiver, plus l'épidémie est violente, *et contrà*. Il est prouvé, par un grand nombre d'obser-

vations, qu'elle est confluente en raison du régime échauffant que suivent les malades.

Les signes favorables dans la petite vérole, sont une éruption ni trop lente ni trop prompte des pustules; elles doivent être peu nombreuses, d'un beau rouge et se remplir d'une matière purulente épaisse, d'abord blanchâtre et ensuite jaune. C'est un excellent signe, lorsque la fièvre tombe, alors que les boutons paraîssent.

Les pustules qui sont d'une couleur brune et livide, sont mauvaises, de même que celles qui sont petites, applaties et noires dans le milieu : celles qui, au lieu de pus, se remplissent de sérosité, ne sont pas moins dangereuses.

Les pétéchies, les vibices, les selles et les urines sanglantes, les urines pâles, le défaut de gonflement du visage, ou son affaissement avant que les boutons soient mûrs, les frissons dans le fort de la maladie, les convulsions etc., sont des symptômes pernicieux.

La petite vérole simple et denuée de toute complication, est une maladie qu'il faut livrer à la nature. Le régime réfrigérant est en général le plus convenable; néanmoins il est des circonstances dans lesquelles il faut absolument emploier des moyens échauffans, pour favoriser et soutenir l'éruption; tels sont la faiblesse, la

langueur du sujet, la constitution molle et pituiteuse. Les vomitifs paraîssent indiqués dans le principe par les nausées et même les vomissemens qu'ont les malades; mais en général, il faut être très-prudent sur l'emploi de ces remèdes dans les maladies éruptives: la plupart des symptômes gastriques sont l'effet de l'éruption, et ils se dissipent dès qu'elle est achevée. Un vomitif placé dans cette circonstance, pourrait augmenter le spasme et s'opposer au développement de la maladie; il n'y a que les cas de saburres qui exigent impérieusement l'usage des évacuans.

J'ai distingué trois époques dans la petite vérole; la première depuis l'invasion jusqu'à l'éruption; la seconde depuis celle-ci, jusqu'à la formation du pus; et la troisième depuis la suppuration jusqu'à la dessication: cette dernière est appelée communément *fièvre secondaire*. Les deux premiers tems n'offrent guères d'autres indications curatives, que celles relatives à la fièvre concomittante qui est de nature inflammatoire, bilieuse ou pituiteuse.

Dans le troisième période, les indications relatives à la fièvre concomittante peuvent encore subsister, mais il faut en outre faire attention à la surabondance de pus qui a lieu dans les petites véroles confluentes, et qui demande à être évacuée. Ces évacuations se font

par l'ouverture répétée des boutons, par des vésicatoires dont on soutient longtems la suppuration, et surtout par l'usage réitéré des doux laxatifs; il convient aussi à la suite de la petite vérole soit naturelle, soit inoculée, de soutenir les évacuations alvines. On a souvent observé que leur défaut, surtout chez les personnes qui retournent trop tôt à l'usage de la viande, donnaient lieu à des dépôts, et particulièrement aux yeux chez les enfans. Les accidens qui suivent la petite vérole, demandent très-généralement, dit fort bien GRIMAUD, (*) des émonctoires, dont on entretient longtems l'écoulement, ouverts dans le voisinage des parties affectées, l'eau, le lait, le petit lait mêlé avec les eaux minérales, un régime et des médicamens fortifians. (**)

ESPÈCE 1. Petite vérole discrète bénigne.

Pustules distinctes et séparées les unes des autres, sans symptômes graves; telle est pour l'ordinaire la petite vérole communiquée par l'inoculation. Cette méthode est le moyen le plus sûr pour conserver à la société un grand nombre de citoyens que la petite vérole naturelle moissonne, soit dans l'enfance, soit dans

(*) Cours de fièvres. Tom. 2. pag. 432. 433.

(**) STOLL. Aph. 808.

les autres âges. L'observation et l'expérience prouvent en faveur de l'inoculation ; et il est à désirer qu'elle soit mise universellement en pratique.

Espèce 2. *Petite vérole discrète maligne.*

La même que la précédente, mais avec les symptômes de la malignité.

Espèce 3. *Petite vérole confluente.*

Pustules réunies, confondues et entassées les unes sur les autres ; cette espèce s'accompagne ordinairement chez les adultes, du ptialisme qui survient dans le premier tems de l'éruption, ou deux jours après, et de la diarrhée chez les enfans : celle-ci ne paraît pas de si bonne heure que la salivation ; mais en quelque tems qu'elle commence, elle se prolonge jusqu'à la fin de la maladie. Il est très-dangereux d'arrêter l'une ou l'autre de ces évacuations que la nature décide, pour se débarrasser d'une partie du virus variolique trop abondant dans les confluentes, et qu'elle ne peut porter entièrement à la peau.

C'est dans les petites véroles confluentes que la fièvre secondaire se manifeste sensiblement à l'époque où les boutons commencent à suppurer. L'ouverture des cadâvres des personnes mortes de la petite vérole confluente, a mon-

tré que les viscères étaient couverts de pustules comme la peau.

ESPÈCE 4. Petite vérole confluente maligne.

La même que la précédente, mais avec dominance du spasme et les symptômes de la malignité.

Les dangers des petites véroles ne sont jamais plus grands, que quand la maladie est dans son état. C'est au 7.e, au 9.e, ou au 11.e jour, que les symptômes acquièrent plus d'intensité, ou qu'il s'y en produit de nouveaux qui sont souvent pernicieux. Les préceptes suivans concernant ces symptômes, sont fondés sur l'observation et l'expérience.

1.° Lorsque l'enflure des mains ne succède point à celle du visage, ni celle des pieds à celle des mains, d'une manière régulière, cela annonce une métastase; c'est le cas d'appliquer des épispastiques sur ces parties. On peut néanmoins emploier auparavant les cataplasmes et les fomentations émollientes. BAGLIVI s'est servi avec succès dans ces circonstances, d'éponges trempées dans des décoctions émollientes. (*) Il arrive quelquefois que la matière morbifique se détermine avec tant de violence vers les extrémités, qu'il en résulte des inflammations, et des tumeurs avec des douleurs très-

(*) *De variolis et morbillis.*

aiguës : les fomentations émollientes appaisent ces accidens. La cessation prématurée de ces tumeurs a toujours des suites funestes : dans ce cas, il faut recourir aux vésicatoires.

2.° Lorsque la fièvre, le mal de tête, les nausées, les inquiétudes ou l'assoupissement surviennent le 6.e ou le 8.e jour, et que le malade est constipé, un lavement émollient soulage pour l'ordinaire; quelquefois il est nécessaire de recourir à un laxatif.

3.° Les anodins sont presque toujours utiles et même nécessaires dans la petite vérole, surtout aux approches de la crise; et l'on doit toujours les emploier, ne fut-ce que pour appaiser lès douleurs et les anxiétés que causent les pustules. Il est à propos, surtout dans l'état, de donner des opiatiques aux malades, vers le soir avant le redoublement : on les mêle aux acides, lorsque la fièvre est forte, et aux excitans, quand les malades sont affaiblis.

4.° Quand la fièvre de la suppuration approche, si le pouls est fréquent, dur et fort, le battement des carotides excessif ; si la chaleur augmente, si la respiration devient laborieuse, si le malade ressent une violente douleur de tête, s'il devient pleurétique, il faut le saigner sur le champ ; autrement il est perdu sans ressource.

5.° Lorsqu'au contraire le pouls est faible,

le malade abattu, les pustules pâles, affaissées ou livides, les extrémités froides et pâteuses; c'est le cas des cordiaux, du vin et des vésicatoires.

6.° Le ptialisme diminue pour l'ordinaire vers la fin du troisième période, et la matière devient quelquefois si visqueuse qu'elle ne peut être évacuée; et le malade court les risques d'être étouffé à chaque instant. C'est le cas pour en faciliter l'évacuation, d'emploier les gargarismes et les injections avec l'oxymel simple, ou l'oxymel scillitique, un peu de nitre ou d'acétite d'ammoniaque; quand ces moyens sont inutiles, il faut en venir à l'émétique.

7.° Lorsque les croûtes sont parfaitement formées, et que la salivation diminue, il faut chercher à procurer quelques autres évacuations; car rien ne transpire alors par la peau: les lavemens, les diurétiques, surtout le nitre et la limonade minérale sont, on ne peut pas plus convenables, pour remplir ce but. Il est utile aussi que les malades changent souvent de linge, que l'on entretienne sur eux et dans leurs appartemens la plus grande propreté, qu'ils ne soient pas trop couverts, qu'ils sortent du lit plusieurs fois dans le jour et qu'ils respirent un air froid et fréquemment renouvellé.

8.° Lorsque

8.° Lorsque la salivation se soutient, que les pustules sont bien nourries, que l'enflure du visage, des mains et des pieds se fait régulièrement, que le malade repose et respire librement, il faut le livrer à la nature, et s'abstenir même des lavemens, dès que le malade serait constipé, jusqu'à ce que la croûte soit entièrement formée. À cette époque, il est non seulement utile de prescrire des lavemens, mais encore des purgatifs, pour évacuer les matières accumulées dans le canal intestinal.

Espèce 5. *Petite vérole inflammatoire.*

Elle est quelquefois discrète, mais plus souvent confluente, et présente les signes de la diathèse inflammatoire : le sang tiré de la veine est couenneux ; le pouls est fréquent, plein et dur, la respiration brûlante, courte, et laborieuse, la chaleur excessive, l'urine très-colorée, la soif extrême, la langue sèche et sâle, la douleur de la tête, du dos, des reins et des lombes très-aiguë ; le visage est enflammé, les yeux ardens ; les carotides et les temporales battent fortement, et le malade est menacé d'une phrénésie mortelle prochaine. Il faut recourir à la méthode réfrigérante et surtout à la saignée. » Avec de » tels symptômes, dit Huxham. (1) On doit

(*) Essai sur les fièvres etc. pag. 158.

» saigner dans la peste, ou dans telle autre » maladie que ce soit, pour prévenir le danger » dont menace la diathèse inflammatoire du » sang, indépendemment de la contagion. « Après la saignée du bras, dit le même, il n'y a rien qui produise un meilleur effet que celle du pied, et qui détourne plus efficacement les humeurs de la tête et de la poitrine; il prescrit en outre les fomentations émollientes appliquées aux pieds et les pédiluves; il faut bien se garder de trop couvrir la tête des malades, mais au-contraire la raser, surtout lorsqu'il y a beaucoup de cheveux.

Espèce 6. *Petite vérole bilieuse putride.*

Elle est une complication de la petite vérole avec la fièvre ardente, ou la fièvre gastro-bilieuse : dans ce dernier cas, il convient d'employer les évacuans dès le principe de la maladie. L'une et l'autre de ces complications sont très-dangereuses, surtout la première; » il y a, » dit Huxham, à peine une personne sur quatre qui échappe de la petite vérole confluente; » et à peine une sur mille, lorsqu'elle est » accompagnée de taches noires, d'un écoule» ment d'urines sanguinolens et d'autres hémor» rhagies. « Néanmoins on a vu de bons effets des acides minéraux, des anti-septiques toniques et fortifians, et notamment le quinquina et les astringens, des cordiaux, du vin et du cam-

phre ; lors même que les pétéchies étaient très-nombreuses, les pustules noires, petites, confluentes et même accompagnées de quelque hémorrhagie.

Espèce 7. Petite vérole pituiteuse, lymphatique, crystalline, verruqueuse.

Cette espèce s'accompagne souvent des mêmes symptômes que la fièvre lente nerveuse ; le pouls est petit, fréquent, ondoyant et souvent lent ; les malades sont extrêmement abattus ; le visage est pâle, défait ; les urines crues et ténues ; la soif et la chaleur médiocres ; ils ont continuellement des vertiges et des pesanteurs de tête, avec des nausées, des inquiétudes, des faiblesses etc. Souvent ces symptômes continuent durant sept à huit jours, et aboutissent à une petite vérole de très-mauvaise espèce, dont les boutons sont pâles, cruds et applatis ; ils ne viennent jamais à maturité, mais restent moux et plats, se réunissent en de grosses vessies aqueuses pleines de sanie, et qui quelquefois s'endurcissent ; ils restent en cet état jusqu'à la fin, tandis que ceux du visage, de pâles et de cadavereux qu'ils étaient auparavant, deviennent d'un noir foncé, et forment une croûte ténace ; et dès que le malade ne périt pas de bonne heure, ils sont presque toujours funestes.

Il convient dans cette espèce, de prescrire le régime échauffant et fortifiant, les moyens excitans et surtout l'application des vésicatoires, qui entre-autres bons effets, donnent issue à la matière morbifique acrimonieuse. C'est pour cette raison qu'il convient d'ouvrir les vessies que forment les pustules en se confondant. Il est inutile d'en tirer la matière avec une aiguille d'or, comme le conseille AVICENNE : car quelques précautions qu'on emploie, les cicatrices n'en sont pas moins très-difformes : mais le danger doit l'emporter sur toute considération; car outre que cette matière corrosive cause souvent une mortification, il en passe encore une partie dans le sang.

Les diurétiques sont très-efficaces aussi dans cette espèce. HUXHAM a souvent observé qu'un écoulement copieux d'urine suppléait au défaut des autres évacuations ; la diarrhée qui survient dans cette espèce, est salutaire; il ne faut pas l'arrêter trop tôt; lors même qu'elle est excessive, il ne faut point l'entreprendre, dit le même, qu'après avoir donné au malade une ou deux doses de rhubarbe. Le quinquina est non seulement avantageux dans la petite vérole pituiteuse, comme tonique, mais encore comme possédant la vertu de hâter la maturation des pustules,

ESPÈCE 8. Fièvre varioleuse de SYDENHAM.

Cette espèce de fièvre a régné à Londres en 1666. 67. 68. et 69. De HAEN a parlé de cette maladie ainsi qu'HUXHAM. Il en est fait mention aussi dans la gazette de médecine de 1762.

Celle de Londres, que a SYDENHAM décrit, se répandit avec la petite vérole épidémique et cessa avec elle. Les personnes attaquées de cette fièvre éprouvaient de la douleur à la fossette du cœur, lorsqu'on la pressait ; il y avait douleur de tête, augmentation de chaleur ; l'oppression et la dyspnée étaient considérables ; il survenait des pétéchies ; cependant la soif n'était pas considérable ; la langue était dans l'état naturel, quelquefois blanchâtre, rarement sèche; les sueurs étaient abondantes dès le principe de la fièvre, mais elles ne soulageaient pas : l'usage des sudorifiques et des échauffans occasionnait la pleurésie et augmentait le nombre des pétéchies et l'intensité des autres symptômes : les urines étaient louables. Quand cette fièvre était mal traitée, elle durait sept à huit semaines, si le malade ne mourait pas auparavant : il survenait quelquefois vers la fin de la maladie un ptialisme abondant et salutaire, surtout quand le malade avait été peu évacué, et qu'il avait fait un copieux usage des délayans et des rafraichissans. Tous les symptômes, excepté l'é-

ruption qui n'avait pas lieu, étaient les mêmes que ceux de la petite vérole.

Cette fièvre était sans matière, de nature inflammatoire imminente et analogue à l'éphémère prolongée. SYDENHAM la combattit avec succès par le moyen des saignées répétées, dès même qu'il y avait diarrhée, par les lavemens et la méthode réfrigérante : il faisait lever les malades tous les jours, afin de tempérer la chaleur, et prescrivait une diète légère et ténue :

GENRE II. *Varicèle, Petite vérole volante, Vérolette, Crystalline.*

Éruption de petites pustules d'abord rouges, ensuite transparentes, qui se remplissent de sérosité et qui sont disséminées sur toute la peau, à peu près de la grandeur d'une lentille, dont les unes sèchent déjà, tandis que les autres grossissent ; elles disparaîssent ordinairement au bout de trois ou quatre jours, et sans laisser de taches : elle n'attaque que les enfans, elle s'accompagne d'une fièvre légère, et quelquefois il n'y en a point. Cette maladie pure et sans complication doit être entièrement abandonnée à la nature.

GENRE III. *Rougeole, Rubeola, Morbilli.*

La rougeole a beaucoup d'affinité avec la variole ; toutes les deux viennent de l'Orient, et ont parues en Europe à-peu-près dans le

même-tems. C'est une fièvre catharrale avec éruption de petits boutons rouges, semblables aux morsures de puces, rudes, moins élevés et plus larges que ceux de la variole, qui tombent en écailles furfuracées; il y a toux sèche, coriza, éternuement, épiphore. Cette maladie est de nature contagieuse et n'a lieu qu'une fois dans la vie. Elle régne épidémiquement dès le mois de Nivôse, et cesse au solstice d'été. Elle s'accompagne pour l'ordinaire de la diathèse inflammatoire qui subsiste encore longtems après la guérison; le sang tiré de la veine en présente les caractères. Elle débute par le frisson : l'éruption commence ordinairement le 3.e ou le 4.e jour; la fièvre, la toux et la dyspnée augmentent, après qu'elle a parue. Vers le 6.e ou le 7.e jour, les taches pâlissent d'abord au visage, et ensuite sur tout le corps, de sorte que le 9.e elles sont entièrement disparues. Cependant on voit souvent la fièvre et la dyspnée continuer après la desquammation, surtout lorsque le malade a été mis au régime échauffant. Les pétéchies qui surviennent dans le cours de la maladie, sont d'un très-mauvais présage, de même que la diarrhée excessive : ces accidens annoncent la malignité, et la mort arrive pour l'ordinaire le 9e jour. Une légère diarrhée, la moiteur de la peau, ainsi que des urines abondantes sont des symptômes très-favorables.

Elle se combine quelquefois avec la fièvre gastro-pituiteuse, ou avec la gastro-bilieuse. Il convient de faire la plus grande attention à ces complications pour ne pas commettre d'erreur dans le traitement.

Les dangers de la rougeole dénuée de toute complication, sont en raison des symptômes pneumoniques. On doit regarder cette maladie comme une sorte de pneumonie catharrale plus ou moins inflammatoire, et qui est décidée par l'action d'un miasme particulier, lequel se porte sur les poumons, la membrane pituitaire et la peau. Les cadâvres de tous ceux qui meurent de la rougeole, offrent les signes d'une inflammation des poumons dégénérée en sphacèle. Aussi les dangers dans cette maladie, sont-ils en raison du mauvais état de la poitrine.

Cette maladie est encore du nombre de celles qu'il faut abandonner à la nature, quand la fièvre et la toux sont légères et l'épidémie bénigne. Mais quand la fièvre est forte, le pouls dur et l'oppression considérable, il faut recourir à la saignée et même la répéter s'il est nécessaire; les tisannes et les boissons adoucissantes et mucilagineuses sont très-utiles par rapport à la toux : lorsque celle-ci est très-violente et très-incommode, il faut recourir à l'opium qui est le remède par excellence dans toutes les toux catharrales violentes, pourvû

toutes fois que l'état inflammatoire, ne soit pas porté à un certain point. Les vésicatoires sont aussi des moyens puissans et propres à combattre la diathèse catharrale; on doit les emploier toutes les fois que la poitrine est vivement attaquée. Observez que l'usage d'un air frais ne convient pas dans la rougeole, comme dans la petite vérole : car dans la première il y a toujours affection catharrale que l'air froid peut augmenter; néanmoins trop de chaleur ne convient point non-plus, et il faut éviter les deux extrêmes, en entretenant dans la chambre du malade une température douce.

Il est inutile de répéter que lorsqu'une maladie est compliquée d'affection gastrique bilieuse, de putridité etc, on doit s'occuper spécialement dans le traitement, des causes complicantes : car ce sont ces causes qui aggravent les maladies et les rendent dangereuses. Lorsqu'on est parvenu à les en débarrasser, l'affection morbifique réduite à ses simples élémens, guérit souvent par les seules forces de la nature, ou au moins n'exige pas beaucoup de secours de l'art.

GENRE IV. *Fièvre scarlatine, fièvre rouge.*

Cette fièvre tire son nom de la couleur de la peau qui paraît d'un rouge écarlate, ou de vin. Les taches dont elle se couvre., sont

plus nombreuses, plus grandes et plus foncées, mais moins uniformes que celles de la rougeole; elles se réunissent et se confondent fréquemment et ne suppurent point; elles durent deux ou trois jours, ensuite disparaîssent, après quoi on voit peler et tomber l'épiderme par écailles. L'éruption n'est point accompagnée ni précédée des symptômes catharraux. Cette maladie regne épidémiquement en même tems que les fièvres et les angines catharrales, surtout en automne et à la fin de l'hiver; elle se complique souvent avec ces dernières, et attaque principalement les enfans et les jeunes gens.

Lorsque la scarlatine est dénuée de toute complication, on doit l'abandonner à la nature. Seulement dans cette fièvre ainsi que dans toutes les éruptives, le médecin doit se borner à favoriser l'éruption, à aider la nature à séparer et à porter à la peau toute le matière morbifique et à en empêcher le refoulement. Un régime léger, la tranquillité du corps et de l'âme, la douce chaleur du lit et quelques boissons délayantes et légèrement diaphorétiques suffisent pour remplir ces vûes.

ESPÈCE 1. *Fièvre scarlatine bénigne.*

ESPÈCE 2. *Fièvre scarlatine angineuse.*

ESPÈCE 3. *Fièvre scarlatine maligne.*

Outre les symptômes de malignité qui carac-

térisent cette dernière, il y a ordinairement ulcération gangréneuse à la gorge ; l'éruption est lente, la couleur des taches est pourpre ou livide.

GENRE V. *Fièvre érysipélateuse, feu St. Antoine.*

Elle a pour symptômes une pyrexie aiguë et un érysipèle qui occupe pour l'ordinaire le visage. Elle est précédée du froid auquel succèdent la chaleur, la soif et les autres symptômes fébrils. L'érysipèle s'accompagne d'une grande quantité de petits boutons qui s'élèvent souvent en vésicules et s'étendent sur toute la tête, et la bouffissure est quelquefois telle que les paupières en sont fermées. Cette fièvre est ordinairement compliquée de saburres gastriques bilieuses, et même souvent décidée par cette cause, et n'est point contagieuse. Elle est dangereuse lorsqu'elle s'accompagne d'affections cérébrales dès les premiers jours. Dans le cas contraire elle est sans danger. Elle est fréquente en automne et évidemment de nature bilieuse. Quand elle se termine heureusement, l'érysipèle se résout avec desquammation.

Le traitement de la fièvre érysipélateuse est le même que celui des autres maladies bilieuses. Les vomitifs et les purgatifs sont d'une

nécessité indispensable dans le principe. Les saignées sont quelquefois utiles ; leur nombre et la quantité de sang qu'on doit tirer, doivent être mesurés d'après les forces du malade, l'état du pouls, et la violence des symptômes. Néanmoins le médecin ne doit jamais perdre de vûe qu'elles conviennent moins dans les inflammations bilieuses que dans les autres, et qu'elles favorisent la délitescence à laquelle est très-sujet l'érysipèle. On doit recourir aux révulsifs, lorsque la tête se prend, et aux boissons cordiales, lorsque les forces sont très-diminuées. Il convient d'entretenir la liberté du ventre pendant tout le cours de la maladie. La diète doit être ténue et végétale ; les boissons les plus appropriées dans le principe, sont les acides végétaux et les émulsions avec le nitre et le camphre. On doit interdire toute application externe quelconque sur l'érysipèle, même les fomentations émollientes. L'expérience a prouvé que le plus souvent la suppuration de l'érysipèle, qui est très-mauvaise, de même que sa délitescence étaient dues à l'usage des topiques : on conseille seulement de tenir chaudement la partie affectée avec une flanelle ou d'autres étoffes de laine.

Cette maladie se complique quelquefois de la malignité : alors le traitement doit être le même que celui de la fièvre bilieuse putride.

Il survient fréquemment dans cette dernière des parotides ou d'autres dépôts des glandes. Cette fièvre a été observée en 1130 ; elle régna épidémiquement en France, et fit périr beaucoup de monde ; elle a fait aussi de très-grands ravages en 1716 à Toulouse.

GENRE VI. *Pemphigus*, *febris bullosa*, *fièvre vésiculaire*, *fièvre pemphigoïde d'*HYPPOCRATE 6.e *liv. des malad. popul.*.

Fièvre éruptive dans laquelle au bout de quelques jours, il survient à la peau, des vésicules plus ou moins grandes, et surtout au tronc : elles se remplissent d'un *serum* jaunâtre, et sont quelquefois très-nombreuses, très-larges et adhérentes à une base rouge et douloureuse. Les pellicules qui tombent, laissent des ulcères à la peau qui sont douloureux et qui ensuite se couvrent de croûtes semblables à la gâle. L'éruption *pemphigoïde* n'est jamais critique ; on doit la regarder comme un symptôme qui, par soi-même, n'indique aucun traitement particulier. On a observé cette fièvre dans un canton de la Suisse en 1752 ; elle y fut épidémique et meurtrière ; à Prague en Bohême en 1756 ; en Angleterre dans le comté de Winklow environ à vingt mille de Dublin en 1766. Cette fièvre était maligne et exigeait l'usage des antiseptiques toniques

et fortifians. On donna avec succès en Angleterre le quinquina; en Suisse les sudorifiques, et en Bohême le vinaigre bezoardique. Nous avons eu occasion de traiter cette maladie en 1782 à Besançon où elle attaqua quelques individus. La méthode qui réussissait le mieux, consistait à faire saigner dès le principe, lorsque la fièvre était violente, et le pouls fort; on administrait ensuite un vomitif, lorsqu'il y avait des indices de saburre gastrique; on prescrivait une diète légère et des diaphorétiques, et on appliquait de bonne heure les vésicatoires. Par ces moyens on voyait bientôt diminuer la fièvre, les vésicules étaient moins grandes, moins douloureuses, moins croûteuses et duraient moins; et après leur dessication, on purgeait une ou deux fois. Cette méthode réussit parfaitement; aucun de ceux qui furent traités de cette manière, ne mourut et presque tous eurent une convalescence courte et facile.

GENRE VII. *Porcellaine*, *Porcellana*, *Essera*.

Fièvre légère avec une éruption de tâches discrètes, rouges, lenticulaires, quelquefois d'un pouce de diamètre, sans demangeaison, qui occupent principalement les parties couvertes : elles disparaîssent au bout d'un ou

deux jours, et reviennent ensuite. Elles sont quelquefois décidées par l'usage des testacées. Cette affection doit être abandonnée à la nature.

GENRE VIII. *Fièvre ortiée, febris urticata.*

Fièvre légère avec efflorescences à-peu-près semblables à celles que produit la piqûre des orties: elles sont accompagnées de la demangeaison et quelquefois rouges au sommet. Ces exanthêmes ont cela de particulier, c'est qu'ils se manifestent plutôt dans le froid, et que la chaleur les fait disparaître. On peut rapporter à ce genre, les échauboulures, en latin *sudamina*, qui sont des exanthêmes de la grosseur des grains de millet qui paraîssent tout-à-coup: il sont grouppés et passagers, occupent surtout les parties couvertes, et font éprouver une douleur âcre et pongitive; ils affectent principalement les enfans et les jeunes-gens, et regnent particulièrement au printems. Quelques légers diaphorétiques, une chaleur douce et un régime modique suffisent pour les guérir.

GENRE IX. *Fièvre miliaire, Millot, Millet, Pourpre blanc, Suette.*

Éruption de petites pustules rouges ou blanches, semblables à des grains de millet,

éparses sur toute la peau, qui se changent bientôt en vésicules transparentes ou laiteuses pleines de sérosités. Cette éruption a lieu dans les maladies aiguës lorsqu'on emplioe le régime échauffant; elle est le plus ordinairement symptômatique, et non jamais idiopathique et essentielle. La matière miliaire est la sueur même qui est ainsi transformée dans certains états de la peau, lorsque l'action de celle-ci est excessivement augmentée par l'effet du régime échauffant. Cette éruption est quelquefois critique comme dans les affections pituiteuses et laiteuses. HYPPOCRATE fait mention des fièvres avec exanthêmes miliaires, au *liv.* 1 *des épid. Sect.* 3.

GENRE X. *Peste, Loïmos d'HYPPOCRATE.*

Fièvre éruptive, contagieuse et maligne. Les éruptions qui ont lieu dans la peste, sont les bubons, les parotides, les anthrax, les pétéchies, les vibices, et des petites pustules blanches, livides, noires, carbonculeuses, répandues sur toute l'habitude du corps. La peste prend quelquefois le masque d'autres maladies. A Vienne, elle se cachait sous la forme de pleurésie, de catharre et d'esquinancie. Cette maladie est originaire d'Égypte : elle a régné épidémiquement à Londres en 1665, et en

1713

1713 à Vienne; au midi de la France en 1720, et à Moscow en 1771; elle s'accompagne de la prostration des forces, de la profonde tristesse, de la stupeur, des vertiges qui rendent la marche vacillante et semblable à l'ivresse, du mal de tête et du délire. Il y a anxiétés, palpitations, syncopes, faiblesse et irrégularité du pouls; nausées, vomissemens bilieux, bubons qui se manifestent ordinairement au 3.e jour, charbons, pétéchies, hémorrhagies et diarrhée colliquative. Elle donne quelquefois la mort tout en attaquant.

La peste doit être considérée comme une fièvre contagieuse qui offre l'extrême de la malignité : le miasme pestilentiel en jetant tout le système dans l'énervation, ôte à la nature la faculté de développer les mouvemens et les actions nécessaires pour détruire la cause et les produits morbifiques : elle détermine une affection pituiteuse, inflammatoire ou bilieuse, selon la constitution dominante. Il n'est donc pas étonnant que des médecins aient fait saigner dans la peste, et notamment SYDENHAM dans celle de Londres qui était réellement inflammatoire, et qui avait succédé à une épidémie de ce genre dont elle avait retenu le caractère. RIVIÈRE, FÉLIX PLATER et plusieurs autres médecins, ont emploié avec succès ce

moyen dans des pestes semblables. C'est donc à tort que l'on a blâmé généralement la saignée dans cette maladie : et c'est sans doute faute d'avoir distingué cette espèce de complication.

A l'ouverture des cadávres des personnes mortes de la peste, on observe que le cœur est plus volumineux et plus flasque que de coutume; les artères distendues et affaiblies, et les membranes qui dans l'état naturel n'ont aucune couleur, paraîssent injectées; les membres ont une telle flexilité qu'on peut les plier à volonté, et les chairs sont si molles qu'elles retiennent l'impression des doigts, comme dans les œdématies.

Les effets du miasme pestilentiel se manifestent d'abord sur le systême nerveux dont il altère les fonctions : il en naît un spasme qui met le désaccord dans l'action des organes, et produit la plus grande inégalité dans la distribution des forces et des humeurs : delà les tumeurs et les pustules, la dissolution du sang, la gangrène et le sphacèle qui ont lieu dans cette maladie. Il est probable que la corruption n'est pas générale, et que la pourriture a ses foyers particuliers dans les tumeurs pestilentielles : car les altérations humorales suivent généralement le trouble des organes et ne le précédent pas.

On a observé que la peste faisait ses plus

grands ravages en été, et que le froid de l'hiver en affaiblissait la violence, au lieu qu'en Asie, en Afrique, elle cesse ordinairement vers le solstice d'été, au rapport de RUSSEL et de PROSPER-ALPIN.

C'est un bon signe dans la peste, quand les bubons et les anthrax paraîssent de bonne heure; c'est pourquoi HOFFMANN dit : *febris pestilentialis est acutissima a miasmate venenoso orta, ac nisi vigere motuum animalium, venenum per bubones et carbunculos citò propellatur, lethalis* (*). Les ulcères qui se forment dans les différentes parties du corps, sont aussi d'un bon augure. *Ex febre pestilentiali omnes evassisse, quibus exulcerationes in variis corporis partibus contigerant, nimirum evacuata per ea ulcera, materiâ morbificâ.* (**)

Le traitement de la peste est à-peu-près le même que celui de la fièvre bilieuse putride: les indications curatives générales se réduisent à soutenir ou relever les forces, et à combattre la putridité au moyen des antiseptiques toniques. La saignée ne convient que dans les cas de complication inflammatoire. Lors-

(*) *Med. rat. syst. T. 4. Sect. I. Cap. 12. de febre. pest.*

(**) *Galenus lib. 5. meth. med. Cap. 2.*

qu'il y a des saburres dans les premières voies, il faut se presser de les évacuer; car dès qu'il s'est écoulé quelques jours, les forces du malade restent en trop petite quantité pour oser hasarder un vomitif. En général les grandes évacuations sont mortelles dans la peste: ainsi il ne faut emploier dès le principe, lorsqu'il est indispensable d'évacuer, que les vomitifs et les minoratifs les plus doux.

De tous les remèdes qui ont été emploiés, il n'en est point qui aient eu plus de succès que les sudorifiques et les diaphorétiques. Néanmoins les sueurs poussées trop loin, sont nuisibles: ce n'est que dans l'imminence de la maladie qu'elles sont utiles; mais lorsqu'elle s'établit entièrement malgré ces moyens, il faut alors emploier les antiseptiques, tels que les acides végétaux, minéraux, le vin, le quinquina, la racine de serpentaire etc. Le camphre est mis aussi au rang des antiseptiques les plus efficaces. On est dans l'usage de le donner dans toutes les fièvres putrides: les médecins Français s'en sont servi avec succès dans la peste de Marseille; et l'on a érigé une statue à HEINISIUS en reconnaissance des services qu'il avait rendus à la ville de Véronne durant la peste qui la désola, au moyen d'un remède dont le camphre faisait la base. Mais est-il bien vrai, qu'il mérite la célébrité dont

il jouit, et n'a-t-il pas un inconvénient bien grand, celui de fatiguer et d'incommoder extrêmement l'estomac? bien des praticiens qui n'ont pas une confiance aveugle dans les vertus de ce remède, ne l'emploient jamais, et ne guérissent pas moins bien leurs malades. Le régime dans la peste doit être ténu, végétal, ou végéto-animal. SAMOËLOWITZ a emploié avec succès dans la peste de Moscow l'application du vinaigre à la peau et les frictions glaciales. Ce dernier moyen surtout pourrait être emploié avec avantage dans toutes les affections putrides qu'accompagne le spasme atonique.

Le sort des malades dépend en grande partie de la tournure que prennent les tumeurs pestilentielles. La suppuration est la terminaison la plus favorable : elle n'a lieu que dans les cas où le spasme n'est pas assez violent pour empêcher la coction. SAMOËLOWITZ observe qu'on ne doit regarder comme hors de tout danger les pestiférés, que lorsque les tumeurs ont suppuré ; et dans les cas d'anthrax, que lorsqu'il se fait une séparation totale du mort d'avec le vif. Les extirpations de ces tumeurs et leur ouverture prématurée, de même que les scarifications des charbons, ont été nuisibles et souvent mortelles (Voyez le mémoire de SAMOËLOWITZ sur la peste de

Moscow.). Les efforts du médecin doivent donc tendre à favoriser la suppuration de ces tumeurs, et la séparation du mort d'avec le vif dans les charbons : les antiseptiques toniques pris intérieurement et emploiés à l'extérieur, sont les moyens propres à remplir ces vues.

SECTION II. *Phlegmasies.*

Les phlegmasies sont des fièvres avec inflammation locale interne ou externe, primitive et essentielle.

L'inflammation est cet état d'une partie dans lequel il y a tumeur, douleur, rougeur et augmentation de chaleur, avec fièvre générale ou partielle.

Les inflammations internes ne tombent pas sous les sens : elles se manifestent ou par la fièvre et par la douleur constante, ou du moins par la lésion des fonctions de l'organe affecté. Ajoutez à ces signes la *couenne* ou *croûte inflammatoire*, qu'on observe dans le sang tiré de la veine des personnes affectées d'une vraie inflammation, ou la ténacité du *placenta* qui remplace quelquefois la couenne.

L'inflammation doit être regardée comme une augmentation d'action dans la partie qui en est le sujet, et la partie enflammée comme un centre, ou comme un aboutissant de l'action.

Elle est centre d'action, lorsque le stimulus inflammatoire s'exerce sur la partie même qui en est le siège. C'est une loi de l'économie animale que, dès qu'une partie est irritée, les mouvemens, le sang et les humeurs s'y dirigent. *Ubi oscillatio morbosa*, dit BAGLIVI, *eò inclinant omnia oscillando solida et fluida etiam, sed per consensum solidorum.* Quand la partie enflammée est un aboutissant des forces, elle ne reçoit pas immédiatement l'action des stimulus; c'est sa faiblesse relative qui permet aux autres parties dont la force est prépondérante, de diriger vers elle l'action et les humeurs.

Le siège des inflammations est en partie dans les extrémités vasculaires, et en partie dans le tissu cellulaire, mais principalement dans ce dernier. « Quelques lames de ce tissu,
» entortillées entre-elles, dit BORDEU, font
» le même effet qu'une épine enfoncée
» dans les chairs; de manière qu'on a eu
» assez de raison d'appeler une partie enflam-
» mée, *furens*, *furieuse*, puisqu'étant devenue
» l'aboutissant de l'effort des autres parties,
» elle a une action considérable qui lui fait
» attirer ou repousser vivement les humeurs :
» il y a, ajoute le même auteur, dans toute
» inflammation vraie, un, ou plusieurs centres
» ou noyaux formés par la compression des

» lames du tissu-cellulaire et par leur col-
» lement. «

Galien pensait déjà que le siège de l'inflammation était dans le tissu cellulaire ; il dit : *cum sanguis calidus copiosior in aliquam animalis partem procubuit, majora ejus vasa protinus distenduntur, quæ plenitudinem non ferunt ; ab his deinceps quæ minora sunt, mox ubi nec in iis satis continetur, exsudat foras in ea ampla spatia, quæ inter vasa sunt, sic ut etiam omnia, quæ in composita carne habentur, loca occupet.* (*Method. med. Lib. X. Cap. VI.*) Par le mot *carnem* Galien entendait le tissu cellulaire, la membrane adipeuse, comme le prouve le dernier chapitre du même livre. Van-Swieten admettait aussi ce siège de l'inflammation, et s'était éloigné en cela de son maître Boerrhave. (*)

La tumeur et la rougeur qui accompagnent l'inflammation, reconnaîssent pour cause l'amas du sang dans la partie enflammée. La douleur dépend de la sensibilité augmentée des fibres nerveuses ; et la chaleur est plus grande, par ce que le sang reprend plus rapidement et en plus grande quantité que dans l'état naturel, l'hydrogène et le carbone dont il se dépouille

(*) *Comment. in Aph. Hermann. Bœrhaave. Tom. I. Pag.* 580.

dans l'acte de la respiration, et repasse ainsi plus vite à l'état de sang veineux ; ce qui ne peut avoir lieu, sans qu'il se dégage dans un tems donné de plus grandes quantités de calorique, et par conséquent sans qu'il n'y ait un surcroit de chaleur.

On distingue en général deux sortes d'inflammations ; le phlegmon et l'érysipèle. Le phlegmon est une tumeur élevée, fixe, un peu rénitente et circonscrite, d'un rouge intense, avec douleur tensive ou pulsative, et fièvre.

L'érysipèle est une tumeur superficielle qui change aisément de place, d'un rouge jaunâtre, qui disparaît momentanément par la pression, avec douleur brûlante et fièvre. L'érysipèle et surtout celui du visage est le plus souvent décidé par une affection gastro-bilieuse : telle est la raison pour laquelle les vomitifs et les purgatifs sont si avantageux dans cette maladie.

Ces deux genres principaux d'inflammation se combinent quelquefois ensemble, et d'autrefois avec l'œdème : delà cette division des inflammations en sanguines, bilieuses, bilioso-sanguines, pituitoso-sanguines, bilioso-pituiteuses etc. C'est toujours à l'humeur dominante des inflammations mixtes que le médecin doit faire attention dans leur traitement.

Les signes de ces inflammations *mixtes* ou *fausses*, se tirent principalement du tempérament du malade, de la saison, de l'état du pouls et des premières voies, et de la constitution régnante.

La matière du phlegmon est le sang lui-même, dense et abondant en gluten et en partie rouge. Il a son siège dans les extrémités artérielles, et le tissu cellulaire lâche et adipeux. La matière érysipélateuse est un sang moins dense, mais plus bilieux. L'érysipèle paraît avoir son siège dans les veines, et le tissu cellulaire compacte, serré, et peu ou point graisseux. Il résulte des observations de BONNET et d'autres médecins, que les artères sont gorgées de sang dans les inflammations phlegmoneuses, et que ce sont au contraire les veines dans lesquelles existe particulièrement la stase sanguine dans les érysipèles. Ces observations sont d'accord avec la pratique des anciens qui prescrivaient l'artériotomie dans les vraies inflammations, et en obtenaient de plus heureux succès que de la section des veines.

Nous distinguerons encore avec STOLL deux modes généraux d'inflammations, celles qui sont *aiguës*, et celles qui sont *chroniques* ou *lentes*. Ces dernières sont caractérisées par des douleurs passagères, sourdes et profondes dans

l'organe enflammé, qui ne reviennent que par intervalles, sans ordre, ni régularité, mais le plus ordinairement après le diner et avant le jour. Le pouls est un peu dur, plus fréquent, et plus élevé que dans l'état naturel; la peau est fréquemment sèche : les malades éprouvent habituellement du malêtre : le sommeil est souvent interrompu. Ces sortes d'inflammation n'attaquent guères que les tempéramens faibles et délicats : elles sont bornées à une région ou à un organe, et n'intéressent pas comme les autres, tout le systême. Leur diagnostic est très-difficile, et on ne reconnaît le plus souvent ces inflammations, que lorsqu'elles ont déjà fait des progrès funestes, et que les malades sont dans l'éthisie, ou la pthisie. Elles durent plusieurs mois et même des années.

Les causes générales qui produisent les inflammations lentes, sont les mêmes que celles qui donnent naissance aux aiguës : telles sont la suppression des évacuations habituelles de sang, le refroidissement du corps dans le tems qu'il est échauffé, les exercices violens du corps et de l'âme, l'insolation, l'abus des spiritueux, des âcres et des échauffans, la grossesse, les couches, les plaies etc. Mais il paraît que les inflammations lentes exigent pour leur formation, outre l'action de ces causes,

un certain état particulier dans le systême, ou dans l'organe affecté, qui entrave la marche rapide qui caractérise les autres inflammations, et s'oppose à leur libre développement.

Il y a cinq terminaisons de l'inflammation; la résolution, la suppuration, l'induration, la métastase et la gangrène. Quelques médecins ajoutent *l'adhésion*; mais celle-ci a lieu dans la plupart, et peut-être dans toutes celles qui se terminent par la résolution. C'est le *gluten* du sang qui transude des parties enflammées, qui les colle à celles qui sont contiguës, et qui les fait adhérer ensemble.

Il y a deux sortes de résolution, l'une *sine crisi*, et l'autre *cum crisi*. La première appartient aux inflammations purement nerveuses et sans altération humorale : elle est le simple effet de la solution du spasme et de la décomposition de l'appareil des mouvemens toniques tendus vers la partie qui est le sujet de l'inflammation. La résolution *cum crisi* s'accompagne d'une évacuation critique qui a lieu par la partie même enflammée et quelquefois par une autre. La première espèce de résolution, celle sans crise, n'arrive que dans l'acte même de la formation de l'inflammation; mais lorsque celle-ci est une fois décidément établie; il faut que la matière du *decubitus* entre nécessairement en voie de coction, et que la ré-

solution *cum crisi* ait lieu, à moins qu'elle ne se termine par la suppuration, le squirre, la gangrène, ou la métastase.

De toutes les terminaisons, il n'en est point de plus heureuse en général que la résolution. Le but du médecin doit toujours être de la favoriser. Lorsque l'inflammation est purement nerveuse et dans l'acte de sa formation, on doit emploier les moyens propres à décomposer l'appareil nerveux : ces moyens doivent être analogues aux causes qui ont décidé ce dernier : ainsi tantôt la saignée et les lavages, tantôt les bains, les vésicatoires, l'opium et quelquefois les sudorifiques ou les diaphorétiques doivent être mis en usage. C'était dans cet état nerveux, et dans l'acte de la formation des inflammations de poitrine, lorsque les douleurs pneumoniques commençaient à se manifester, et avant que la fièvre ne fut déclarée, que SARCONNE emploiait avec succès l'opium, les saignées copieuses et l'application des fomentations anodines tièdes, pour dissiper les spasmes établis à la poitrine, en appelant les mouvemens et les humeurs à la circonférence. On a vu des états analogues détruits tout d'un coup par les vésicatoires : leur application sur le bas-ventre, sur la poitrine, ou entre les deux épaules, a guéri soudain des dyssenteries et des hémopthisies. Quand l'in-

flammation est entièrement décidée, on aide la nature à en opérer la résolution par les réfrigérans, les saignées faites d'après l'état du pouls, la force de la fièvre et la violence des douleurs. Les applications émollientes dans les inflammations externes sont les seuls résolutifs qu'on doive se permettre. Ce n'est que sur la fin et lorsque la résolution commence, qu'il convient d'emploier les topiques résolutifs ou répercussifs pour la hâter, et la décider entièrement.

Les saignées et en général tous les moyens débilitans doivent être prescrits avec une sage modération. Ayez toujours présent à la mémoire ce précepte, que pour guérir en général, il faut entretenir les forces de la vie dans une juste proportion; les réprimer lorsqu'elles sont trop grandes, les détourner quand elles se dirigent vicieusement sur un organe essentiel, et les exciter, lorsqu'elles sont trop diminuées. L'excès des forces ou de la faiblesse s'oppose à la résolution, et décide des terminaisons défavorables et souvent funestes.

Quant aux inflammations mixtes, et celles compliquées de saburre gastrique; le traitement doit être combiné de manière à porter principalement sur la cause compliquante, et sur la diathèse qui domine: ainsi dans tous les cas de saburre, il convient d'emploier les éva-

cuans, après avoir combattu la diathèse inflammatoire : de même il faut attaquer par les moyens appropriés la diathèse bilieuse ou pituiteuse, lorsque l'inflammation est compliquée de l'une ou de l'autre.

En général, les saignées ne conviennent pas dans les inflammations bilieuses et pituiteuses, non plus que les autres débilitans : on ne doit les prescrire que lorsque la diathèse inflammatoire qui leur est unie, domine; mais toujours bien moins que dans les vraies inflammations.

La suppuration est la conversion du *décubitus* inflammatoire en pus. Celui-ci, lorsqu'il est louable, est formé entièrement du suc nourricier, c'est-à-dire, du gluten, de l'albumine et de la gélatine contenus dans le *serum* et qui acquièrent les qualités purulentes par l'effet du *nisus organique*, et d'une fermentation particulière. Le pus est un liquide blanc, épais, uniforme, plus pesant que l'eau, et coagulable par le calorique, l'alcohol, l'oxigène et les acides minéraux. Le phlegmon se termine plus communément par la suppuration, que l'érysipèle. Celui-ci au contraire, est plus disposé à la gangrène; ou du moins il produit des exulcérations très-fâcheuses.

Lorsque l'inflammation tend à la suppuration, les indications que le médecin a à rem-

plir, se réduisent à mûrir et à ramollir la tumeur lorsqu'elle est externe, à donner issue au pus, lorsqu'il est formé, et ensuite déterger la plaie et en favoriser la cicatrisation.

On peut présager que l'inflammation d'un viscère se terminera par la suppuration, lorsqu'au 10.[e] ou 11.[e] jour, l'inflammation augmente avec la fièvre et les douleurs. *Circà puris genesim, dolores et febres magis contingunt quam ipso facto* (HYPP. Aph. 27. Sect. II.) C'est de ce moment, dit HYPPOCRATE qu'on doit commencer à compter la suppuration. Dans le tems de la formation du pus, il convient de faire prendre intérieurement des humectans et des émolliens, comme dans les suppurations externes. On a réussi quelquefois à procurer une métastase purulente du dedans au déhors, en appliquant un épispastique sur la partie de la peau qui correspond au foyer purulent.

Lorsque le pus est entièrement formé dans l'intérieur d'un viscère, on observe la cessation des symptômes inflammatoires; il y a fièvre lente qui a ses redoublemens le soir; chacun d'eux est précédé d'un léger frisson ou d'un sentiment de froid; le malade éprouve de la pesanteur dans l'endroit qu'occupait l'inflammation; il se couche plus aisément sur le côté; il passe des nuits inquiètes avec aug-

mentation

mentation de chaleur ; il perd l'appétit, les forces, et tombe dans la maigreur. Ces symptômes persistent non seulement pendant tout le tems que l'abcès ou vomique reste fermé, mais très-souvent encore après qu'elle s'est ouverte.

Il est des états dans lesquels le pus se forme spontanément dans différentes parties du corps, comme le prouvent les observations de BONNET, de DEHAEN etc. ; Il est même de ces états sans fièvre, qui donnent aux humeurs le caractère purulent ; et le pus ainsi formé dans le sang, se porte sur des organes qui l'évacuent, sans éprouver de lésions sensibles, ou il s'y fixe et forme des abcès qui n'ont été précédés d'aucuns signes d'inflammation.

Les médecins ont emploiés différens traitemens dans la diathèse purulente. MORGAGNI conseille l'usage de la chair et des bouillons de vipère et de tortue, conjointement avec les émulsions : d'autres recommandent l'emploi alternatif des excitans, des tempérans et des évacuans. SCHRŒDER vante les vésicatoires, les sétons, l'usage du petit lait ; et lorsqu'il n'y a pas de fièvre, le lait, les sucs antiscorbutiques et balsamiques entremêlés des tempérans. DEHAEN a emploié utilement le lait et le quinquina ; on a préconisé aussi le lichen

d'Islande, le poligala et les plantes balsamiques infusées dans le petit lait.

L'inflammation se termine par l'induration ou squirre, lorsque le gluten du sang n'ayant pu être repompé dans les voies de la circulation, se concrète dans le tissu cellulaire, en colle les lames, et y forme une tumeur indolente, dure et froide. Cette terminaison a sûr-tout lieu dans les constitutions molles, lorsque le siège de l'inflammation est dans des parties lâches et glanduleuses, et lorsqu'on a abusé des débilitans et surtout de la saignée. On connaît que l'inflammation se termine par induration, lorsque tous les symptômes cessent, excepté la lésion de la fonction de l'organe.

Le traitement du squirre comprend deux époques, savoir : lorsqu'il ne fait que commencer, et lorsqu'il est décidément établi. Le squirre commençant s'accompagne de légères douleurs qui annoncent un reste de sensibilité dont le médecin peut tirer parti pour résoudre le squirre, en augmentant à propos l'action de la partie, et en déterminant ainsi la fonte et la résorption de l'humeur qui n'est pas entièrement concrétée. Les remèdes appelés vulgairement apéritifs, fondans et résolutifs doivent être mis en usage, mais il faut commencer par les plus doux, et prescrire ensuite et par degrés, les plus actifs. On réussit quelquefois

par ces moyens à dissoudre entièrement les squirres ; mais lorsqu'ils sont une fois établis et devenus entièrement indolens, tout ce que doit faire un médecin prudent et sage, se borne à la prescription d'un régime convenable à l'état du malade ; il doit éviter les échauffans, les excitans et autres de ce genre : il serait à craindre en donnant une vie forcée à l'organe devenu squirreux, de le faire bientôt dégénérer en cancer.

L'inflammation se termine par la gangrène, lorsque le spasme a été tellement violent, qu'il a empêché toute espèce de coction. La vie est extrêmement affaiblie dans la partie, mais elle peut y être rétablie dans son intégrité. On reconnait que la gangrène a lieu, lorsque les symptômes et notamment la douleur cessent tout-à-coup ; il y a frissons vagues ; le pouls devient petit, faible, et inégal. Quand cet état dure, il s'accompagne du délire et du froid des extrémités ; bientôt les parties affectées tombent en pourriture ; elles deviennent molles, noires, fétides ; il s'y élève des phlictènes ; les os se carient, et la partie est entièrement morte. C'est ce dernier degré de la gangrène qu'on connait sous le nom de *sphacèle* qui conduit à la mort générale si la nature ne le cerne pas par une inflammation

suppuratoire au moyen de laquelle l'escharre, c'est-à-dire, les parties frappées de la mort puissent se séparer de celles qui conservent leur vitalité.

Dans l'imminence, ainsi que dans le commencement de la gangrène, tous les efforts du médecin doivent tendre à rappeler la vie de la partie et à la préserver de la pourriture. Le régime fortifiant, les antiseptiques toniques et surtout le quinquina, doivent être administrés intérieurement et extérieurement; quelquefois il est convenable d'associer l'opium à ces moyens, et même de l'emploier seul lorsque la gangrène est produite par l'excès des douleurs; il est même des circonstances où la gangrène occasionnée par l'extrême violence du spasme, ne peut être combattue efficacement que par la saignée et les réfrigérans.

Quant au sphacèle, le médecin doit avoir pour but, de favoriser la circonvallation de l'escharre, en excitant une inflammation à la circonférence, et ensuite d'en aider la séparation. On conçoit aisément que cette méthode ne peut s'appliquer au sphacèle des parties intérieures. Dans ce dernier cas, la nature se suffit quelquefois à elle-même, lorsqu'il reste assez de force au malade; mais plus souvent elle succombe: néanmoins l'art doit toujours

venir à son secours, en administrant les toniques et les antiseptiques.

La métastase est le transport de la matière ou du produit morbifique d'une partie dans une autre. Les vaisseaux absorbans et principalement le tissu cellulaire sont les voies générales des métastases. Celles-ci sont le produit des vives irritations ou celui du refoulement des forces. L'application des stimulans sur la partie enflammée, le froid extérieur, l'abus des débilitans, et surtout des saignées, des évacuans, la diète trop ténue sont autant de causes occasionnelles des métastases. Ce que nous venons d'établir sur celles inflammatoires, doit s'appliquer à toutes les autres,

On distingue trois espèces de métastases; celles qui sont salutaires, les indifférentes, et les nuisibles. Les premières sont celles qui se font du dedans au dehors, comme lorsque, par exemple, l'hépatitie se déplace pour former un érysipèle à la peau. Celles indifférentes ont lieu lorsque la matière morbifique passe d'une partie non essentielle à la vie pour se porter sur une autre non plus essentielle, comme d'un bras à un autre; enfin les métastases nuisibles sont celles dans lesquelles l'humeur morbifique passe d'une partie non essentielle à la vie, dans une autre dont les fonctions sont plus importantes. On doit prévenir cette dernière, autant qu'il

est au pouvoir de l'art. Lorsqu'elle survient, il faut chercher à rappeler l'humeur morbifique dans la partie qu'elle occupait primitivement, en y déterminant les mouvemens et les forces, par le moyen des irritans.

GENRE I. *Céphalitie* et *Phrénésie.*

La céphalitie et la phrénesie sont des inflammations des meninges ou de la propre substance du cerveau. La première est caractérisée par la fièvre et la céphalagie; et la phrénésie, par la fièvre et le délire; la céphalitie se convertit très-souvent en phrénésie.

La céphalitie de même que la phrénésie se divisent en deux espèces, elles reconnaîssent les mêmes causes et exigent le même traitement; c'est pourquoi je ne parlerai que de la phrénésie.

ESPÈCE 1. *Phrénésie idiopathique* ou *vraie; sphacelismus* des *ANCIENS.*

Elle est caractérisée par une forte pyrexie, une douleur de tête violente, profonde, la rougeur et la turgescence du visage et des yeux, la sensibilité extrême de la vûe, ou de l'ouïe, par des veilles opiniâtres et un délire violent et furieux; le pouls est ordinairement petit, fréquent, dur; les urines sont très-enflammées, quelquefois ténues et blanches, ce qui est un très-mauvais signe; et les malades éprouvent des tremblemens convulsifs aux doigts des mains;

on dirait qu'ils chassent aux mouches, qu'ils ramassent des pailles ou qu'ils arrachent des floccons de leurs couvertures; ces mouvemens sont connues sous le nom de *carphologie*, ou *de crocidisme*; la langue devient sèche et noire; les malades ont des grincemens de dents: dans cette espèce qui est fort rare, tous les symptômes débutent en même tems que la fièvre; il y a spasme tonique violent, les forces libres sont augmentées, mais dans une moindre proportion néanmoins, que celles de la vie; il y a par conséquent tension de l'épigastre plus grande et plus fixe que dans l'état naturel.

Il n'est guères possible de décider quel est précisément le siège de l'inflammation, savoir si elle occupe les membranes ou la substance même du cerveau. On a lieu de présumer qu'en général les inflammations occupent les parties membraneuses, quand elles sont très-aiguës, et que dans les autres cas, elles sont établies dans le parenchyme des viscères.

La phrénésie est décidée par toutes les causes qui irritent les membranes ou la substance du cerveau, et qui sont capables d'augmenter l'affluence du sang dans les vaisseaux cérébraux; une des plus fréquentes est la forte insolation soutenue pendant quelque tems, tète nue; c'est pourquoi cette maladie est plus fréquente dans les pays Méridionaux où l'on éprouve l'action

des rayons directs du Soleil, que dans les autres endroits; l'ivresse, les veilles opiniâtres, les fortes passions et certains poisons produisent aussi cette espèce de phrénésie.

Cette maladie est très-grave et le plus souvent mortelle; la mort arrive ordinairement le 3.e, le 5.e, le 7.e ou le 8.e jour, précédée du coma, ou des convulsions. Lorsque la phrénésie passe ce terme, elle laisse des espérances de guérison; mais souvent elle se convertit en manie, ou en démence. La solution la plus avantageuse se fait par l'hémorrhagie nasale, par les sueurs et par les urines.

Lorsque la phrénésie s'accompagne de mouvemens convulsifs, ou de la léthargie, lorsque la difficulté de respirer, les sueurs froides, et les syncopes se manifestent, et que la face est décomposée; la mort est très-prochaine.

Le traitement de la phrénésie idiopathique ne diffère pas de celui des autres grandes inflammations; il convient de faire de grandes saignées et de produire une déplétion subite; il faut les répéter jusqu'à ce que l'état du pouls soit changé: les saignées locales sont aussi d'une grande efficacité, et il convient de les associer aux saignées du bras et du pied. PRINGLE couvrait presque toute la tête de sangsues. Les boissons réfrigérantes doivent être prises avec profusion, ainsi que les lavemens: la médecine

doit être très-agissante dans cette maladie. On a appliqué avec succès des substances froides sur la tête après avoir coupé les cheveux. Les purgatifs n'ont rien de nuisible dans les inflammations cérebrales ; ils sont d'utiles révulsifs, pourvu qu'on ne les emploie que lorsqu'on a désempli suffisamment les vaisseaux ; il en est de même des vésicatoires qui opèrent le plus grand bien. Observez que dans toutes les maladies du cerveau, produites par des congestions sanguines, il est avantageux de diminuer par la position perpendiculaire du corps, la force avec laquelle le sang se porte à la tête, de faire respirer aux malades un air frais, un peu humide et fréquemment renouvellé, de les placer dans un lieu obscur ; la lumière produit dans la phrénésie les mêmes effets que dans l'hydrophobie; les malades ne peuvent la supporter, tant la rétine a de sensibilité, et les symptômes en acquièrent plus de violence et d'intensité. Il convient aussi d'écarter d'eux, toute espèce de bruits et de sons, et de les tenir très-légèrement couverts : le régime doit être rafraichissant et ténu : c'est dans les grandes inflammations qu'il faut surtout s'abstenir entièrement de spiritueux et même du vinaigre. L'opium est éminemment nuisible dans cette maladie.

Observez par rapport au vinaigre et à l'o-

pium, que les substances qui contiennent divers principes, produisent des effets différens et même contraires, selon que la disposition du corps les rend susceptibles de se prêter aux qualités de tel ou tel principe ; » c'est que, dit très-» bien GRIMAUD, (*) de deux impulsions » contraires que reçoit à la fois le principe de » la vie, de la part d'une même substance, » l'impulsion analogue à la disposition actuelle » où se trouve le corps, devient l'impulsion » victorieuse et dominante ; « or le vinaigre possède deux qualités, l'une réfrigérante, à raison de son acide, et l'autre échauffante par rapport à une certaine quantité d'alcohol qu'il contient. De même l'opium est irritant à raison de ses parties glutineuse et résineuse, et sédatif par son principe extractif. Il est donc à craindre que dans les maladies inflammatoires où il y a excès de chaleur et de ton, la qualité échauffante du vinaigre et celle stimulante de l'opium, ne deviennent dominantes, et n'aggravent par conséquent les accidens.

L'opium est en général nuisible, quand l'inflammation est en pleine vigueur, parce qu'agissant alors comme stimulant, et augmentant les oscillations nerveuses, celles-ci se dirigent avec plus de forces, vers le noyau de l'in-

---

(*) Cours de fièvres. Tom. 1. pag. 408.

flammation qui est un centre d'action, et y dégénèrent en un spasme vif qui, s'opposant à la coction, prépare une terminaison malheureuse ou funeste. On peut néanmoins donner hardiment l'opium dans le principe, lorsque l'état nerveux ne fait que commencer, et sur la fin quand le spasme est diminué et prêt à se décomposer entièrement. Dans ces deux cas, il le dissipe promptement et complettement.

ESPÈCE 2. Phrénésie symptômatique ; délire fébril.

Cette espèce de phrénésie est le délire qui survient dans le cours des différentes espèces de fièvre. Ordinairement ce délire est universel; quelquefois cependant il n'est que partiel, ou mélancolique, c'est - à - dire le jugement n'erre que sur un ou deux objets. Il n'exige souvent que le même traitement que la fièvre dont elle est un symptôme. D'autresfois il est occasionné par une grande sensibilité des intestins qui est l'effet de la dénudation de leurs nerfs, produite par la spoliation de leur mucilage, comme à la suite des grands flux de ventre et surtout de l'abus des purgatifs. On parvient à le faire cesser par les huileux et les mucilagineux auxquels il est nécessaire quelquefois d'associer l'opium.

L'inanition est aussi une des causes du délire :

c'est le cas de prescrire des alimens restaurans. Le plus souvent il ne tient uniquement qu'à la fièvre, il faut alors emploier la saignée et les réfrigérans, lorsque la fièvre est compliquée de la diathèse inflammatoire; et lorsque celle-ci a été suffisamment combattue, on a recours aux vésicatoires, aux sinapismes etc. Les anciens aidaient l'action des révulsifs de l'application de diverses substances réfrigérantes et répercussives sur la tête. Observez par rapport au délire qui survient dans les maladies bilieuses, ou compliquées d'affection bilieuse, que les vésicatoires sont généralement nuisibles, et qu'on doit donner la préférence aux autres moyens révulsifs, parceque dans ces sortes d'affections, les vésicatoires augmentent la dégénération bilieuse putride. Ils sont très-bien indiqués au contraire dans le délire qui accompagne les affections pituiteuses. En général on doit s'en abstenir, lorsque le délire est avec fièvre aiguë et la langue sèche; ces symptômes annoncent, dit BAGLIVI, une grande inflammation des viscères. (*) Il est une phrénésie sympathique dépendante de la saburre bilieuse contenue dans

---

(*) *Delirantibus cum febre acutâ, linguâ aridâ, indiciis magnæ viscerum inflammationis, si applicentur vesicantia, omnes fere in pejus ruunt, magnâ ex parte moriuntur convulsi.* BAGLIVI. *Lib.* I. *Pag.* 102.

les premières voies, et dont parle Stoll. Elle cède aux vomitifs et aux purgatifs précédés de la saignée. On la distingue en ce qu'elle s'accompagne des signes qui indiquent l'affection gastrique bilieuse. Il est encore une autre espèce de délire purement nerveux et dépendant de l'extrême mobilité, qui survient quelquefois dans le cours des fièvres chez les personnes d'une constitution très-sensible et irritable. Les antispasmodiques et surtout le musc et l'opium le dissipent ordinairement.

Les Phrénésies symptômatiques dépendent le plus ordinairement de l'irritation du cardia ou du diaphragme : elles finissent avec la maladie, et en cela elles diffèrent de la vraie phrénésie dans laquelle le délire diminue plus lentement et dure même dans le déclin de la fièvre. *Delirare solent aliqui*, dit Galien, *ob vitium quod in ore ventriculi existit et in febribus ardentibus, et in peripneumoniâ et in pleurutide : sed deliria ob affectum diaphragmatis, non multum distant a phrenetide. Quippè per cœterarum partium affectus, atque per febres ardentes, delirium mitigatur, quotiès morbus, id est, aut péripneumonia aut pleuritis, aut causus declinat : at phrenitidis propria nota est, ut nè in declinatione quidem febrium quiescat delirium. Cùm enim proprià sit cere-*

bri affectio, paulatim accedit, sed quiescere subitò atque affatim non solet.

Quelquefois le délire subsiste encore quelque tems après la terminaison de la maladie : on en trouve plusieurs exemples dans les auteurs, et notamment il en est un dans le premier livre des épidémies d'HYPPOCRATE. MÉTON, septième malade qui est le sujet de cette observation, fut guéri par les aspersions d'eau sur la tête. Ce délire est entretenu par le spasme du cerveau. « Le sommeil qui calme le délire, » dit HYPPOCRATE, est d'un bon augure. « (*Aph.* 2 *Sect. XI.*)

GENRE II. *Odontitie, Odontalgie.*

Douleur ou inflammation des parties voisines des dents.

ESPÈCE 1.ere. *Odontalgie des femmes grosses et des nourrices.*

Elle est causée par l'irradiation sympathique de la matrice sur les mâchoires. L'évulsion de la dent quoique non cariée, est le meilleur remède, lorsqu'on n'a pas réussi à calmer la douleur par la saignée et l'application de l'opium.

ESPÈCE 2. *Odontalgie catharrale.*

Douleur de toute la mâchoire ou de la moitié, enflure des gencives, ptialisme abondant, toux, angine, coriza, éternuement.

ESPÈCE 3. *Odontalgie gastrique.*

Elle est causée par les saburres gastriques

et s'accompagne des symptômes qui indiquent leur présence.

ESPÈCE 4. *Odontalgie hystérique.*

Symptômes hystériques.

ESPÈCE 5. *Odontalgie arthritique.*

Métastase goutteuse.

ESPÈCE 6. *Odontalgie de la dentition.*

ESPÈCE 7. *Odontalgie scorbutique.*

ESPÈCE 8. *Odontalgie syphilitique.*

ESPÈCE 9. *Odontalgie rhumatismale.*

ESPÈCE 10. *Odontalgie par la carie d'une dent.*

GENRE III. *Otitie, Otalgie.*

Inflammation de l'oreille interne. La douleur est ordinairement violente, cuisante et pulsative; elle s'accompagne d'une fièvre plus ou moins forte; elle entraine aisément le délire, les convulsions et souvent la mort dans peu de jours; quelquefois elle se termine par la suppuration. Les otities les plus communes sont les suivantes.

ESPÈCE 1.ere. *Otalgie vraie.*

ESPÈCE 2. *Otalgie catharrale.*

ESPÈCE 3. *Otalgie ab intrusis.*

Elle est causée par des corps étrangers et souvent par des insectes introduits dans l'oreille. On parvient à les détruire, en faisant passer dans l'oreille, la fumée de tabac, ou en y injectant de l'huile, ou de l'eau chaude.

Espèce 4. *Otalgie spasmodique.*

Espèce 5. *Otalgie rhumatismale.*

Genre IV. *Ophtalmie.*

Inflammation de l'œil, ou des paupières; elle est aiguë ou lente. La première espèce doit être attaquée comme toutes les inflammations vraies, et exige l'application des topiques émolliens. La seconde demande l'emploi des topiques révulsifs, résolutifs, ou répercusifs et des purgatifs.

Espèce 1.ere. *Ophtalmie de la conjonctive.*

Espèce 2. *Ophtalmie du tarse.*

Espèce 3. *Ophtalmie mixte.*

Elle occupe la conjonctive, et les glandes sébacées du tarse et du rebord des paupières.

Espèce 4. *Ophtalmie à trachiasi.*

Elle est causée par l'inversion des cils vers le globe de l'œil.

Espèce 5. *Xérophtalmie de Paul-d'Égine.*

Il n'y a point de tumeur aux paupières, mais de la rougeur et du prurit aux tarses sans épiphore: les paupières se collent pendant la nuit: cette ophtalmie dure très-longtems: elle paraît dépendre d'une acrimonie particulière de l'humeur que sécrètent les glandes sébacées, et se dissipe souvent par une légère dysurie.

Espèce 6. *Ophtalmie bilieuse.*

Elle est chronique et accompagnée des signes

qui

qui indiquent la présence des saburres bilieuses des premières voies. Elle est causée et entretenue par ces saburres. Les vomitifs et les cathartiques sont les principaux remèdes qu'on doit emploier dans cette espèce. HYPPOCRATE a parlé de cette ophtalmie. (*Coaq.* et *Aph.* 17. *Sect. VI.*)

ESPÈCE 7. Ophtalmie gastro-pituiteuse.

Elle est chronique et causée par la collection des sucs pituiteux dans les premières voies. L'œil est très-rouge, larmoyant, et ne peut supporter la lumière; la douleur est plus vive le soir et durant la nuit; la cornée transparente devient sombre et opaque, et il s'y forme quelquefois des petites vésicules blanchâtres; la bouche est amère, la langue blanche et glutineuse; il y a anorexie, douleur à l'épigastre; le malade est inquiet et agité durant la nuit, et son sommeil est troublé par des rêves désagréables; il éprouve souvent des alternatives d'un froid léger et de chaleur, surtout le soir et pendant la nuit; les sueurs qui se montrent ordinairement le matin sont d'une odeur fétide. Cette espèce d'ophtalmie, ainsi que toutes celles dépendantes des premières voies, sont ordinairement très-longues, et durent quelquefois plusieurs mois.

On conçoit aisément que le traitement de

cette ophtalmie doit se diriger principalement vers les premières voies qui en sont le foyer, et que ce n'est qu'en évacuant les sucs pituiteux qui y sont amassés, qu'on parvient à guérir cette maladie; après quoi on passe à l'usage des stomachiques toniques. On ne doit pas négliger non plus de détourner l'irradiation spasmodique qui se dirige vers les yeux, au moyen des révulsifs et surtout des vésicatoires qui ont constamment de bons effets dans toutes les affections pituiteuses.

ESPÈCE 8. *Ophtalmie métastatique.*

Cette espèce est causée par la gâle, les dartres etc. répercutées, par le rhumatisme, par les différens virus et surtout par le syphillitique.

ESPÈCE 9. *Ophtalmie périodique.* SÉNAC.

Elle suit le type tierçaire, quarténaire ou quotidien. En général les maladies périodiques ne sont autre chose que des fièvres intermittentes cachées et que l'on dissipe par les mêmes moyens, les évacuans et le quinquina.

L'ophtalmie est rarement essentielle; elle est fréquemment décidée ou compliquée par un virus. Dans l'ophtalmie aiguë les saignées et surtout les locales, la privation de la lumière, les lavemens, les pédiluves, les doux laxatifs, les topiques sédatifs, anodins sont les moyens curatifs qu'il convient

d'emploier dans l'ophtalmie chronique qui est le plus souvent déterminée par un virus; il faut s'attacher aussi à combattre ce dernier par les moyens analogues à sa nature. En général dans les ophtalmies chroniques, les toniques, le vin, les collyres astringens, répercussifs et surtout les préparations de plomb, les vésicatoires, les sétons, les purgatifs, le petit lait, les jus d'herbes, les bains tièdes etc., sont les remèdes généraux indiqués. On a vu quelquefois l'ophtalmie chronique guérir par l'usage du quinquina en poudre pris intérieurement. HYPPOCRATE a dit: *Ophtalmiâ laborantem alvi profluvio corripi, bonum* (*APH.* 17. *SECT. VI.*) *oculorum dolores meri potus, aut balneum, aut fomentnm, aut venœ sectio, aut purgatio solvit.* (*Aph.* 31 *Sect. VI.*)

GENRE V. *Angine, esquinancie, cynanche.*

Inflammation de la gorge.

ESPÈCE 1.ere. *Esquinancie tonsillaire.*

Tumeur, rougeur et douleur d'une ou des deux amygdales, engorgement des parties voisines, prolongement et tuméfaction de la luette, ou inflammation du voile du palais, difficulté d'avaler, et quelquefois de respirer, avec fièvre.

L'angine tonsillaire n'est point contagieuse;

elle est souvent accompagnée d'ulcères ou d'aphtes. Elle est communément produite par l'action du froid ; les cravattes humides l'occasionnent très-fréquemment ; le froid des pieds suffit pour la décider chez ceux qui y sont sujets. Elle affecte principalement les jeunes-gens et surtout ceux d'une constitution sanguine, et règne pour l'ordinaire en automne, dans le printems, et généralement dans les saisons où l'on éprouve de fréquentes vicissitudes du chaud et du froid.

Cette esquinancie est le plus ordinairement de nature catharrale, quelquefois aussi très-inflammatoire. Dans le premier cas, elle se termine souvent par des sueurs, et d'autresfois dégénère en fièvre rhumatismale très-aiguë qui se déclare au 9.e, ou au 10.e jour de la maladie. Les saignées ne doivent pas être si copieuses dans l'angine tonsillaire catharrale, que dans celle vraiement inflammatoire ; les vésicatoires conviennent mieux dans la première ; les purgatifs en général ne conviennent ni dans l'une, ni dans l'autre ; ils sont très-nuisibles, à moins qu'il n'y ait complication de saburre intestinale. Souvent les gargarismes même les plus émolliens augmentent l'irritation et la douleur ; la vapeur de l'eau chaude dirigée vers la partie affectée est un moyen convenable que l'on peut emploier avec succès dans

toutes les espèces. L'angine se convertit quelquefois en pneumonie; dans ce cas, elle est ordinairement mortelle; ou elle suppure. *Quibus anginam effugientibus ad pulmonem vertitur, in septem diebus moriuntur; si verò hos effugerint, suppurati fiunt.* (*Aph.* 10. *Sect. V.*)

Espèce 2. *Angine gastro-pituiteuse.*

Réunion de la fièvre gastro-pituiteuse à l'angine. Les amygdales sont tellement gonflées dans cette espèce, qu'elles se touchent; la luette est très-volumineuse aussi, mais la douleur ne s'étend pas jusqu'à l'oreille, comme dans les autres angines; il y a aglutition; le fond du gosier est tapissé d'une humeur blanche et épaisse. Elle ne se termine jamais par la suppuration. Elle est décidée sympatiquement par la collection des sucs muqueux ou pituiteux dans les premières voies. Elle se guérit par les évacuations soit spontanées, soit artificielles. On doit la traiter de la même manière que la fièvre gastro-pituiteuse qui la décide très-souvent.

Dehaën a décrit une angine de cette espèce, qui s'accompagnait de douleurs dans les articulations et d'une éruption scarlatine. Il ne faisait pas vomir, mais répétait souvent la saignée et la purgation. De cette manière la maladie se prolongeait jusqu'au 40.e jour : il était obligé de prescrire ensuite le quinquina pour

re'ever les forces. STOLL remarque très-judicieusement que DEHAËN ne faisait si souvent usage de ce tonique qu'à cause des saignées répetées qu'il prescrivait et qui affaiblissaient considérablement les malades.

ESPÈCE 3. Angine trachéale laryngienne.

Inflammation du larynx caractérisée par une respiration très-douloureuse avec sifflement, une voix aiguë et glapissante et la déglutition très-penible, sans rougeur ni gonflement sensibles ; la douleur et la chaleur qu'on éprouve, dans la partie affectée sont très-vives; il y a vertige et anxiétés; la face et les yeux sont très-rouges ; le pouls est irrégulier et tremblant ; quelquefois elle s'accompagne de l'hydrophobie. Cette espèce d'angine fait des progrès très-rapides, et tue en peu de jours ; elle se termine souvent par la suffocation, quelquefois par la gangrène, et rarement par la suppuration.

Observez que les inflammations des parties membraneuses suppurent difficilement, parceque les membranes ont un tissu serré, et jouissent d'une grande sensibilité dans l'état pathologique. Ces deux causes, en s'opposant à la liberté des mouvemens, font obstacle à l'établissement de la coction.

L'angine trachéale est quelquefois symptômatique : c'est de cette dernière dont a parlé

HYPPOCRATE lorsqu'il a dit : « la strangulation » qui survient dans la fièvre sans aucune tumeur » apparente de la gorge, est mortelle « (*Aph.* 34. *Sect. IV.*). Dans cette circonstance le spasme et la matière morbifique irradient sur le larinx, et le malade meurt suffoqué; on a vu quelquefois réussir dans ce cas l'émétique donné de bonne heure.

L'angine trachéale exige un traitement anti-inflammatoire prompt et surtout les saignées, l'application des sangsues, ou des ventouses scarifiées au cou et à la poitrine. CŒLIUS AURÉLIEN pratiquait la saignée dans les trois premiers jours de la maladie; il faisait oindre le cou, la poitrine et la tête d'huile douce et chaude, et appliquait ensuite les ventouses scarifiées; il donnait de l'eau chaude pour toute boisson.

C'est un très-bon signe, quand il se manifeste une tumeur au cou, ou à la poitrine; *ab angina detento, tumorem fieri in collo bonum; foras enim morbus vertitur*, (*Aph.* 37. *Sect. VI.*) et c'est là-dessus qu'est fondée en grande partie l'application des ventouses et des vésicatoires. CŒLIUS AURÉLIEN dit : *at si circum colla se ignis sacer* (l'érysipèle) *infunderit, sive in pectore apparuerit et fuerit perseverans; frequentissime bonum portendit.* ARÉTÉE en parlant de l'angine dit aussi : *si in pectore*

magnum oriatur œdema, aut insigne erysipelas, bonum : egregius vero medicus, aut cucurbitula, in pectus malum detrahit, aut sinapi ossibus pectoris ; vel partium juxtà maxillas, imponens extrinsecùs ulcerat.... quibusdam sane brevi tempore vitium his auxiliis exterius tractum fuit.

On a pratiqué quelquefois avec succès dans cette angine, ainsi que dans les autres, lorsque la suffocation menaçait d'une mort prochaine, l'opération de la bronchotomie.

Espèce 4. *Angine pharingienne.*

Inflammation du pharinx. Il y a aglutition, mais la respiration n'est pas empêchée, ou elle ne l'est que très-peu : cette espèce est rare.

Espèce 5. *Angine polypeuse, membraneuse, croup, suffocation bruyante.*

Cette espèce a été décrite par Baillou (*épid. et éphem. Lib.* 2. à la fin de la constitution de l'an 1576), et touche de près la trachéale. Elle consiste dans une violente inflammation de la membrane qui recouvre la partie supérieure du larynx, et dans le spasme des muscles de cet organe. La respiration est pénible, élevée, et paraît ne s'exécuter que par le mouvement des parties les plus hautes de la poitrine ; la toux est violente et convulsive ; l'haleine est très-fétide ; la voix aiguë, perçante et ressemble au cri de la poule ; le

pouls est fort et fréquent, les urines variables et souvent avec un sédiment muqueux ; le visage est d'un rouge noir, surtout aux pomettes ; une croûte épaisse qui a l'apparence fibreuse ou membraneuse, et qui est formée de la partie blanche du sang qui transude des parties enflammées et de leur voisinage, recouvre la partie supérieure du larinx, et s'oppose au libre passage de l'air dans les voies de la respiration. Cette angine n'attaque que les enfans, et on ne l'a point encore observé dans ceux qui passent l'âge de douze ans, non plus qu'avant celui du sevrage. Ce sont ceux qui ont le cou gros, qu'elle attaque le plus ordinairement. Elle ne paraît pas être contagieuse, et ses attaques reviennent fréquemment dans les mêmes individus. Elle est souvent produite par le froid ; c'est pourquoi elle est plus commune l'hiver et le printems que dans l'été. Elle prélude pour l'ordinaire par les symptômes du catharre ; quelquefois aussi elle débute tout-à-coup avec ses symptômes propres.

On a ouvert un grand nombre de cadâvres d'enfans morts de cette maladie; et on a presque toujours trouvé une membrane qui recouvrait toute la surface interne de la partie supérieure du larinx, et qui s'étendait dans toute la continuité de la trachée-artère et dans quelques-unes de ses ramifications : cette membrane

en forme de tuyau et très-mince s'enlevait aisément, et l'on n'appercevait par dessous aucune apparence d'ulcère ni d'érosion, mais des vestiges d'inflammation et une matière puriforme semblable à celle que les malades rejetent en toussant. On rencontre très-souvent cette même matière et quelquefois en très-grande quantité dans les bronches.

Cette angine se termine fréquemment par la suffocation qui est produite par le spasme des muscles du larinx, et la substance membraneuse; et quelquefois aussi par la grande quantité de matière puriforme qui obstrue les bronches. Elle finit rarement par la suppuration ou par la gangrène : sa terminaison la plus favorable est la résolution; les malades expectorent ordinairement dans ce cas des portions de la croûte membraneuse et des crachats puriformes, ou qui ressemblent à ceux qu'on rend ordinairement dans le catharre. D'autresfois il n'y a point d'expectoration; dans cette circonstance, la matière membraneuse et la substance puriforme sont entrainées avec les urines.

L'angine trachéale membraneuse exige le même traitement que les autres inflammations : on ne doit pas ménager les saignées; elles doivent être faites très-promptement; après les saignées générales, il est convenable d'appli-

quer les sangsues près du larinx. On conseille ensuite l'application d'un vésicatoire qui embrasse le larinx, la trachée-artère et une partie de la poitrine. La vapeur de l'eau chaude et du vinaigre qu'on fait respirer au malade, quelques doses de tartre stibié suffisantes pour produire des nausées et même le vomissement, sont très-utiles pour faciliter l'expectoration : l'émétique convient surtout, lorsque l'urine est blanche et muqueuse ; ce qui désigne que la membrane qui tapisse les vaisseaux aëriens, a acquise de la mobilité, et l'émétique en facilite le détachement. CULLEN recommande de donner le vomitif immédiatement après la saignée, il dit en avoir toujours obtenu de bons effets : quelquefois même il a dissipé la maladie tout-à-coup. Quoique cette maladie soit en partie spasmodique, elle n'a pas parue diminuer de violence par l'usage des antispasmodiques. On a employé avec succès, après les évacuations convenables, les frictions mercurielles sur le cou, et le calomélas pris intérieurement, de manière cependant à ne pas exciter la salivation. Ces moyens favorisent la séparation de la membrane que les malades rejetent ensuite, ou par morceaux, ou la forme d'un doigt de gant.

ESPÈCE 6. *Angine gastro-bilieuse.*

Fièvre gastro-bilieuse épidémique qui porte

son impression sur la gorge. Elle a été très-bien décrite par FORESTUS et ensuite par HUXHAM. Celle dont parle le premier, régnait en même tems que les fièvres intermittentes, et laissait après elle une grande faiblesse dans les premières voies ; l'hypocondriacisme en était le résultat.

Cette fièvre était à la fois inflammatoire et gastrique. Il convenait de faire une saignée dans le principe, puis d'emploier les purgatifs et ensuite les toniques et les fortifians. L'usage de ces derniers était absolument nécessaire pour combattre l'hypocondriacisme qui dépendait d'un spasme atonique des premières voies.

C'est de cette espèce d'angine qu'HYPPOCRATE a dit : *ubi fauces ægrotant, aut tubercula in corpore exoriuntur, excretiones inspicere oportet : si enim biliosae fuerint, corpus una ægrotat : si verò similes sanis fiant, tutum est corpus nutrire.* (*Aph.* 15 *Sect II.*)

ESPÈCE 7. Angine putride, mal de gorge gangréneux.

Cette espèce d'angine est épidémique pour l'ordinaire et contagieuse. Elle est la réunion du mal de gorge aux symptômes de la malignité. Le premier jour, le fond du gosier est d'un rouge très-vif et comme cramoisi : quelquefois il paraît des taches fort larges et pourprées ;

au second jour, le centre de ces taches prend une couleur livide ou noirâtre et donne une grande quantité de sanie très-corrosive et très-fétide qui coule de la bouche et des narines. Il y a aglutition; et les malades meurent suffoqués, ou d'une affection comateuse, le 5.e ou le 6.e jour: il reste souvent à ceux qui en réchappent, une disposition putride chronique qui, si elle n'est pas combattue efficacement dès le principe, amène bientôt une phtisie funeste.

Les émétiques et les purgatifs sont absolument contraires dans le commencement de l'angine putride, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'affection gastrique. Les saignées sont mortelles; le seul moyen de sauver le malade, est de les gorger de substances antiseptiques et surtout de quinquina. On conseille les gargarismes composés de ces substances auxquelles on associe les acides minéraux, et de toucher les parties affectées avec un pinceau chargé d'un de ces acides édulcoré avec le miel. Lorsque la coction est établie, ce qu'on reconnaît à la rémission des symptômes qui a lieu pour l'ordinaire le 5.e ou le 6.e jour, il est indispensable de purger, pour prévenir les embarras des viscères, ainsi que le conseille HUXHAM, et ensuite rétablir les forces par un régime restaurant et l'usage soutenu du quinquina.

Espèce VIII. Angine parotidale, oreillons, ourles, mumps, cynanche parotidœa de Sauvages, *esquinancie maxillaire de* Macbride.

Grosse tumeur externe des parotides et des maxillaires ; la respiration et la déglutition sont gênées ; la fièvre est légère : quelquefois un seul côté, d'autres fois les deux sont occupés par la tumeur ; à mesure que le gonflement diminue, les testicules chez les hommes, et les mammelles chez les femmes se tuméfient, deviennent dures et un peu douloureuses ; ce gonflement est critique. Cette espèce d'angine est de nature catharrale et ordinairement épidémique : elle n'est pas dangereuse. Le traitement consiste à éviter le froid, et à user de légers diapnoïques.

Espèce 9. Angine mercurielle.

Elle est produite par l'usage du mercure, et s'accompagne d'ulcères à la gorge et à la bouche. Elle ressemble beaucoup à l'angine causée par les ulcères vénériens ; elle redouble comme elle, le soir et pendant la nuit. Souvent l'ulcère vénérien se convertit en mercuriel, quand le virus a été entièrement détruit. Ce dernier devient plus violent par l'usage du mercure, et l'autre ne peut être attaqué efficacement que par ce moyen. On conseille dans l'angine mercurielle, les pur-

gatifs réitérés, la cessation des remèdes mercuriels, et les collutoires astringens.

GENRE VI. *Carditie.*

Inflammation du cœur ou du péricarde caractérisée, dit SELLE, par une douleur pongitive ou gravative sous le sternum, une toux fréquente, des palpitations et des anxiétés continuelles; le pouls est petit, inégal, et la chaleur faible; mais ce diagnostic est douteux.

GENRE VII. *Pneumonie*, *Fluxion de poitrine.*

Nous comprenons sous le nom de *pneumonie*, les variétés décrites par les auteurs sous les noms de *pleurésie*, de *péripneumonie*, et de *plévropéripneumonie* : cette distinction des affections aiguës de la poitrine est inutile et n'est point fondée, car d'après un très-grand nombre d'observations, la collection des symptômes propres à chacune de ces variétés, a lieu, soit que la plévre soit le siège de l'inflammation, soit que ce soit les poumons, ou la plévre et les poumons ensemble. SERVIUS rapporte que sur trois cent cadâvres de pleurétiques ouverts à Rome, on a toujours trouvé les poumons affectés et jamais la plévre. Le point de côté qui, d'après les auteurs, est propre à la pleurésie, n'indique rien autre chose, si ce n'est que la pneumonie a un ca-

ractère très-nerveux, surtout lorsque le point est très-douloureux, et qu'il gêne considérablement la respiration. Ainsi j'appèle *pleurésie*, l'inflammation de la poitrine dont les symptômes sont éminemment nerveux, et *peripneumonie*, celle qui a le caractère humoral. Le génie nerveux s'annonce principalement par le spasme et la douleur qui rendent très-difficile la respiration dès le début de la maladie, par la dureté, la vivacité et la fréquence du pouls. Dans la succession des maladies, ainsi que dans celle des périodes qu'elles parcourent, le génie nerveux précède ordinairement le caractère humoral : *a pleuritide peripneumonia.* (*) HYPP.

SARCONNE donne le nom de pleurésie à l'affection des parties les plus sensibles, et celui de péripneumonie à celle des vaisseaux de la poitrine. Cette dénomination est conforme aux idées qu'HYPPOCRATE avait de ces maladies. La pleurésie est un état éminemment nerveux, marqué par la violence et l'opiniâtreté de la douleur, qui précède la

(*) Par le mot *pleuritis*, HYPPOCRATE a entendu, quelquefois la pleurésie non formée, ou la douleur de côté qui donne lieu ensuite à la pneumonie. C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'Aph. 2. de la VII.e Section. *A pleuritide peripneumonia malum.*

fièvre

fièvre. SARCONNE a très-souvent réussi à dissiper la maladie dès le commencement, par des saignées copieuses faites au bras, du côté affecté ; puis par des saignées locales, et l'application des fomentations émollientes et anodines sur le lieu de la douleur. Quand ces moyens n'opéraient pas promptement, il mettait en usage l'opium à la dose d'un grain dans une once d'eau qu'il donnait par tiers de trois en trois heures : telle est la méthode qu'il emploiait heureusement dans l'état nerveux, ou de douleur de la poitrine qui décide la fluxion, ou plutôt dans les maladies inflammatoires encore dans leur état d'imminence. Mais l'opium et les anodins ne conviennent point et sont même très-nuisibles, lorsque l'inflammation n'est plus dans l'acte de sa formation, et qu'elle est entièrement décidée.

La pneumonie est généralement caractérisée par une fièvre plus ou moins forte, un pouls plus ou moins dur, vîte et fréquent, une douleur pongitive ou gravative qui augmente ordinairement dans l'inspiration, par la toux, la difficulté de respirer, et souvent l'hémoptisie.

Ce dernier symptôme, l'hémoptisie n'est point essentiel dans les inflammations de poi-

trine : car elles peuvent avoir lieu sans lui, comme l'avaient déja remarqué les anciens. *Nonnulli*, dit DURET, *etiam inter pleuritidis signa, sanguinis sputum numerant, sed perperam, quia signum est tantum epiphenomenon quod non déclaret morbi speciem, sed solum materiœ morbificae qualitatem denuntiat, et saepe aliunde venit quam a pulmonibus* (HOLLER. *in cap. XXVI. de pleurit. pag.* 191.).

ESPÈCE 1. *Paraphrénésie.*

Inflammation de la portion de la plèvre qui recouvre la surface supérieure du diaphragme : elle est très-aiguë : elle se manifeste par une douleur pongitive qui s'étend depuis les dernières côtes jusqu'aux dernières vertébres dorsales ; la respiration est difficile et douloureuse ; l'hypocondre affecté est retiré en dedans et en haut vers les côtes. Il y a anxiétés, toux sèche, et ordinairement un délire violent, et le hocquet auxquels se joignent quelquefois le ris sardonique et des mouvemens convulsifs.

ESPÈCE 2. *Pleurésie dorsale d'HYPPOCRATE.*

Inflammation du médiastin caractérisée par une douleur pongitive ou gravative, qui se fait sentir sous l'épaule et qui s'étend au sternum, par l'oppression, la dyspnée et une toux sèche.

Espèce 3. Pneumonie vraie.

Cette pneumonie est précédée quelques jours avant l'invasion, d'un mieux être sensible et de l'augmentation d'appétit; elle débute tout-à-coup par un frisson très-violent; la douleur de côté se fait sentir deux ou trois heures seulement après le frisson; elle est fixe, circonscrite et comme poignante entre la sixième et la septième côte près du milieu de leur longueur, ou un peu en devant et au côté droit. Lorsqu'elle affecte le côté gauche, elle est bien plus dangereuse, ainsi que l'observe Hyppocrate; car plus les maladies s'écartent de l'ordre naturel, et plus elles sont dangereuses: or les affections sanguines et bilieuses intéressent particulièrement le côté droit. La douleur augmente durant l'inspiration et dans les efforts de la toux, mais non par la pression; les malades sont plus à leur aise, couchés sur le côté affecté que sur l'autre. Dans le principe, les crachats sont mêlés de sang, et les urines sont claires, rouges, modiques et sans sédiment; la respiration est difficile et douloureuse: le pouls est fort et dur, lorsque la douleur est très-vive, mais plus ordinairement petit et concentré surtout du côté de la douleur: la fièvre est continente à moins qu'il n'y ait complication d'affection gastrique.

La pneumonie affecte principalement les hommes forts et vigoureux, ceux qui s'exercent beaucoup et habituellement et qui sont exposés à toutes les vicissitudes de l'atmosphère. Les enfans, les vieillards, les femmes, et ceux sujets aux renvois acides y sont moins sujets que les autres. *Acidum eructantes non admodum pleuritici fiunt*, dit HYPPOCRATE. Elle attaque surtout les tempéramens secs, qui ont le tissu des chairs très-serré, et les vaisseaux peu nombreux, mais très-développés: elle est communément décidée par quelque cause évidente; la plus ordinaire est l'impression du froid, lorsque le corps est échauffé. Elle règne fréquemment par les vents du Nord et d'Est, et lorsque le tems est froid et sec.

Les dangers de la pneumonie sont en raison de la violence de la douleur, de la difficulté de la respiration et de l'expectoration. La dureté, la petitesse et la fréquence du pouls indiquent une mort certaine. *Maximum sanè indicium exitialis pleuritidis est, si pulsus sit magnopere durus, itaque que parvus etiam, et ob ambo hæc, calorem que creberrimus: pleuriticus cum tali pulsu, nemo est servatus ullus.* (GALENUS. de *præsag. ex pulsib. Lib. IV. Cap. V*).

C'est un bon signe quand les pleurétiques rendent des urines rougeâtres, avec un sédi-

ment uniforme : *in pleuriticis*, *urina subrubra*, *habens lœve sedimentum*, *securam judicationem significat*. Coaq.

« Les pleurésies sèches et sans crachats se » guérissent difficilement, surtout quand les » douleurs occupent les parties supérieures. « Coaq.

« Les pleurétiques dont les crachats font » beaucoup de bruit dans la poitrine (*Stertor*), » qui ont la tristesse peinte sur la face et les » yeux jaunes et caligineux, périssent. « Coaq.

La terminaison la plus favorable de la pneumonie se fait par la résolution qui est ordinairement *cum crisi* : c'est-à-dire par des crachats épais, gras, jaunâtres, et marqués dans le commencement par des filets de sang. Observez que les crachats vraiement critiques calment la douleur, rendent la respiration plus libre, et sont rejetés sans beaucoup de toux et sans efforts violens. Les urines qui accompagnent ces crachats déposent un sédiment très-abondant, cendré et furfuracé : quelquefois elles se troublent peu de tems après que le malade les a rendues, et ressemblent à du petit lait rempli de cendres. Il faut, dit Duret, pour que la pneumonie se juge favorablement, que les signes de coction paraîssent non seulement dans les crachats, mais

encore dans les excrétions. *Signa autem conconctionis appareant est necesse, non solum in ipso sputo, sed etiam in excrementis, ut certa salus vitæ sperari possit* (HOLLER, *in cap. XXVI. de pleurit. pag.* 193.). On a observé que plus les saisons dans lesquelles régnaient les maladies inflammatoires de poitrine, étaient sèches, plus l'expectoration était difficile, et par conséquent plus il y avait de danger et plus aussi le besoin des boissons adoucissantes était indiqué.

La suppuration est une terminaison souvent funeste dans la pneumonie ainsi que dans les autres inflammations internes: on a lieu de la craindre, lorsque la maladie atteint le quinzième jour, sans qu'il y ait paru des signes de coction, ou lorsque l'expectoration qui avait lieu, vient à cesser; la fièvre qui avait diminuée, prend alors tout-à-coup de nouvelles forces, et il survient des frissons légers et irréguliers sans cause manifeste; il paraît de petites sueurs; la douleur de poitrine se convertit en un sentiment de pesanteur, et la difficulté de respirer subsiste la même, ou augmente.

La suppuration se présente dans plusieurs états différens: ou le pus est expectoré, ou il se porte vers un émonctoire et est expulsé hors du corps, par exemple, avec les urines;

ou bien il forme des abcès critiques audehors ; le plus communément ils ont lieu aux parotides, ou aux extrémités inférieures. C'est pourquoi DURET a dit : *quibus ex peripneumoniâ sub auribus, vel inferis partibus nascuntur abscessus, ibi que suppurant et fistulantur, hi defunguntur morbo* (*DURET in coac.*). Plus généralement il reste cantonné et circonscrit ; c'est la vomique qui dégénère en empyème, et qui d'autresfois suffoque le malade tout-à-coup, lorsqu'elle vient à se rompre ; ce qui dépend de la partie du poumon où elle est située, et de la quantité plus ou moins grande de pus qui s'est formé. Souvent celui-ci se reproduit habituellement et met en fonte le poumon.

La vomique a été décrite par HYPPOCRATE sous le nom de tubercule du poumon (*De morbis. Lib.* 1.). *Tuberculum in pulmone fit hoc modo, cum pituita aut bilis coacta putrescit, et quandiu quidem adhuc crudius fuerit, dolorem exilem, ac tussim siccam inducit ; postquam autem maturatum fuerit, dolor et antè retrò acutus fit, et calores corripiunt ac tussis vehemens : et si quid unquam citissime maturuerit et eruperit, et pus sursum vertatur, ac totum expuatur, et ventriculus in quo fuerat pus, contrahatur ac ressicetur, penitus sanus evadet*, etc. On voit que le tubercule

des anciens est proprement un abcès. Les tubercules des modernes sont des tumeurs glanduleuses, dures des poumons, avec toux opiniâtre et une petite fièvre, qui finissent par s'ulcérer et jeter le malade dans la consomption.

Outre les autres terminaisons communes à toutes les inflammations, la pneumonie en a une funeste qui lui est propre, l'engorgement du tissu cellulaire des poumons, produit par le serum, la lymphe, ou le sang ; c'est une turgescence pulmonaire qui est quelquefois assez considérable pour exercer une forte compression sur toute la substance des poumons, et arrêter le mouvement du sang. Cet état a été connu d'HYPPOCRATE ; il l'a désigné sous le nom de chûte du poumon sur les côtés, *prolapsus pulmonis ad latera*.

Cet état est marqué par des faiblesses et des anxiétés excessives ; la poitrine est très-opressée, le pouls petit, faible et *caprisant* ; les extrémités se réfroidissent et il survient des sueurs froides, gluantes et partielles ; les yeux sont étincelans, fixes et enflammés ; le visage bouffi et livide ; bientôt le malade tombe dans l'assoupissement et le délire, et quelquefois dans une paraplégie complette. Si on ne saigne promptement et copieusement, sa perte est inévitable.

A l'ouverture des cadâvres, on trouve souvent les poumons remplis d'un sang caillé, rouge, dur, de la couleur et de la consistance du foie, et si pesant, qu'ils se précipitent au fond de l'eau, après avoir été coupés en petits morceaux.

Il est certains états dans les fièvres où il se fait une semblable effusion de sang dans le tissu cellulaire externe, et où il coule de tout l'organe cutané sous forme de sueur. Cette éphidrose sanguine n'est pas rare dans les isles de l'Amérique.

On a souvent rencontré des anévrismes du cœur dans les cadâvres des personnes qui durant la vie, avaient eues plusieurs pneumonies. Cette maladie laisse souvent après elle des adhérences entre les poumons et la plèvre, qui ne causent aucune incommodité, si ce n'est quelquefois que dans les commencemens elles gênent un peu la respiration : mais cette gêne diminue peu-à-peu, et disparaît entièrement à mesure que la nature contracte l'habitude de ces adhérences.

Le traitement de la vraie pneumonie est le même que celui de toutes les affections inflammatoires; les saignées plus ou moins nombreuses selon les circonstances, doivent être faites dès le commencement et durant tout le tems de la crudité, lorsque le cas l'exige,

c'est-à-dire, lorsque les symptômes d'irritation se présentent avec une grande intensité. Ce tems s'étend pour l'ordinaire jusqu'au 4.e jour inclusivement; mais quelquefois, il passe ce terme: on lit qu'HYPPOCRATE fit saigner au 8.e ANAXION; la maladie était encore dans l'état de crudité à cette époque, et les symptômes d'irritation dominaient d'une manière dangereuse, la douleur continuait, et il n'y avait point de crachats. ANAXION fut jugé au 34.e jour, par les crachats, les urines et les sueurs.

Observez par rapport à la saignée dans les maladies inflammatoires, que le médecin doit non seulement consulter la nature et la violence de la maladie, mais encore le tempérament, la saison et le pays. On sait que les tempéramens sanguins, forts, robustes et jeunes supportent mieux la saignée que les autres, que celle-ci est plus utile dans les tems froids et secs que dans les constitutions humides ou pluvieuses. Mais ce qu'il n'est pas moins important de connaître, c'est qu'il est des climats où elle n'est pas si avantageuse que dans les autres. ASCLÉPIADE, au rapport de CŒLIUS AURÉLIEN, prétendait que les Athéniens et les Romains ne supportaient pas si bien la saignée dans les inflammations de poitrine, que les habitans de l'Héllespont. HOULIER

observe la même chose par rapport aux Parisiens qui sont dans un climat froid et les habitans du Midi de la France: HUXHAM a souvent remarqué dans une étendue de pays moins considérable que la pneumonie qui, dans les lieux chauds, bas et voisins de la mer, ne demandait presque pas la saignée, exigeait par rapport à la violence des symptômes de copieuses évacuations de sang, dans les lieux hauts et froids. En général on peut saigner hardiment dans les maladies aiguës qui régnent durant les constitutions froides et sèches, quand le mercure se soutient pendant quelques tems à une grande hauteur dans le baromêtre.

On observe très-fréquemment vers le 6.e jour, que la douleur se déplace, lorsqu'on a fait un nombre suffisant de saignées. Lorsqu'elle se porte ou s'étend à la clavicule, au bras, à l'omoplate, ou au dos, c'est un signe presque certain de rétablissement, surtout lorsqu'il a lieu au dos et au bras; quand au contraire ce déplacement prend sa direction vers les parties inférieures, c'est un signe très-pernicieux.

Lorsque les saignées générales ne produisent pas tout le bien qu'on en attend, il convient de recourir aux saignées locales. CELSE et ARÉTÉ emploiaient les ventouses scarifiées

sur le lieu de la douleur. Il convient en même tems d'y appliquer des fomentations anodines. SARCONNE a emploié utilement la saignée de la jugulaire et les expériences de HOLLER prouvent qu'elle dégorge promptement les poumons.

Observez par rapport aux topiques émolliens, qu'il ne faut pas insistér trop longtems sur leur usage; HYPPOCRATE avait déjà fait cette remarque; leur application trop soutenue peut décider dans les poumons, un état de faiblesse qui s'oppose à l'expulsion des produits de la coction. (*)

Observez encore par rapport à la saignée dans la pneumonie, qu'HYPPOCRATE, la conseillait toutes les fois que la douleur s'étendait à la clavicule, et aux parties supérieures : mais il prescrivait la purgation, lorsqu'elle avait son siège au-dessous du diaphragme (**), et que le ventre était enflé. Dans cette circonstance, la douleur était flatulente, et il emploiait l'ellébore noir, le *peplium*, le *sylphium* avec un peu de cumin, d'anis etc. pour

(*) *Verum si fomentis dolor non placetur, non diutiùs calefacito.* MARTIAN ajoute dans son commentaire sur les affections : *resiccat enim hoc pulmonem, et suppurationem facit.*

(**) *Lib. de vict. rat.*

chasser les vents. Le pouls intermittent n'est pas une contre-indication de la saignée, lorsque les symptômes sont intenses. (*) Il ne faut pas la faire, dit PAUL d'ÉGINE, lorsque la pneumonie a succédé à une autre maladie, et que le malade est déjà affaibli.

La diarrhée soit spontanée, soit artificielle est nuisible dans la pneumonie. (**) HYPPOCRATE en donne la raison en ces termes au livre 3.e des maladies. *Fluxus ventris in peripneumoniâ, quintâ die mortem inducit; infrà enim humore secedente partes supernœ resiccantur et sputi purgatio sursùm non prodit.*

Les purgatifs, les lavemens et généralement toutes les choses qui peuvent déterminer l'action et les mouvemens vers le canal intestinal, sont nuisibles dans la vraie pneumonie. Lorsque la diarrhée survient, il faut l'arrêter par les moyens qui déterminent vers la circonférence, d'après ce précepte d'HYPPOCRATE, *alvi laxitas, cutis densitas, et contrà.* BAGLIVI donnait dans ce cas, le tartre stibié *refractâ dosi*, associé aux opiatiques; il emploiait ce moyen dès le principe, lorsque la pneumonie s'accompagnait du flux de ventre; et quand il l'avait arrêté,

(*) BAGLIVI pag. 34.

(**) *A pleuritide, vel peripneumoniâ detento, alvi fluxus superveniens malum.* (*Aph.* 16. *Sect. VI.*)

il ordonnait la saignée, si le cas l'exigeait.

Remarquez encore qu'HYPPOCRATE ne prescrivait des lavemens que durant les cinq premiers jours de la pneumonie; passé ce tems, il ne voulait pas qu'on les emploiât d'avantage, pour ne pas faire obstacle à l'expectoration qui est la crise naturelle de cette maladie.

On remarque quelquefois que la crise de la pneumonie se fait par les urines chez ceux qui ne crachent pas. (*) En général la diurése est utile dans cette maladie. mais il ne faut pas la provoquer par les diurétiques âcres qui augmenteraient l'irritation et la toux.

Les malades doivent user de boissons émollientes, mucilagineuses et relâchantes; ce n'est que sur la fin, et lorsque l'expectoration est difficile par l'état de faiblesse de l'organe pulmonaire, qu'il convient d'emploier les béchiques excitans, et surtout les vésicatoires sur différentes parties de la poitrine : on ne doit laisser ceux-ci que peu de tems et ne pas attendre qu'ils enlevent l'épiderme; on les applique quand le cas l'exige, à deux ou trois reprises; ils conviennent surtout, ainsi que les diapnoïques, lorsque l'expectoration est rendue difficile

(*) *Perperam agitur cum iis pleureticis et peripneumonicis qui nihil expuünt, nisi copiosæ effluant urinæ.* HYPP.

par l'effet d'une forte diarrhée qui épuise les forces et retient les mouvemens toniques dans les intestins. HYPPOCRATE n'interdisait pas entièrement les alimens dans les maladies aiguës de la poitrine; il augmentait même la quantité de tisanne, lorsque la bouche était fraiche et l'expectoration facile et abondante. *Si autem os modefiat, et qualia oportet è pulmone excernantur, sorbitionis quantitatem augebis.* Il défendait à la vérité les alimens dans le tems du jugement, mais non pas dans toutes les maladies aiguës; c'était seulement dans celles dont la crise est accompagnée d'une commotion violente et générale; et cela pour ne pas troubler la nature. Il donnait pour boisson l'*oxymel* et le *mulsum*, et défendait l'usage de l'eau pure comme incapable de calmer la toux et de favoriser l'expectoration.

HYPPOCRATE prescrit dans la convalescence de la pleurésie pour en prévenir le retour, « de prendre une nourriture légère, de se » reposer, de ne point s'exposer au soleil ni » aux vents, d'éviter les réplétions, les sub- » stances acides, salées, grasses, flatulentes, » la fumée, les travaux et l'acte vénérien. « (*De morb. Lib. IV.*) Ce conseil est applicable aux convalescences des autres maladies aiguës.

Espèce 4. Pleurésie nerveuse, pleurésie sèche, érysipélateuse, sine sputo.

Hyppocrate a parlé de cette espèce de pleurésie qu'il a appelé *pleurésie sèche*; elle est purement nerveuse et avec dominance du spasme tonique. Les signes de cette maladie qui est souvent mortelle, sont des rougeurs passagères au visage, une toux cruelle, peu de douleur, des inquiétudes, une grande sécheresse de la langue et l'ardeur des entrailles. Elle se guérit quelquefois par un flux d'urines, qui survient le 4.e jour. *Sunt siccæ*, dit Hyppocrate, *pleuritides sine sputo, verùm hæ difficiliores sunt, judicatione autem similes aliis sunt.* Le but qu'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie, c'est de la distribuer par tout le corps. Hyppocrate conseille en conséquence les saignées et l'application des excitans à la peau : ces moyens sont révulsifs et déplacent utilement le spasme en déterminant les forces sur l'habitude du corps.

Espèce 5. Pneumonie lente.

L'expérience a prouvé qu'une affection inflammatoire peut se transformer en habitude et devenir chronique non seulement, mais encore qu'une affection inflammatoire chronique peut avoir lieu sans avoir été précédée d'une inflammation aiguë, et sans se manifester par

des

des symptômes inflammatoires évidens, si ce n'est quelquefois une douleur permanente dans la partie enflammée. Ce sont de ces douleurs chroniques sans fièvre, qui dépendent d'un état de phlogose, dont HYPPOCRATE a parlé, lorsqu'il a dit : *a dolore diuturno partium circa ventrem suppuratio.*

Le diagnostic de la pneumonie lente est très-difficile, de même que celui de toutes les autres inflammations lentes internes. La toux, un pouls vif et quelquefois plus fréquent que dans l'état naturel, la dyspnée, ou une douleur qui a lieu surtout dans certaines attitudes qu'on fait prendre à la poitrine, et une mauvaise conformation de cette partie, font présumer cette maladie.

BAGLIVI, pour s'assurer de l'existence de l'inflammation lente des poumons, conseille de faire coucher les malades alternativement sur les deux côtés, et les faire respirer fortement et tousser ; et quand ils ont éprouvé en toussant ou en respirant une douleur ou une pesanteur dans quelque partie de la poitrine, c'est un signe certain qu'il existe une inflammation lente dans cette partie. (*)

On a observé qu'elle était plus fréquente

(*) Pag. 35. 36.

chez les jeunes gens depuis l'âge de dix-huit jusqu'à trente-cinq ans, surtout chez ceux qui ont le cou long, le corps fort grêle, la poitrine resserrée et applatie, les omoplates saillantes, les yeux brillans, l'esprit vif, les pomettes très-rouges, la peau blanche et délicate, et le genre nerveux très-sensible; elle se déclare surtout dans l'hiver et au printems.

La pneumonie lente peut céder au traitement réfrigérant dans le principe : ce traitement convient de même lorsque l'état ulcéreux est décidé; mais alors il ne peut qu'en ralentir les progrès, et il existe peu d'espoir de guérison. Le régime végétal est le plus approprié à cette affection, et l'on doit répéter de tems en tems des petites saignées. Wan-Swieten, rapporte qu'un jeune homme né de parens phtisiques et dont les frères et sœurs étaient morts de la pulmonie, à la suite d'une pneumonie lente, en fut préservé au moyen des saignées fréquemment répétées.

Espèce 6. Pneumonie catharrale, rhumatismale, ou fausse peripneumonie de Sydenham.

Cette espèce commence par un froid très-léger : la douleur débute en même tems que le froid; elle est plus vague et plus étendue que dans la pneumonie vraie : cette pneumonie est ordinairement accompagnée ou précédée

quelques jours auparavant de douleurs rhumatismales dans les membres, et surtout dans les articulations; la douleur de côté augmente considérablement par la pression; les malades ne peuvent se coucher que sur le côté sain; le sentiment d'oppression et la difficulté de respirer sont ordinairement moindres que dans la vraie pneumonie; la langue et le gosier sont couverts d'une matière muqueuse. La crise se fait par les crachats, par la sueur ou par les urines. Lorsqu'il arrive une grande congestion de pituite, le malade meurt suffoqué; c'est cette terminaison qu'on appèle *catharre suffoquant.*

Cette espèce de pneumonie règne ordinairement dans les constitutions froides et humides; on l'observe en hiver et au printems. Pringle en a décrit une qui eut lieu au commencement du printems, lorsque la chaleur du jour était encore faible et les nuits froides et humides; elle attaqua un grand nombre de soldats campés dans des endroits marécageux: il règnait en même tems un grand nombre d'affections catharrales et rhumatismales.

La pneumonie fausse n'exige pas un si grand nombre de saignées que la vraie. On doit emploier dans le principe les légers vomitifs, les boissons émollientes, mucilagi-

neuses etc. et sur la fin les diapnoïques, et les béchiques incisifs: le vésicatoire est de la plus grande utilité. PRINGLE le faisait appliquer sur le point de côté; STOLL préfère d'en faire l'application entre les épaules, parceque cette partie a un *consensus* plus intime avec les poumons. C'est surtout dans cette espèce que réussit la décoction de *polygala de Virginie*.

ESPÈCE 7. Pneumonie gastro-pituiteuse, coqueluche, toux férine, toux convulsive des enfans, tussis clangosa infantum, péripneumonie fausse de BOERRHAVE.

Réunion des symptômes de la gastro-pituiteuse à ceux de la pneumonie. Elle est surtout caractérisée par une espèce de toux vive, fréquente, communément suivie de vomissement, et revenant comme par accès : ceux qui en sont affectés, ont ordinairement un jour meilleur que l'autre.

Elle attaque surtout les enfans mal nourris, et ceux qui font usage d'alimens farineux non fermentés. Les personnes qui ont de l'embonpoint, les tempéramens pituiteux, les vieillards surtout ceux qui respirent habituellement avec peine, les sujets qui s'enrhument aisément, ceux qui font un grand usage de poissons gélatineux, qui abusent du vin, des liqueurs fortes et surtout de l'eau-de-vie.

Elle est souvent épidémique et même contagieuse, mais n'attaque qu'une fois dans la vie. Elle règne durant les saisons froides et humides. Elle est précédée quelques jours avant l'invasion, d'alternatives de chaud et de froid, de dégoût, de lassitude et de douleurs dans les membres.

Elle s'accompagne d'une petite fièvre rémittente amphimérine, le visage devient livide dans l'accès de la toux : il y a ordinairement des mouvemens convulsifs ; l'expiration est très-prolongée et le malade court les risques d'être suffoqué ; l'inspiration se fait lentement, et est laborieuse, sonore, éclatante ; chaque quinte est précédée d'une sensation incommode à l'épigastre et se termine par des vomissemens qui sont glaireux chez les enfans ; les malades éprouvent des douleurs rhumatismales dans les membres ; les accès de toux sont plus violens durant la nuit, que pendant le jour : les douleurs et surtout celles de la tête, augmentent aussi pendant la nuit de même que la difficulté de respirer ; ils sont extrêmement dégoutés et presque sans soif ; la langue est blanche et humide, le pouls plein et peu éloigné de l'état naturel ; les urines sont claires, quelquefois jaunes et très-troubles ; les crachats chez les adultes deviennent au bout de quelque tems épais et visqueux.

Cette maladie dure ordinairement deux ou trois mois, et laisse très-souvent après elle une toux qui ne se dissipe qu'avec le tems.

Il faut distinguer deux états dans la pneumonie gastro-pituiteuse, le premier dans lequel l'estomac est la seule partie affectée, et où les poumons ne souffrent que sympatiquement; et le second dans lequel l'affection des poumons est devenue essentielle.

Le traitement de cette pneumonie ne diffère pas de celui de la fièvre gastro-pituiteuse, et on doit la regarder comme cette fièvre elle même qui porte spécialement son impression sur la poitrine. Ce sont les vomitifs antimoniaux qui conviennent surtout dans le principe. La saignée est rarement utile, si ce n'est quand la maladie est compliquée de la diathèse inflammatoire, ce qui a quelquefois lieu. Elle peut s'unir aussi à la diathèse bilieuse et alors on doit faire un traitement mixte. Lorsque l'affection pituiteuse a intéressé le poumon et s'y est établie profondément, il faut aider l'expectoration par les béchiques excitans, tels que les préparations de scille, le tartre stibié *refractâ dosi* etc. Les vésicatoires sont aussi d'une grande utilité dans ce second état de la maladie; on en conseille l'application sur le lieu de la poitrine qui est affecté, ou

derrière les oreilles que Bordeu regarde avec raison comme l'aboutissant du tissu cellulaire de la partie supérieure de la poitrine. Cette sympathie entre les poumons et les parotides est bien prouvée par un grand nombre de faits. On sait que les maladies de la poitrine se jugent quelquefois par des parotides et que celles-ci cèdent souvent à une petite toux avec expectoration. La disparition des parotides est ordinairement suivie de congestions ou de métastases pulmonaires qui décident des accidens paralytiques et la mort.

L'opium est un moyen efficace pour calmer la toux, lorsqu'elle est excessive. Les toniques, les fortifians et surtout le polygala, le lichen d'Islande etc. conviennent non seulement dans le cours de la maladie, mais encore dans la convalescence, pour prévenir les rechûtes.

Espèce 8. Pneumonie inflammatoire maligne de Sarconne.

Cette pleurésie règnait en même tems que les vraies pleurésies. Il y avait dès le principe, oppression considérable, prostration totale des forces, sueurs visqueuses et froides, diarrhée abondante et aqueuse; le pouls était petit et faible et le mal-aise général; les malades avaient les yeux hagards, et ne pouvaient garder aucune situation; la langue était humide,

le visage décomposé, la respiration très-pénible avec des douleurs lancinantes dans quelques parties de la poitrine; quelquefois les symptômes pneumoniques étaient précédés d'une fièvre nerveuse maligne; d'autrefois celle-ci ne se manifestait qu'après leur apparition. La mort arrivait dans trois ou quatre jours, et pouvait être présagée par la cessation des douleurs, de la toux et de l'expectoration.

Sarconne traita cette espèce de pneumonie avec d'heureux succès, en faisant appliquer dès le principe de larges vésicatoires sur la poitrine et en même tems des ventouses scarifiées au dos et aux parties de la poitrine qui n'étaient pas couvertes de vésicatoires. Ce n'était que quand les forces commençaient à revenir, qu'il prescrivait une petite saignée de deux ou trois onces; il faisait usage aussi d'un bol composé de dix grains de musc et de quatre grains de camphre dans du sucre, et il faisait avaler par dessus deux onces de bon vin et un gros d'extrait de quinquina. Il répétait ce remède une ou deux fois par jour, et ensuite à de plus longs intervalles, à mesure que les symptômes de la malignité s'affaiblissaient. Il faisait prendre aussi d'heure en heure, un verre de décoction bien chaude de quinquina et de fleurs de camomille.

Espèce 9. Pneumonie gastro-bilieuse.

Réunion des symptômes pneumoniques à ceux de la fièvre gastro-bilieuse. Cette espèce n'est autre chose que cette dernière qui porte spécialement son impression sur la poitrine ; elle est ordinairement épidémique. La diarrhée bilieuse est utile dans cette espèce de pneumonie, ainsi que l'a très-bien remarqué Hyppocrate : elle est même critique, comme le dit Galien, quand elle est précédée des signes de la coction.

Espèce 10. Pneumonie bilieuse.

Réunion des symptômes pneumoniques à ceux de la fièvre bilieuse générale ; ou plutôt elle est la fièvre ardente même qui affecte spécialement les organes de la respiration.

Espèce 11. Pleurésie vermineuse.

Espèce 12. Pleurésie périodique.

Elle suit le type tierçaire, quartenaire ou quotidien.

Genre VIII. *Hépatitie.*

Inflammation du foie caractérisée par une douleur plus ou moins vive de l'hypocondre droit, qui augmente par la pression et souvent durant l'inspiration, par la dyspnée, par une toux sèche et quelquefois humide ; le pouls est fréquent, fort et dur, quelquefois mou ; les urines sont très-colorées ; la dou-

leur s'étend souvent jusqu'à la clavicule et même jusqu'au sommet de l'épaule: elle s'accompagne quelquefois du hoquet ou des vomissemens; la face est citrine et il y a souvent jaunisse.

Lorsque l'inflammation occupe la partie supérieure et convexe du foie qui est contigue au diaphragme, il y a une douleur constante et pongitive à l'hypocondre droit qui s'étend de bas en haut et qui augmente par le mouvement du diaphragme; l'inspiration est douloureuse, tandis qu'au contraire l'expiration se fait plus aisément; le pouls est plein et dur; il y a souvent une toux sèche. Cette inflammation ne diffère pas essentiellement de la pneumonie aiguë; elle dépend des mêmes causes et exige le même traitement.

Lorsque l'inflammation est établie dans la partie inférieure et concave du foie, il y a douleur gravative qui n'augmente pas par le mouvement du diaphragme; il s'y joint ordinairement des symptômes d'ictère; le pouls n'est pas dur, et quelquefois il y a un gonflement au déhors.

L'hépatitie est rarement idiopathique. Le diagnostic de celle qui est chronique est très incertain; on ne découvre le plus souvent qu'elle a eu lieu qu'à l'ouverture des cadâvres

dans lesquels on rencontre des vestiges d'inflammation et des suppurations au foie.

Les causes évidentes de l'hépatitie sont les contusions, les chûtes, les coups portés à la tête ou au foie, les fortes passions, les grandes chaleurs, les exercices violens, les fièvres intermittentes et rémittentes, le froid appliqué au corps dans un tems où il est très-échauffé, la suppression du flux hémorroïdal, les concrétions et les congestions bilieuses. Quelquefois l'hépatitie aiguë et l'hépatitie chronique se convertissent l'une en l'autre.

L'hépatitie a les mêmes terminaisons que les autres inflammations. La résolution est presque toujours accompagnée d'une ou de plusieurs évacuations, comme l'hémorragie de la narine droite, le flux hémorroïdal, le flux de ventre bilieux, la sueur, des urines abondantes qui déposent un sédiment copieux. Quelquefois aussi elle se termine par un érysipèle qui paraît au déhors.

Quand l'hépatitie se termine par l'induration, la douleur cesse, le foie paraît au tact plus dur qu'il n'est ordinairement, et il reste de la gêne dans les mouvemens de la respiration; les digestions se font mal, et il en résulte souvent une hydropisie. Le squirre du foie est de nature à guérir, lorsqu'il ne fait

que commencer, mais il est incurable quand il est invétéré.

Lorsque l'hépatitie se termine par la suppuration, il en résulte souvent un ulcère qui donne lieu au *tabes hépatica*, lequel est ordinairement mortel. Il arrive quelquefois que l'abcès se vuide par les conduits biliaires dans les intestins, ou s'épanche dans la cavité de l'abdomen ; d'autrefois il paraît au dehors, ou se vuide par les urines ; il peut même arriver que le pus perce le diaphragme, s'épanche dans la cavité du thorax, ou dans les poumons et en soit rejeté par la toux. Toutes ces choses dépendent des parties du foie qu'occupe l'abcès.

Le traitement de l'hépatitie qui occupe la surface supérieure du foie, exige ainsi que la pneumonie aiguë, des saignées plus ou moins fortes répétées selon le besoin, et l'usage des réfrigérans. Les évacuans ne sont utiles après les saignées, que lorsqu'il y a complication de saburres gastriques. Celle qui occupe la partie inférieure du foie, peut être considérée comme une fièvre gastro-bilieuse, ou bilieuse générale, qui porte sur ce viscère : la saignée y est presque toujours nuisible, et le traitement doit être absolument le même que dans ces fièvres : elle a aussi les mêmes terminaisons.

On a fait un heureux usage dans l'hépatitie

des climats chauds et surtout des Indes Occidentales, de même que dans les congestions inflammatoires du foie qui sont la suite des fièvres intermittentes et rémittentes, des mercuriaux pris intérieurement et en frictions : ces remèdes guérissent en décidant une salivation de quinze ou vingt jours ; mais on ne doit les mettre en usage qu'après avoir calmé la violence des symptômes par les saignées et les réfrigérans. En général l'application des sangsues à l'anus est de la plus grande utilité dans toutes les maladies du systême de la veine porte, parce qu'elles dégorgent promptement les vaisseaux de ce systême.

Dans les hépatities compliquées de la pneumonie, SARCONNE prescrivait utilement, d'après les conseils d'HYPPOCRATE et de BAGLIVI, la saignée du pied, ou celle des vaisseaux hémorroïdaux ; il emploiait dans le second tems les doux laxatifs ; et lorsque le ventre se météorisait, il mettait en usage les applications d'eau froide et même de la glace, ainsi que les boissons rafraichissantes, antiseptiques et les fondans, tels que le savon, le fiel de bœuf, l'extrait et les décoctions de gramen, de chicorée etc., aiguisées avec quelques sels neutres, et surtout l'acétite de potasse : on donne utilement aussi ce sel dans le petit lait clarifié ; il emploiait encore avec beaucoup de suc-

cès les vésicatoires à la région du foie, mais après les saignées et les évacuations du ventre. Ils réussissent de même dans les engouemens putrides, ou catharreux avec irritation vive dans ce viscère.

Genre IX. *Splénitie.*

Inflammation de la rate caractérisée par la fièvre, la tension, le gonflement, la chaleur et la douleur de l'hypocondre gauche : cette douleur augmente par la pression ; il n'y a aucun des signes essentiels de la néphritie. La splénitie idiopathique est très-rare.

Genre X. *Épiploïtie.*

Inflammation de l'épiploon. Son caractère est obscur : il y a communément douleur aiguë à la partie antérieure et supérieure de l'abdomen, avec gonflement, tension et une grande sensibilité au toucher.

Genre XI. *Mésentèritie.*

Inflammation du mésentère et des glandes qui s'y rencontrent. Elle est toujours symptômatique, et son diagnostic incertain. Elle a souvent lieu dans les affections scrophuleuses ; la suppuration qui lui succède, conduit à la consomption, ou *tabes mésentérique.*

Genre XII. *Péritonitie.*

Inflammation du péritoine ou des membranes des muscles abdominaux ; elle n'existe ja-

mais seule et elle accompagne l'inflammation des viscères; son diagnostic est incertain.

GENRE XIII. *Gastritie.*

Inflammation de l'estomac, qui est caractérisée par une douleur aiguë dans ce viscère, laquelle augmente par la respiration, par la pression et par la déglutition des substances les plus douces; il *y* a tension au creux de l'estomac, anxiétés inexprimables, chaleur interne violente et semblable à celle que produirait la brûlure, (*lypirie*), rapports continuels; le hoquet revient fréquemment; le pouls est petit, serré, vîte et intermittent; il *y* a soif, nausées et vomissemens; la fièvre est très-aiguë; les extrémités sont froides, et le ventre pour l'ordinaire constipé.

La gastritie est une maladie mortelle, à moins qu'elle ne se termine promptement par la résolution; autrement elle finit par la gangrène et la mort. Elle est quelquefois suivie de la suppuration : quand celle-ci a lieu, il faut en quelque sorte l'abandonner à la nature; le devoir du médecin est de faire éviter soigneusement au malade toute espèce d'alimens, de boissons et de remèdes stimulans : en conséquence il faut proscrire tous les baumes soit naturels, soit artificiels, les eaux minérales, les évacuans etc. : l'usage du lait d'ânesse et du petit lait continué très-longtems, est ce qu'il y a

de plus convenable et de plus appropié à cet état.

La petitesse du pouls ne contre-indique point la saignée dans la gastritie, car on observe qu'il se releve et devient plein à mesure qu'on verse du sang. Il faut donner au malade le moins à boire possible, mais insister sur les lavemens et les fomentations émollientes et anodines.

Espèce 1. Gastritie vraie, febris stomachica d'Hoffmann.

Elle vient sans cause évidente; elle dépend d'après Galien ou d'un sang bilieux, ou de la déviation du sang vers l'estomac à la suite de la suppression d'une excrétion habituelle sanguine. Cette dernière exige un plus grand nombre de saignées que l'autre.

Espèce 2. Gastritie saburrale.

Elle est ordinairement produite par des saburres bilieuses, et quelquefois par celles pituiteuses.

Espèce 3. Gastritie métastatique.

Espèce 4. Gastritie à veneno.

Espèce 5. Gastritie rhumatique.

Elle règne en même tems que les affections rhumatismales, et dure des semaines entières. Stoll a emploié avec succès dans cette espèce, la saignée, le petit lait et une diète ténue,

ensuite

ensuite les diaphorétiques et un régime plus échauffant.

GENRE XIV. *Entéritie, Colique inflammatoire.*

Inflammation des intestins ; il y a gonflement du ventre, tension douloureuse, constipation. La sensibilité est tellement augmentée à la région ombilicale, que les malades n'y peuvent souffrir la pression la plus légère ; il y a soif, souvent vomissement, surtout quand l'inflammation occupe les intestins grêles, chaleur, faiblesse ; le pouls est vîte, fréquent, petit et ordinairement intermittent.

L'entéritie succède souvent aux fièvres rémittentes ; elle a les mêmes terminaisons que la gastritie et exige le même traitement. Il faut être prudent dans la prescription des saignées : car comme l'observe très-bien VALSALVA, l'entéritie dénuée de toute complication est très-rare : elle est le plus souvent une inflammation bilieuse ou putride ; le bas-ventre est le département de la bile, comme la poitrine est celui du sang. Les espèces d'entéritie sont les mêmes que celles de la gastritie auxquelles il faut ajouter celles produites par les hernies étranglées, les accouchemens laborieux, les excrémens endurcis etc. Elle peut être produite par toutes les causes, capables

de déterminer la passion iliaque en laquelle elle se convertit quelquefois.

GENRE XV. *Néphritie.*

Inflammation du rein ou des reins ; elle est caractérisée par la douleur et la chaleur qu'on éprouve dans la région lombaire, par la suppression ou la diminution des urines qui sont très-colorées ; il y a nausées, vomissemens, fièvre, constipation, quelquefois douleur de l'uréthre et ténesme. La rétraction du testicule dans les hommes, et de l'aîne dans les femmes du côté du rein affecté, et la stupeur à la cuisse et à la jambe du même côté, ont fréquemment lieu, mais ne sont pas des signes essentiels.

Les causes évidentes de la néphritie sont en grand nombre : les plus communes sont les contusions, les violens exercices à cheval, la suppression du flux menstruel, ou hémorroïdal, la rétention forcée de l'urine, les grands efforts des muscles qui recouvrent les reins, l'abus des diurétiques, l'usage interne des cantharides, le coït immodéré, les plaies des reins, les matières visqueuses, les grumeaux de sang, le pus, les vers, les graviers et les calculs arrêtés dans les reins ou les uretéres. Il existe une néphritie lente, qui ne se manifeste pas toujours ; il n'est pas rare de trouver à l'ouverture des cadâvres des vestiges d'in-

flammation et d'ulcérations rénales, sans qu'il y ait eù des douleurs de reins durant la vie.

Cette inflammation exige le traitement réfrigérant, les saignées, les bains tiédes etc. Il est très-utile d'entretenir la liberté du ventre dans la néphritie, par rapport à la correspondance intime qu'ont ensemble les reins et le colon ; elle est telle que le séjour des matières fécales dans cet intestin augmente l'irritation des reins : c'est pour cela que les doux laxatifs sont très-utiles dans cette maladie.

Outre les terminaisons ordinaires de l'inflammation, la néphritie se guérit quelquefois par les hémorroïdes qui surviennent, ce qui a fait dire à HYPPOCRATE : *nephriticis si hemorroides superveniant bonum* : (Aph. 2. Sect. VI.) La résolution s'accompagne d'un flux d'urines dont le sédiment est très-épais.

La néphritie se termine souvent par un abcès qui s'évacue par différentes voies. Quelquefois le pus se fait jour par les conduits des urines et sort avec elles : d'autrefois il perce le colon et s'évacue par le rectum ; ou bien l'abcès forme une tumeur dans la région lombaire et s'ouvre au déhors ; ou il se répand dans le tissu cellulaire environnant, le détruit, fuse dans le petit bassin ; ou passe sous l'arcade crurale par l'anneau inguinal et y forme des dépôts ; ou enfin il fait métastase.

Lorsque le pus se vuide par les voies urinaires, la guérison a quelquefois lieu, surtout quand la vomique n'est pas considérable. On connaît qu'elle est ouverte par le rétablissement du cours des urines, par leur mélange avec le pus, et souvent par de petits grumeaux qui ne sont que des petites portions de la substance du rein détachées par la suppuration. L'ouverture de la vomique laisse dans le rein un ulcère à déterger et à cicatriser, ce à quoi on ne parvient pas toujours. On a beaucoup préconisé, pour satisfaire à cette indication, les balsamiques, l'eau de chaux, les eaux minérales martiales et les sulfureuses, le quinquina etc. Ces moyens ne peuvent guères convenir que dans les cas de laxité et de mollesse; mais en général, il est à craindre qu'ils n'irritent trop, et qu'ils ne décident un ulcère dans la substance du rein. Le régime lacté, l'hydromel, les eaux de Seltz, sont mieux indiqués; ils adoucissent les urines, et relevent les forces. Quoiqu'un des reins viendrait à être détruit par la suppuration, on ne devrait pas pour cela perdre toute espérance; on a souvent trouvé dans les cadâvres à la place du rein, un tissu cellulaire couenneux sous forme de membrane épaisse; pourvû qu'un des reins reste sain, il peut remplir les fonctions des

deux, et les urines se séparent en même quantité qu'auparavant.

Il arrive souvent que malgré les soins les mieux entendus et le traitement le plus approprié, il s'établit décidément un ulcère dans la substance du rein, qu'accompagne la fièvre hectique, et qui se termine ordinairement par la mort. Quelquefois néanmoins il se forme des ulcères à l'occasion des calculs rénaux, qui se détergent et se cicatrisent, quand ils sont légers et que les calculs viennent à être expulsés des reins ; mais ils sont toujours funestes à ceux qui passent l'âge de cinquante ans.

Les signes qui font reconnaître l'ulcère décidément établi dans les reins, ou la phtisie rénale, sont des urines purulentes, des douleurs autour des muscles de l'épine, un sentiment de pesanteur et de tension, qui est fixe dans le rein, quelquefois de la stupeur à la cuisse du côté affecté, et enfin la fièvre hectique et l'émaciation. Les urines sont quelquefois grises, jaunâtres, purulentes, sanguinolentes; d'autrefois il y a des bulles et un sédiment épais, et sont chargées de filamens : *Quibus cùm urinâ crassâ exiguæ carunculæ, aut veluti capilli, unâ exeunt, iis à renibus excernuntur;* (Aph. 76. Sect. IV.) Souvent la miction est fréquente, et la dysurie ou la strangurie est habituelle :

Recto intestino et utero inflammatione affectis, stranguria accidit ; renibus etiam purulentis stranguria succedit : jecori vero inflammatione laboranti supervenit singultus (Aph. 58. Sect. V.).

Observez que les urines purulentes seules ne sont pas un signe pathognomonique de l'ulcération des reins ; car elles peuvent être telles par l'effet d'une métastase sur les voies urinaires. Pour qu'elles désignent la suppuration des reins, il faut qu'elles concourent avec les autres signes.

Le traitement de la phtisie rénale consiste dans l'usage des bains tiédes, des légers diurétiques, des boissons aqueuses froides, des eaux minérales acidulées par le gas acide carbonique, des eaux de Seltz, et surtout de la diète lactée.

Quand le dépôt se vuide par le colon, ce qu'on reconnaît au mélange du pus avec les excrétions alvines, et à la diminution subites des accidens, le malade est en très-grand danger ; néanmoins on a vu quelquefois la nature triompher, et le malade guérir. On doit emploier dans ce cas les boissons adoucissantes et les lavemens détersifs.

Lorsque l'abcès se porte au dehors, c'est une terminaison heureuse : dans ce cas, il s'ouvre spontanément, ou l'art vient au secours

de la nature; mais souvent cette ouverture dégénère en un ulcère incurable.

Quand le pus gagne le tissu cellulaire, qu'il descend le long des uretéres jusques dans l'excavation du bassin, et qu'il abreuve toutes les parties, la mort est inévitable; il resterait néanmoins quelques ressources, dit le célèbre DESSAULT, si le pus au lieu de s'infiltrer dans le bassin, fusait sur le péritoine le long des vaisseaux spermatiques et venait former une tumeur à l'aîne ou à l'arcade crurale: dans ce cas, il faudrait laisser ouvrir ce dépôt de lui-même; car de malheureuses expériences ont appris que les ouvertures que l'art a fait aux dépôts internes quelqu'en soit l'espèce, sont ordinairement funestes, quand on ne peut atteindre le foyer de la suppuration; le pus qui était louable auparavant, devient séreux et fétide, la fièvre s'allume ou augmente, et les malades succombent en peu de jours.

La métastase est ordinairement funeste quand elle se fait sur des organes essentiels. Le pus peut néanmoins s'évacuer insensiblement soit par la transpiration, soit par les selles et par les urines.

Quand les forces du malade se soutien nent, il ne faut rien changer au régime; mais si elles diminuent, et si la cachexie purulente tend à s'établir, il faut emploier les cordiaux, les

tisannes éminemment apéritives, et diaphorétiques, et on termine la cure par des purgatifs doux et répétés selon les circonstances.

La néphritie finit quelquefois par l'induration; celle-ci peut avoir lieu aussi par l'effet d'un engorgement chronique; on a vu les reins acquérir un volume prodigieux et remplir toute la capacité de l'abdomen. Tantôt ils sont mous et contiennent un grand nombre d'hydatides, de poches remplies d'urines, de pus, de matière stéatomateuse etc.; d'autrefois ils sont durs et squirreux. Dans ce dernier cas, les urines ne se suppriment que par degrés. Quand il n'y a qu'un rein affecté, la suppression n'a pas lieu, et l'induration ne se manifeste par aucun signe: seulement quelquefois les malades éprouvent un sentiment de pesanteur et de gêne dans le rein affecté. Lorsque le volume du rein est considérable, les filets antérieurs des nerfs des premières parties lombaires en sont comprimés, et il en résulte un engourdissement à l'aîne et à la partie antérieure de la cuisse du même côté, qui empêche de marcher.

L'induration rénale se guérit très-rarement, et donne souvent naissance à l'ascite: on conseille dans ce cas l'usage des apéritifs et des fondans. Quand il n'y a qu'un rein affecté, on

peut vivre longtems, sans en éprouver beaucoup d'incommodités.

Espèce 1.ere. *Néphritie vraie.*

Elle s'accompagne de la fièvre dès le principe : il n'y a ni stupeur dans les extrémités inférieures, ni rétraction des testicules et des aînes. Les saignées, l'application des sangsues à l'anus et aux parties sexuelles, le régime et les remèdes réfrigérans, les applications émollientes, les bains tiédes et les lavemens, sont les moyens généraux qu'il convient d'employer dans la néphritie vraie. Il faut éviter les médicamens qui portent leur action sur les voies urinaires et particulièrement les cantharides.

Espèce 2. *Néphritie calculeuse.*

Le malade a rendu quelque tems auparavant, ou rend durant l'accès des calculs. La douleur rénale est très-aiguë et suit le trajet de l'uretére, et la fièvre survient à la douleur ; il y a stupeur à l'extrémité inférieure, rétraction du testicule ou de l'aîne du côté du rein affecté : il y a nausées, vomissemens, les urines sont sanglantes et muqueuses.

La néphritie calculeuse exige le même traitement que la précédente ; et lorsque les douleurs sont notablement diminuées, on donne avec succès des boissons diurétiques nitrées ; quand les douleurs néphrétiques sont extrê-

mement vives, on peut recourir aux opiatiques avec plus de sûreté que dans les autres espèces de néphritie. On ne doit jamais prescrire les lithrontiptiques dans le principe, mais sur la fin lorsque l'irritation est calmée. (*)

ESPÈCE 3. Néphritie gastro-bilieuse de SAUVAGES.

GENRE XVI. *Cystitie*

Inflammation de la vessie caractérisée par une tumeur ovale dans l'épigastre avec tension et douleur qui augmente par la pression, ténesme, dysurie ou ischurie, et pyrexie. A ces symptômes succèdent bientôt l'insomnie, la soif, le délire, le froid des extrémités, l'augmentation et la dureté de la tumeur, quand l'urine continue de séjourner dans la vessie.

La cystitie reconnaît les mêmes causes que la néphritie, et peut se diviser comme elle en deux espèces principales.

ESPÈCE 1.ere. Cystitie vraie, ou primitive.

Cette espèce est fort rare.

ESPÈCE 2. Cystitie calculeuse.

On peut diviser la cystitie vraie de même que la néphritie en autant d'espèces qu'il y a de causes différentes qui peuvent la produire : mais cette distinction n'est pas d'une grande utilité, vû que la pratique n'en tire aucun secours.

(*) BAGLIVI Pag. 17. *Alexand. Trallian. Lib. 9 etc.*

Les terminaisons et le traitement de la cystitie sont les mêmes que dans la néphritie. Observez néanmoins que dans la première, il existe toujours un obstacle plus ou moins considérable qui s'oppose à l'écoulement des urines; cet obstacle est plus ou moins difficile à vaincre, selon que le siége de l'inflammation est plus ou moins près du col de la vessie. Lorsque les urines sont retenues trop long tems, elles augmentent encore l'inflammation par leur âcrimonie, et la vessie acquiert plus de volume; on ne peut plus y introduire la sonde, à cause du rétrécissement de son col; les douleurs deviennent plus vives et bientôt il se forme des escharres gangreneuses qui donnent lieu à des infiltrations d'urines; celles-ci refluent souvent aussi dans la masse générale des humeurs, s'épanchent dans le tissu-cellulaire, ou se déposent au cerveau, produisent une sorte d'apoplexie urineuse, ou d'autres accidens non moins graves.

Outre les autres moyens indiqués plus haut pour combattre l'inflammation, il faut encore dans la cystitie, emploier la sonde, pour vuider la vessie, la laisser à demeure, lorsqu'on est parvenu à l'introduire : et quand ce moyen est impraticable, c'est le cas de recourir à la ponction de la vessie.

Lorsque le col de la vessie est principale-

ment affecté, les malades éprouvent une douleur qui s'étend au périnée, à l'anus et souvent au gland. Dans cette circonstance, il est à craindre que la cystitie ne se termine par la gangrène, par la suppuration ou par un squirre carcinomateux.

Outre les signes généraux qui indiquent la formation du pus, on connaît que la cystitie s'est terminée par la suppuration, lorsque les urines sont purulentes, grises, épaisses et sanguinolentes; souvent elles sont fétides et squammeuses : c'est pourquoi HYPPOCRATE dit. *Aph.* 77 *et* 81 *Sect. IV. Quibus cum urinâ crassâ furfuracea quædam exeunt, iis vesica scabie laborat. Si quis sanguinem aut pus aut squammulas mingat, gravis que dolor adsit, vesicæ exulcerationem significat.*

On peut conjecturer qu'il y existe un carcinome, lorsque les douleurs vésicales sont très-vives, et qu'il sort avec le pus beaucoup de sanie sanguinolente, et même quelquefois du sang pur. L'ulcère de la vessie est très-difficile à guérir; il est surtout dangereux chez les vieillards dont le système humoral est naturellement très-âcre; il est pernicieux aux calculeux; la présence des calculs le rend ordinairement sinueux et malin.

Le traitement de l'ulcère de la vessie est le même que celui des autres ulcères internes :

on conseille des injections anodynes et adoucissantes dans la vessie; et lorsque les douleurs ne sont pas vives, les injections détersives. L'usage de la plante appelée *uva ursi* est très-recommandé dans les ulcères des voies urinaires : DEHAËN l'a fait prendre avec succès dans ces cas à la dose d'un demi gros, trois fois par jour; il cite des guérisons opérées par l'usage soutenu de cette plante; il commençait par prescrire les boissons délayantes et adoucissantes, après quoi il en venait à l'*uva ursi* et il donnait un parégorique le soir, lorsque les douleurs étaient excessives. On a beaucoup vanté les eaux de contrexeville dans les suppurations des reins et de la vessie. Néanmoins l'analyse chymique n'y a rien montré de plus que dans l'eau commune; c'est pourquoi je présume que si dans les cas de suppuration des voies urinaires, on faisait boire aux malades de grande quantité d'eau de fontaine, on en obtiendrait les mêmes effets.

GENRE XVII. *Hystéritie, métritie de SAUVAGES.*

Inflammation de la matrice caractérisée par une tumeur à la région utérine, par la chaleur, la douleur et la fièvre; l'orifice de la matrice est douloureux au toucher, dur, clos et retiré; il y a souvent strangurie, ténesme,

vomissement, douleur de la tête et des mammelles ; le pouls est ordinairement dur.

Espèce 1.ere. *Hystéritie menstruelle.*

Elle est décidée par la suppression des règles ; les femmes qui éprouvent des douleurs lors de cette évacuation, sont sujetes à cette espèce d'hystéritie. La suppression qui en est la cause, est déterminée par le spasme : aussi l'hystéritie menstruelle est toujours nerveuse dans son principe, et le plus sûr moyen de rétablir l'évacuation, est d'administrer dès le principe les calmans et les adoucissans, les pédiluves, les demi-bains tiédes ; et lorsque ces moyens sont insuffisans, il faut recourir très-promptement à la saignée du bras, puis à celle du pied, après quoi on applique les sangsues aux parties sexuelles externes, ou dans leur voisinage. Le même traitement convient dans les engorgemens de la matrice occasionnés par la cessation trop prompte des règles. La boisson la plus convenable dans l'hystéritie occasionnée par cette dernière cause est l'eau pure, ou le petit lait. Dans tous les cas, il faut absolument s'abstenir des remèdes irritans et notamment des emménagogues, qui ne peuvent qu'augmenter le spasme et l'inflammation, et amener la gangrène.

Il se joint souvent aux engorgemens de la matrice déterminés par la prompte cessation

des règles, un embarras au foie avec jaunisse et des douleurs obscures dans l'hypocondre droit, qui s'étendent à la clavicule avec une respiration courte et fréquente, le pouls fébril, une rougeur vive au visage et surtout au côté droit. Si on fait un traitement échauffant dans ces circonstances, les douleurs sourdes deviennent aiguës et décident une hépatitie mortelle. On combat cet état par un régime purement végétal, l'usage soutenu du petit-lait entremêlé de quelques laxatifs les plus doux, comme la casse, les tamarinds, la crême de tartre : on recommande aussi les lavemens, les bains et les jus ou les décoctions des plantes savoneuses. Ce même traitement convient dans les érysipèles habituels qui sont souvent une suite de cette affection.

Espèce 2. Hystéritie lochiale.

Elle est déterminée par la suppression des lochies. Elle exige le même traitement que la précédente; le plus souvent elle se complique de la fièvre puerpérale, ou de dépôts laiteux.

Espèce 3. Hystéritie putride, métritis typhodes de Sauvages.

Fièvre bilieuse maligne qui porte son action sur l'uterus et y décide une fausse inflammation.

CLASSE II.e

Les Flux.

Évacuations insolites, ou plus considérables qu'elles ne doivent l'être.

On doit considérer les flux comme les effets du spasme mobile dont sont affectés les organes par lesquels ils ont lieu. Quand cet état nerveux est décidé ou entretenu par une cause matérielle, c'est une affection mixte.

Dans les flux considérés comme purement nerveux, l'organe peut se présenter dans deux états différens, ainsi que l'observe GALIEN. Il est *terme*, ou *centre* de l'action. Lorsqu'elle jouit d'une force prépondérante, comme dans le cas où des stimulus exercent leur action immédiatement sur lui, l'organe ainsi stimulé attire et appèle l'action et les humeurs des autres parties. Lorsqu'il est affecté d'une débilité relative, il ne peut resister à la fluxion des humeurs que les autres parties plus fortes y poussent et y déterminent. *Duplex autem fluxionis est occasio, altera quando materia mobilis ad imbecilliores partes ab aliis detruditur, altera, quando eadem attrahitur.* STOLL observe dans le même sens, que dans les cas où l'on a à craindre une métastase, l'organe qui en est menacé, peut de même être dans deux états différens,

ou

ou dans celui de faiblesse, et alors la fluxion se fait d'une manière passive; ou l'organe est dans un état de vive excitation qui lui fait attirer fortement les humeurs. On peut donc distinguer deux principales espèces de flux, les flux actifs et les flux passifs.

Quatres ordres : 1.° les hémorragies; 2.° les flux de ventre; 3.° les flux séreux; 4.° les flux d'air.

ORDRE PREMIER.

Les *Hémorragies*, *phleborragiæ*.

Flux de sang.

Ils peuvent avoir lieu de cinq manières : 1.° *par anastomose*, c'est-à-dire, par les orifices des vaisseaux; 2.° par *rixis* ou leur rupture; 3.° par *diérèse* ou leur déchirement; 4.° par *diapédèse* ou transudation du sang à travers leurs pores; 5.° enfin par *diabrose*, ou érosion produite par une matière âcre et caustique, comme le pus, l'ichor etc.

Les flux se font communément durant la jeunesse, par les artères, et les parties supérieures; et dans les âges subséquens, par les veines, et les parties inférieures. Cela tient à ce que dans la jeunesse, l'action artérielle est la dominante, et que dans la virilité et la vieillesse, c'est celle du système veineux dont

la veine porte est le centre, qui prévaut. *Venarum enim radicatio est jecur* (ARETAEUS *de caus. et sign. morbor. acutor. Lib.* 2. *Cap. VII. Pag.* 19.).

Dans les hémorragies veineuses, les veines par lesquelles elles ont lieu, sont variqueuses. Cet état veineux est l'effet du serrement d'un viscère ; il y a en même tems resserrement et relâchement ; le *strictum* et le *laxum* des méthodiques existent ensemble. Il est aussi des flux qui sont décidés par l'action de la matrice, et qui se font par d'autres organes comme par les poumons, le nez etc. BORDEU a vu une fille dont les régles coulaient par un ulcère qu'elle avait au pied; lorsqu'elles étaient sur le point de paraître, il se couvrait d'une grande quantité de varices. Ce fait et beaucoup d'autres semblables détruisent l'opinion de FREIND qui attribuait la menstruation à la pléthore. On voit aussi quelquefois des flux par les parties supérieures, et qui sont déterminés par l'action des viscères épigastriques. Dans un jeune homme hémoptoïque, dit BAILLOU, on sentait des pulsations se porter des hypocondres vers les parties supérieures, comme si la colonne du sang, ou la force qui la poussait, y eut été dirigée avec la main ; et elles causaient un frémissement plus ou moins vif.

Il est encore des hémorragies qui sont décidées par la bile, et qui ont fréquemment lieu dans les maladies bilieuses : elles sont rarement critiques, plus souvent symptômatiques et annoncent des dangers.

GENRE I.er. *Epistaxis.*

Hémorragie nasale, désignée par HYPPOCRATE sous le nom simple d'hémorragie. SAUVAGES en a fait sept espèces qu'on peut réduire aux trois suivantes.

ESPÈCE 1.ere. *Epistaxis fébrile.*

ESPÈCE 2. *Epistaxis sans fièvre.*

ESPÈCE 3. *Epistaxis critique.*

Les hémorragies nasales ne sont point dangereuses, tant que le pouls se soutient, que les joues et les lèvres restent rouges, et que la chaleur n'abandonne point les extrémités. Lorsqu'elles sont excessives, elles amenent ordinairement la défaillance : celle-ci peut être utile, en ce qu'elle arrête l'hémorragie, comme le dit RAMAZZINI. *At reverâ quid magis ex improviso hemorragias sistit, quam supervenieus animi deliquium, cui necessariò consectaria est cordis à motu feriatio ac eodem tempore sanguinis stasis* (*Dissert.* 2 *a constit. anni* 1691.).

Les epistaxis périodiques viennent très-souvent de la suppression de quelque évacuation

naturelle. Les jeunes-gens, les personnes pléthoriques y sont sujets; elles sont souvent précédées de douleur et de pesanteur de tète, ou de propension au sommeil.

Il ne faut point supprimer ces hémorragies, mais seulement les modérer quand elles sont excessives; autrement on court risque de faire naître des maladies graves, telles que des inflammations du cerveau, de la poitrine, des fièvres aiguës, l'apoplexie etc. Néanmoins lorsqu'elles portent excessivement sur les forces, et que la vie en est en danger, on conseille d'emploier les pédiluves tiédes, les épithêmes avec le vinaigre qu'on applique au front, aux tempes, au nez, et aux parties génitales, la ligature des membres, les boissons acides, nitrées, les lavemens émolliens et les doux laxatifs : il faut que le malade garde le repos et la situation droite. Quand il y a urgence, il faut porter dans les narines une tente chargée d'une dissolution astringente d'alun, de vitriol etc.; on a vu aussi des bons effets de l'esprit de vin tiré par les narines. Lorsque tous ces moyens sont insuffisans, il faut recourir au procédé suivant; on prend deux fils qu'on fait entrer par un des bouts dans les narines, et ensuite revenir par la bouche: on attache aux extrémités de ces fils qui sortent par la bouche, des plumaceaux ou des rouleaux

de charpie ; on les tire par les extrémités opposées, c'est-à-dire, celles qui sortent par le nez, jusqu'à ce que la charpie soit entrée dans les arrières narines, et on en lie les deux bouts serrés à l'extérieur. Ces tentes de charpies doivent rester, jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles mêmes.

Les hémorragies nazales qui surviennent dans les fièvres malignes, dans les maladies chroniques comme dans l'hydropisie, la fièvre quarte, l'hypocondrie, la cachexiè, le scorbut, sont très-dangereuses. Quand elles sont très-fréquentes dans les adultes, elles indiquent une disposition à la phtisie, ou des embarras dans les viscères abdominaux, ou un vice organique qui entrâve la circulation.

L'epistaxis de même que les autres hémorragies qui surviennent dans le principe ou dans le progrès des maladies aiguës, sans soulager, avec délire, assoupissement, des mouvemens spasmodiques, et un pouls moû, petit ou inégal est nuisible : il en est de même de celles qui paraîssent dans les jours critiques avec un grand réfroidissement (DURET 10 *Coaq.*). L'epistaxis qui a lieu du côté opposé à celui du mal, comme du côté droit chez les liéneux, n'est pas moins pernicieuse (*Coaq* 202.).

On observe que les hémorragies cessent

pour l'ordinaire, lorsque les sueurs se manifestent : on ne doit pas néanmoins regarder ces dernières comme critiques; elles sont le produit de la décomposition de l'appareil des mouvemens toniques dirigés vers le lieu de l'hémorragie ; elles désignent que les forces se déterminent du dedans au déhors, et que tout rentre dans l'ordre naturel.

GENRE II. *Hémoptisie*, *hæmoptöe.*

Expectoration d'un sang fleuri et souvent écumeux, avec toux. *Qui spumosum sanguinem expuunt*, *iis ex pulmone educitur* (*Aph.* 13. *Sect.* *V.*).

STOLL distingue quatre espèces d'hémoptisie, par rapport au lieu d'où vient le sang; 1.° celle du larinx, 2.° celle de la trachée artère, 3.° celle de la membrane qui recouvre les bronches, 4.° celle qui vient de la substance des poumons. Dans les trois premières espèces, le sang est en petite quantité, fleuri, et mêlé avec le mucus; dans la dernière il est copieux, fleuri, écumeux, et le crachement ne revient que par intervalles. L'hémoptisie s'accompagne le plus souvent d'une douleur gravative, de la dyspnée, d'un sentiment de chaleur dans la poitrine ou d'un léger chatouillement excité par le contact du sang sur les bronches; quelquefois il y a fièvre.

L'hémoptisie se manifeste plus fréquemment

au printems et en été que dans les autres saisons. Elle est quelquefois le produit de la diminution subite du poids de l'atmosphère, surtout quand cette cause concourt avec un effort corporel, ou avec un exercice violent des organes de la respiration.

L'hémoptisie est en général une maladie très-dangereuse, et qui se termine fréquemment par la phtisie pulmonaire. *A sanguinis sputo, puris sputum; à puris sputo, tabes; à tabe mors. Hypp.* Elle est très-dangereuse chez les femmes dont les régles sont supprimées, à moins que celles-ci ne se rétablissent promptement. Celle qui vient de cause interne, est plus grave que celle qui dépend de cause externe. Elle est mortelle dans ceux qui sont mal constitués, dont la respiration est habituellement gênée, ou qui sont sujets aux catharres.

C'est un très-mauvais symptôme, quand la toux devient sèche immédiatement après l'expectoration du sang. Si la couleur des crachâts qui suivent la toux, sont d'un jaune tirant sur le verd, c'est un signe qu'il préexistait une vomique. Plus la toux dure longtems après le crachement de sang, plus on a à craindre qu'il ne se forme un abcès. Lorsqu'après l'hémoptisie, il survient des douleurs rhumatismales, c'est une métastase qui souvent est salutaire, et qu'il

faut favoriser par le moyen des diapnoïques et des cautères.

Espèce 1.ere. Hémoptisie inflammatoire.

Cette espèce se produit avec des symptômes inflammatoires qui la font aisément distinguer. Elle commence par l'horripilation à laquelle succèdent la chaleur, et tous les symptômes de la pneumonie vraie. Elle régne fréquemment en hiver et au printems, en même tems que les pneumonies, et dépend communément des excrétions habituelles de sang supprimées ; alors elle est quelquefois périodique: elle attaque familièrement les personnes sanguines et disposées aux maladies inflammatoires.

La fièvre qui accompagne l'hémoptisie inflammatoire, dure encore quelques tems après le crachement de sang, et se termine ordinairement par les sueurs ou par les urines. Plus la fièvre est forte, et plus elle tend à la suppuration. Lorsqu'après la cessation de l'hémoptisie, la toux persiste encore, on a à craindre la phtisie.

Le traitement de cette espèce d'hémoptisie se rapporte à la diathèse inflammatoire. Les saignées, les réfrigérans, les tempérans, les émulsions nitrées, les lavemens sont les moyens généraux les plus efficaces auxquels il

faut joindre le repos absolu. L'opium, les acides minéraux sont absolument nuisibles.

Lorsque cette hémoptisie est produite par la suppression des évacuations habituelles, elle ne guérit radicalement, que lorsqu'elles sont rétablies : c'est surtout par l'application des sangsues à la vulve et aux vaisseaux hémorroïdaux, qu'on parvient à rappeler les menstrues, et le flux hémorroïdal, et à guérir en même tems l'hémoptisie occasionnée par leur suppression, parceque les saignées locales détournent le sang de la poitrine, en introduisant une détermination de mouvemens vers les parties inférieures.

Quelquefois l'hémoptisie reconnaît pour cause la complication de la diathèse inflammatoire et de la bilieuse. Il faut dans ce cas attaquer d'abord la première, et passer ensuite à l'usage des moyens relatifs à l'affection bilieuse. On reconnaît que la diathèse sanguine a cédé, et qu'il faut s'occuper de la seconde, lorsque les urines qui étaient rouges, claires et sans sédiment, prennent une couleur jaune, et déposent une matière furfuracée ou briquetée.

L'hémoptisie en général, de même que les autres flux, suppose un état hypertonique ou atonique ; les indications sont différentes dans chacun de ces états : mais il est des secours généraux qui conviennent également dans l'un

et dans l'autre, tels sont les révulsifs, comme les saignées, les frictions, les ligatures, les pediluves, les doux laxatifs, et les lavemens. Il faut recommander aux malades le silence absolu: TRALLES rapporte plusieurs guérisons opérées par ce seul moyen.

Il convient après la terminaison de l'hémoptisie, de suivre pendant longtems un régime sévère, et de n'user pour tout aliment que de végétaux et de lait; les anciens prescrivaient durant plusieurs années l'usage du dernier. *Omnes hœmoptoici*, dit ALEXANDRE DE TRALLES. *Lib. VII. p.* 304. *Lacte utantur; neque enim medicamentum aut cibus, aut aliud quidpiam adeò accomodum ipsis ac utile quam lac, et qui per initia solo ipso constanter longiori tempore usi sunt, omnes in totum consanuerunt. Novi quemdam qui cum toto anno lac bibisset et comedisset, et à vino abstinuisset, ab hœmoptisi et puris sputo liberatus fuit, ut postea nec in phtisim inciderit.* Ceux sujets à l'hémoptisie, doivent éviter soigneusement les gelées animales, la chair des poissons, et généralement l'usage de tous les alimens qui se digèrent difficilement, et qui diminuent la transpiration.

On ne doit jamais faire usage dans cette espèce, des astringens et des toniques, que lors qu'après avoir combattu suffisamment la

diathèse inflammatoire, l'hémorragie subsiste encore: il est utile dans ce cas, de les combiner avec les béchiques. GALIEN les prescrivait en premier lieu, avec une petite quantité de vinaigre, pour purger le poumon du sang épanché dans sa substance. En général il ne faut recourir à ces moyens que dans les cas d'une grande urgence. *An tutò hæmoptoicis astringentia præscribuntur?* dit avec raison l'HYPPOCRATE Français; *nequaquam, nisi magnâ enim cautione; nam ni usu rerum mellitarum aut oxicrati dilutissimi purgaveris pulmones et sanguine qui moram in eis trahere possit, metus est ne corrumpatur et ita phtöem accersat, imò non bonum omnino sedare tussiculam, quia per eam pulmones per sputum purgantur, in his plurimum errant medici.* (*)

On a regardé trop généralement la defaillance comme un moyen naturel et que l'art peut emploier utilement pour arrêter les hémorragies, parce qu'elle dissipe et décompose l'appareil des mouvemens toniques tendus et fixés vers le lieu de l'hémorragie, et qu'elle tend à introduire dans le sang un caractère d'épaississement qui favorise la guérison; cela ne doit s'entendre que des hémorragies

(*) BALLONIUS. *Tom. I.* p. 33.

externes et non des internes qu'elle aggrave, parce que la défaillance fait dominer la force concentrique, et détermine les mouvemens et les humeurs de la circonférence au centre. La défaillance est donc nuisible sous ce rapport dans l'hémoptisie : le sommeil n'est pas non plus avantageux, parcequ'il produit le même effet.

Lorsque les moyens que j'ai indiqués, sont insuffisans, on a à redouter la suppuration : il est utile dans ce cas, d'appliquer un vésicatoire sur la poitrine ou entre les épaules ; cette application appèle au déhors les spasmes pulmonaires, et les déplace. Les cautères et les sétons sont avantageux par la même raison. Il est très-utile aussi dans cette circonstance, de mettre le malade au régime lacté, à l'usage des eaux de Seltz, et d'interdire toute espèce de viande. Les balsamiques et le quinquina sont très-nuisibles : ils ne peuvent que décider de nouvelles stases inflammatoires, et augmenter la tendance à la suppuration, ou en favoriser les progrès.

Espèce 2. Hémoptisie dépendante de la rupture des vaisseaux pulmonaires devenus variqueux.

Cette espèce est particulière aux personnes qui respirent presque continuellement la vapeur de l'eau chaude, comme les lingères, aux

chanteurs et aux joueurs d'instrumens à vent, de même qu'à ceux qui mènent une vie sédentaire, et qui par état ont toujours le corps courbé en devant, comme les écrivains, les hommes de cabinet, les tisserands, les cordonniers, les tailleurs etc. La suppression du flux hémorroïdal, ou la constipation habituelle décide quelquefois cette hémoptisie. Toutes ces causes font refluer le sang et les humeurs vers la poitrine, et donnent lieu à des congestions qui se forment dans les vaisseaux qui, devenus variqueux au bout de quelque tems, se rompent à la fin, lorsque leur distension est excessive.

On reconnaît cette espèce, en ce que ceux qui en sont attaqués, n'ont pas la conformation qui dispose à l'hémoptisie, ni les symptômes inflammatoires qui accompagnent la précédente, et en ce qu'ils rejetent tout à coup une grande quantité de sang qui dans le principe est noir et en grumeaux, et ensuite d'une bonne couleur, mais non fleuri, ni écumeux.

Le traitement de cette hémoptisie consiste d'abord à éviter les causes qui y ont donné lieu, et à tempérer le mouvement du sang et des humeurs, par le moyen des boissons acidules et nitrées. Les ligatures des membres sont utiles durant l'hémorragie; on conseille aussi d'appliquer de l'eau froide avec le vi-

naigre à la poitrine et aux parties sexuelles ; le repos et le silence absolu sont de la plus grande nécessité. Les moyens révulsifs sont très-efficaces ; et lorsque l'hémorragie est finie, il est necessaire d'emploier les fortifians tels que le quinquina, le cachou, le lichen d'Islande, et de faire respirer aux malades les vapeurs des substances toniques. Lorsque les varices des poumons se rompent successivement, et que le sang ne sort qu'en petite quantité, on peut espérer de guérir. On a vu des bons effets d'un verre d'eau froide prise dans le tems de l'hémorragie. Les boissons émollientes chaudes, les bouillons tiédes, et les vapeurs de l'eau sont absolument nuisibles.

Espèce 3. *Hémoptisie dépendante d'un vice de la poitrine.*

Elle est déterminée par un vice de conformation du thorax, ou une constitution faible des poumons, et est souvent hériditaire et habituelle. Les bossus y sont sujets, ainsi que ceux dont la forme de la poitrine est telle que le jeu des poumons en est gênée : la poitrine dans ce cas est étroite, et les omoplates saillantès : cette conformation est souvent unie au tempérament sanguin ou à une constitution faible et délicate des poumons, qui est ordinairement marquée par la longueur du col, la rougeur habituelle du visage, et la blan-

cheur et la délicatesse de la peau. C'est depuis l'âge de dix-huit ans, jusqu'à trente-cinq, que cette espèce d'hémoptisie se déclare pour l'ordinaire, comme l'a fort bien observé HYPPOCRATE.

Pour prévenir cette hémoptisie qu'accompagne ordinairement l'inflammation lente des poumons, et qui est suivie presque toujours de la phtisie, il faut emploier un régime et les moyens propres à combattre les congestions pulmonaires.

On doit rapporter à cette espèce les hémoptisies qui surviennent dans l'asthme, la dyspnée habituelle etc. Elles n'exigent pas d'autre traitement que celui de la maladie principale dont elles sont des symptômes adventices.

ESPÈCE 4. *Hémoptisie gastrique.*

Elle est décidée par les saburres des premières voies, et s'accompagne des symptômes qui indiquent leur présence; elle est toujours symptômatique, et souvent compliquée de la diathèse inflammatoire.

En général les affections gastriques ont beaucoup de disposition à produire des flux de sang. STOLL a remarqué que les hémorragies nasales qui avaient lieu dans les hommes, et les pertes utérines des femmes, étaient souvent produites par cette cause.

Les évacuans, les sels neutres, et ensuite l'usage des moyens toniques, forment la base du traitement de cette hémoptisie.

Espèce 5. *Hémoptisie abdominale.*

Elle est produite par la congestion du sang dans le systême de la veine porte, par l'embarras des viscères, ou par leur état nerveux, comme dans l'affection hypocondriaque et histérique. Celle qui dépend de la congestion du sang dans le systême de la veine porte a pour caractère la douleur de l'hypocondre droit; c'est ce qui a fait dire à Hyppocrate: *quicumque spumosum sanguinem spuunt, dextrum hypocondrium dolentes, de hepate spuunt, et multi pereunt.* *Coaq.*

L'hémoptisie abdominale n'a guères lieu que dans l'âge viril. Son traitement consiste surtout dans les saignées locales, les apéritifs doux, les bains, les calmans, et ensuite les toniques.

Espèce 6. *Hémoptisie par atonie.*

Elle est caractérisée par la lenteur et la faiblesse des mouvemens, et par la diminution ou la non augmentation de chaleur. Elle est produite par l'action des causes affaiblissantes, comme les chagrins, les excès dans les plaisirs de l'amour, l'allaitement trop prolongé etc.

Cette espèce admet l'usage des toniques et des astringens ; les exercices tels que la navigation, l'équitation, la promenade sont très-bien indiqués. C'est sans doute dans des hémoptisies semblables que CULLEN a vu de bons effets de ces moyens : il rapporte l'histoire d'une femme hémoptoïque, dont le crachement sanglant revenait, dès qu'elle restait quelques jours à la maison, et qui se dissipait dès qu'elle allait à la promenade ; elle fut totalement guérie au bout de quelques mois durant lesquels elle fit beaucoup d'exercices.

ESPÈCE 7. Hémoptisie putride.

Elle est symptômatique, et accompagne les fièvres putrides, le scorbut etc. On y remédie par le moyen des antiseptiques toniques, et des astringens.

ESPÈCE 8. Hémoptisie traumatique.

ESPÈCE 9. Hémoptisie métastatique.

Les métastases qui produisent le plus souvent l'hémoptisie, sont celles syphilitique, psorique, dartreuse et scorbutique ; il faut combattre ces différens vices par des moyens analogues à chacun d'eux : les vésicatoires et les cautères sont éminemment utiles dans cette espèce, surtout quand elle est déterminée par une matière rhumatismale.

Espèce 10. *Hémoptisie phtisique.*

C'est celle qui accompagne quelquefois l'ulcère des poumons, ou leur état tuberculeux: elle guérit difficilement et n'exige pas d'autre traitement que la maladie principale dans laquelle elle survient.

Espèce 11. *Hémoptisie pneumonique.*

C'est celle qui a lieu dans les catharres, la toux férine, la pneumonie.

Espèce 12. *Hémoptisie causée par l'ascite.*

Lorsque l'hémoptisie survient dans l'ascite; c'est un signe de mort très-prochain.

Genre III. *Stomacace.*

Saignement des gencives ou des autres parties de la bouche; il est un symptôme du scorbut.

Genre IV. *Hématurie.*

Écoulement sanguin par le canal de l'urèthre; quelquefois le sang est intimement mêlé avec les urines, d'autres fois il y est par stries, ou sort seul. Dans les cas de suppuration des voies urinaires, le malade pisse du sang et du pus, à la fois.

Il arrive dans quelques maladies, que les urines sont d'une couleur rouge si foncée, qu'on les prendrait pour des urines sanglantes, c'est ce que Sauvages a appelé *hœmaturia spuria* ou *lateritia*. On reconnaît qu'elles con-

tiennent du sang, en y trempant un morceau de linge; lorsque celui-ci se teint en rouge, c'est un signe certain de l'existence du sang dans les urines; car il ne prend point la couleur rouge, lorsqu'elles n'en contiennent pas. On peut encore en reconnaître la présence, en les faisant chauffer; et lorsqu'il y a du sang, celui-ci se coagule. On n'a pas besoin de recourir à ces épreuves, lorsque les urines en contiennent une certaine quantité, car il s'en précipite alors au fond du vase une grande partie. L'hématurie est une maladie très-dangereuse et qui entraîne souvent après elle la phtisie des reins ou de la vessie. Celle qui supplée aux règles ou au flux hémorroïdal, est moins dangereuse. On a vû des femmes avoir pendant plusieurs années, et sans que leur santé en fût dérangée, leurs régles par les voies urinaires. Quand elle est facilement occasionnée par les secousses du corps, on est fondé à l'attribuer à la présence des graviers, des calculs des reins ou de la vessie.

Espèce 1.ere. Hématurie pléthorique, hémorroïdes de la vessie.

Elle n'est précédée d'aucune douleur aiguë des reins, mais d'un engourdissement général, et d'un sentiment de mal-aise dans la vessie;

les malades éprouvent des douleurs très-aiguës au bas du pubis et près de la verge. Ce sont ordinairement les vaisseaux du col de la vessie devenus variqueux, qui par leur rupture ou leurs anastomoses, laissent échapper le sang qui sort avec les urines et quelquefois pur. Lorsque le sang vient du col de la vessie, il n'est pas bien mêlé avec les urines; il sort souvent par grumeaux et cause des douleurs très-vives et la strangurie; mais un signe certain qu'il vient de cet endroit, c'est lorsqu'il passe avant les urines.

Lorsque l'hématurie survient tout-à-coup, dit HYPPOCRATE, c'est un indice qu'elle part des reins: *quicunque repente sanguinem mingunt, iis in renibus venulam ruptam esse significat* (*Aph.* 78. *Sect. IV.*). Ajoutez à ce signe l'intime mixtion du sang avec les urines. Dans ces cas les reins ou les uretéres sont la source de l'hémorragie.

Lorsqu'il sort des grumeaux de sang de l'uréthre, et qu'il y a strangurie, douleur dans le bas-ventre, au pubis et au rectum, c'est un signe que la vessie est affectée. *Si quis sanguinem mingat et grumos, et stranguriam habeat, dolor que in imum ventrem et pectinem et intestinum incidat, partes circa vessicam laborant* (*Aph.* 80. *Sect. IV.*). Si on rend du sang, du pus ou des petites écailles,

et qu'il y ait une douleur considérable, c'est une indice d'ulcération de la vessie. *Si quis sanguinem aut pus aut squammulas mingat, gravis que dolor adsit, vesicæ exulcerationem significat* (*Aph.* 81. *Sect. IV.*). Enfin si on rejete à la fin de la miction, un peu de sang avec une humeur puriforme, il est probable qu'il vient du fond de la vessie.

Cette espèce d'hématurie affecte principalement les pléthoriques : souvent elle est périodique, et déterminée par la suppression des régles, du flux hémorroïdal, ou d'une autre évacuation sanguine habituelle.

Le traitement de cette espèce d'hématurie est le même que celui de l'inflammation. Les saignées générales et ensuite les locales, comme l'application des sangsues au périné, à la vulve, aux vaisseaux hémorroïdaux, l'introduction de la sonde, les injections émollientes et anodines sont les premiers moyens qu'on doit emploier. Les réfrigérans et surtout le petit lait, les émulsions nitrées, l'eau de veau et les demi-bains sont de la plus grande efficacité; la diète doit être ténue, et lorsque la maladie se prolonge, il convient de mettre le malade à l'usage du lait coupé avec le suc des plantes vulnéraires. Quand les douleurs sont violentes, on a recours aux opiatiques. En général il faut éviter dans l'hématurie, l'usage des cho-

ses qui portent leur action sur les voies urinaires : c'est pourquoi il est bon d'entretenir la liberté du ventre par le moyen des lavemens et des doux laxatifs, vû que la présence des excrémens dans le colon est une cause d'irritation pour les voies urinaires.

Espèce 2. *Hématurie calculeuse.*

Elle s'accompagne des signes qui indiquent la présence des calculs dans les reins ou dans la vessie. Le pus est souvent rejeté avec le sang, dans cette espèce.

Espèce 3. *Hématurie noire, urines noires.*

Symptôme de putridité, qui accompagne les fièvres malignes, exanthématiques et le scorbut. Cette espèce est souvent mortelle : elle est quelquefois critique comme dans la jaunisse et l'ictère noir.

Espèce 4. *Hématurie forcée.*

Elle est produite par les exercices violens, les grands efforts musculaires, les excès dans les plaisirs de l'amour, l'abus des forts diurétiques, les cantharides prises intérieurement, l'usage longtems soutenu de l'aloës, des asperges. Boerrhaave a observé que les bandes et les vêtemens trop serrés, que l'on fait porter aux enfans, leur causent souvent l'hématurie. Les bêtes de somme y sont sujetes, quand on leur fait porter des fardeaux trop pesans. Cette hématurie accompagne quelquefois la néphritie.

Espèce 5. *Hématurie uréthrale.*

Le sang coule goutte à goutte, et presque continuellement du canal de l'uréthre d'où il vient.

Espèce 6. *Hématurie rare.*

On a vu l'hématurie causée par des vers qui étaient contenus dans la vessie : on l'a produite dans quelques animaux par le moyen de la transfusion.

Espèce 7. *Hématurie traumatique.*

Genre V. *Hématémésie.*

Vomissement d'un sang noir et grumeleux, mêlé avec les matières contenues dans l'estomac, sans toux et souvent avec syncope. Il est précédé d'un sentiment de pesanteur, d'anxiétés ou de douleurs gastriques, et d'envies de vomir; les déjections sont ordinairement noires et visqueuses. Cette maladie est très-dangereuse.

La cause la plus fréquente de l'hématémésie, est la rupture des vaisseaux gastriques devenus variqueux par l'effet de la déviation du sang qu'occasionne l'obstruction des viscères abdominaux, ou un état nerveux établi dans ces viscères, et très-fréquemment la diminution ou la suppression d'un flux de sang habituel.

L'hématémésie est quelquefois avec fièvre; mais le plus souvent elle est chronique, et péri-

odique ; elle est plus fréquente chez les femmes que chez les hommes ; elle cesse chez elles par l'éruption des régles (*Aph*. 32. *Sect*. *V*.). *Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus solutio fit.*

Les indications curatives de l'hématémésie, consistent à délayer le sang épanché dans l'estomac et les intestins, à en prévenir l'altération ainsi qu'un nouvel épanchement, et à soutenir les forces. Le malade doit par conséquent garder le repos le plus parfait, et rester au lit, légèrement couvert, ne prendre que des nourritures liquides et douces, et en petite quantité à la fois, des émulsions, et des lavemens émolliens.

Lorsque les déjections alvines deviennent naturelles, et que les forces se relèvent, c'est un signe que les sources de l'hémorragie sont fermées ; c'est le cas de donner un doux laxatif.

La saignée ne convient pas dans l'hématémésie, si ce n'est dans les sujets forts et robustes, et quand le pouls a de la roideur, ce qui est fort rare ; car pour l'ordinaire il est petit, faible, concentré et inégal, ou intermittent. Il faut éviter tout ce qui peut causer la plus légère irritation dans l'estomac et qui serait capable de renouveler le vomissement ; car dans cette maladie ce viscère jouit

d'une sensibilité très-vive : on doit même interdire les acides, si ce n'est lorsqu'il y a fièvre, et que l'on a à redouter la putridité. Les cordiaux, les opiatiques, les astringens, les toniques, et les nourritures animales sont aussi contre-indiqués.

L'eau froide, l'eau à la glace ont eu souvent des succès dans cette maladie.

La cure préservatrice, consiste à éviter tout ce qui peut occasionner la pléthore et l'orgasme. Il faut rétablir les évacuations habituelles, lorsque leur suppression a donné lieu à la maladie. Il convient durant la convalescence de faire prendre des alimens restaurans et toniques, mais faciles à digérer, à moins que l'estomac ne conserve une trop grande sensibilité; dans ce cas, le lait doit être prescrit pour unique aliment ; et lorsqu'il fait mieux ses fonctions, on recommande une nourriture plus substantielle et les stomachiques, comme l'extrait de quinquina, de gentiane, de trifolium fibrinum etc. Ce régime et ces remèdes sont indispensables; car si on néglige de rétablir le ton des vaisseaux relâchés par l'effet de la distension excessive qu'ils ont éprouvé, il peut s'en former de nouveaux, et l'hémorragie ne tarde pas à reparaître.

Lorsque durant l'hématémésie les extrémités

sont froides, il convient de les envelopper avec des flanelles trempées dans l'eau chaude; on diminue par là le spasme, et on prévient les progrès de l'hémorragie.

ESPÈCE 1.ere. *Hématémésie pléthorique.*

Elle survient le plus souvent à l'occasion de la suppression des régles, des hémorroïdes etc. Les personnes qui mènent une vie sédentaire et qui mangent beaucoup, y sont sujetes; il y a des observations d'hématémésie occasionnée par la grossesse.

Comme l'estomac reçoit une grande quantité de nerfs, il en résulte que quand les vaisseaux de ce viscère sont engorgés ou rompus, les malades éprouvent des anxiétés et la cardialgie, lesquelles étant suivies d'une hémorragie abondante, et les forces manquant tout-à-coup, donnent ordinairement lieu à la syncope: le sang n'est pas vomi dans la proportion qu'il s'épanche, mais il s'accumule peu-à-peu, se grumèle, et il est rendu de tems à autre, avec les matières contenues dans l'estomac. Le vomissement de sang avec fièvre, est mortel. *Qui sanguinem vomunt, si quidem sinè febre, salutare: si verò cum febre, malum. Curandum autem refrigerantibus et adstringentibus* (*Aph.* 37. *Sect. VII*). Elle entraîne souvent l'ulcération de l'estomac. *A sanguinis*

vomitu tabes, et puris purgatio sursum (*Aph.* 78. *Sect. VIII*).

ESPÈCE 2. *Melœna, maladie noire.*

Vomissement d'un sang très-noir à la quantité de plusieurs livres, accompagné d'un flux de ventre de même nature. Cette espèce est quelquefois un symptôme du scorbut, ainsi que l'a observé JUNCKER. Les antiscorbutiques sont indiqués; les acides minéraux conviennent dans le tems de l'hémorragie.

ESPÈCE 3. *Hématémésie à veneno.*

Les poisons avalés, les drastiques et les vomitifs violens produisent quelquefois l'hématémésie de même que certains poisons appliqués à la peau. On lit dans le journal de Médecine, juillet 1761, que l'application des feuilles de tabac sur le corps, dans la vue de guérir la gale, fut suivie de convulsions et d'autres symptômes graves auxquels succéda l'hématémésie.

ESPÈCE 4. *Hématémésie anévrismatique.*

Elle est occasionnée par la rupture d'un anévrisme dans l'estomac ou dans l'œsophage; presque toujours elle donne la mort dans le moment même où elle se manifeste.

ESPÈCE 5. *Hématémésie produite par une forte passion.*

Elle a souvent lieu à l'occasion d'un violent accès de colère. Elle est très-aiguë et affecte

spécialement les adultes bilieux. Le malade rend le sang par le vomissement et par les selles, et périt en peu de jours et quelquefois en peu d'heures. Les calmans et le Gas acide carbonique qu'on fait avaler sont les moyens curatifs les plus efficaces.

ESPÈCE 6. *Hématémésie traumatique.*

Elle est produite par les plaies de l'estomac, et quelquefois par les sangsues introduites dans ce viscère. Les plaies de l'estomac s'accompagnent de douleurs, de syncopes, de vomissemens de sang en petite quantité, et d'un abattement extrême. La plupart des plaies de ce viscère donnent promptement la mort.

Souvent on avale des sangsues en buvant des eaux bourbeuses ou marécageuses; cela arrive fréquemment aux bœufs, et il en résulte l'hématémésie. On fait périr ces insectes, en prenant du sel marin, ou des amers : on réussit aussi en administrant l'émétique, et en faisant prendre les astringens.

ESPÈCE 7. *Hématémésie ulcéreuse.*

Elle est déterminée par l'ulcère de l'estomac : elle revient de tems à autre, et s'accompagne des signes propres à l'ulcération de ce viscère.

ESPÈCE 8. *Hématémésie abdominale.*

Elle est produite par les obstructions des

viscères abdominaux, tels que le foie, la rate, le pancréas. Celle occasionnée par l'obstruction de ce dernier est très-difficile à reconnaître, et le vomissement de sang n'a lieu que lorsque la maladie est sans remède. On peut rapporter à l'hémoptisie abdominale celle décidée par un état nerveux des viscères comme dans l'affection hystérique et la mélancolie.

GENRE VI. *Flux hémorroïdal.*

Flux de sang par l'anus, avec des tubercules rouges et douloureux qui se manifestent à l'extérieur, ou qui sont cachés dans le rectum; le sang est rendu pur, ordinairement répandu sur les excrémens, mais non mêlé avec eux, comme dans la dyssenterie et le flux hépatique; il vient à leur suite, surtout quand ils sont durs.

Le flux hémorroïdal est produit par l'embarras du systême de la veine porte; la nature l'excite souvent dans l'intention de se délivrer d'un fardeau qui la gêne; l'usage de l'aloës et de l'ail détermine ce flux, de même que l'application fréquente des sangsues à l'anus. Il n'est pas l'effet de la simple pléthore; car il a lieu très-fréquemment chez des personnes non pléthoriques; et d'ailleurs la saignée ne le guérit point. Il paraît souvent y avoir une disposition naturelle particulière : dans ce

cas il revient facilement, et alors la santé paraît en dépendre.

Les accidens qui accompagnent le flux hémorroïdal, indiquent que sa cause est le plus généralement dans les entrailles. Ils sont les mêmes, dit ROBERT, que ceux de la mélancolie, et très-fréquemment le résultat d'un effort critique qui s'établit chez les mélancoliques. Ce flux est quelquefois aussi symptômatique, comme dans la grossesse. Lorsqu'il survient dans l'hydropisie, il est un très-mauvais présage, car il augmente la faiblesse, et hâte les jours du malade.

Le flux hémorroïdal est le plus souvent, ainsi que je viens de le dire, l'effet d'un travail dans les entrailles, dont l'effort porte a l'anus. Cet effort paraît partir de l'épigastre et suivre la direction du canal intestinal de haut en bas. Il s'annonce par la perte de l'appétit, des langueurs dans l'estomac, et par un sentiment d'embarras au ventre; dans certains instans, on croit suffoquer, parce que la grande courbure du colon venant à se gonfler, empêche l'abaissement du diaphragme; on éprouve des borborygmes, une tension et une pesanteur insupportable à l'épigastre; la bouche devient souvent amère, et quelquefois on a des coliques : enfin lorsque le flux est prêt à paraître, la région lombaire devient pesante

et douloureuse ; quelquefois il s'excite un mouvement de fièvre qui dure plus ou moins. Tous ces accidens disparaîssent pour l'ordinaire, quand le flux est établi.

Le flux hémorroïdal est rarement seul, il s'accompagne fréquemment de déjections séreuses, et est suivi de l'excrétion d'une matière vraiment critique. Il en est de ce flux comme de tout autre sanguin ; il ne juge pas seul la maladie dans laquelle il survient, et n'est qu'un effort préparatoire de la crise qu'il favorise.

Le flnx hémorroïdal prévient bien des maladies. « Ceux qui y sont sujets, dit HYPPOCRATE, » sont a l'abri de la pleurésie, de la péri» pneumonie, et de cette espèce d'ulcères » rongeans appelés *phagédènes* : ils ne sont » point sujets aux furoncles, ni a ces tuber» cules qui par leur ressemblance avec les » pois chiches, sont appelés *thermintes ;* ils ne » sont pas affectés de dartres, de lépre, ni » d'autres maladies de cette nature. Si on ar» rête mal a propos ce flux, ces maladies » paraîssent bientôt après, sans être néanmoins » accompagnées d'un grand danger. « La fièvre quarte survient souvent après la suppression de ce flux.

Le flux hémorroïdal quoique salutaire, est néanmoins une maladie ; et comme l'a dit

très bien HOULIER, *sanè haemorroidum fluxus toto genere est contrâ naturam*, *et qui moderoto cultu et diaetâ utitur*, *non debet habere hæmorroides.* Cependant on ne doit jamais l'arrêter lorsque sa suppression peut donner lieu à des accidens, et surtout lorsqu'il y a déja quelque tems qu'il est habituel. On doit le modérer lorsqu'il est excessif, et qu'il tend à jeter le malade dans le marasme ou l'hydropisie ; et il faut chercher à le rétablir toutes les fois que la suppression a donné lieu à des maladies.

L'observation avait appris à HYPPOCRATE, que quand on se proposait de guérir d'anciennes hémorroïdes, il en fallait conserver au moins une ouverte, parce qu'autrement on a à craindre l'hydropisie ou la phtisie. *Hæmorroides diuturnas curanti*, *nisi una servata fuerit*, *periculum est nè hydrops superveniat aut tabes* (*Aph.* 12. *Sect. VI.*).

Les hémorroïdes sont très-utiles aux atrabiliaires, aux néphrétiques, aux mélancoliques, aux maniaques et aux goutteux. HYPPOCRATE a dit avec raison : *melancolicis et nephriticis hæmorroides supervenientes*, *bonum* (*Aph.* 11. *Sect. VI.*). *Insanientibus si varices*, *aut hæmorroides supervenerint*, *insaniæ solutio fit* (*Aph.* 21. *Sect. VI.*).

GENRE

GENRE VII. *Ménorrhagie.*

Évacuation excessive de sang qui se fait chez les femmes par le vagin, et qui porte sur les forces. Je comprends sous cette dénomination, 1.° les régles précoces et qui affaiblissent; 2.° leur flux immodéré dans chaque période; 3.° leur retour trop fréquent, comme tous les huit ou quinze jours; 4.° leur durée au-delà du terme ordinaire; 5.° les hémorragies utérines qui ont lieu hors le flux menstruel, et qui en sont indépendantes; 6.° enfin les hémorragies lentes continues, comme à la suite d'une fausse couche, d'un accouchement etc.

La ménorrhagie est communément décidée par des irritations locales, ou par la perte du ton des vaisseaux utérins, et souvent de tout le systême. On doit regarder comme causes occasionnelles de la ménorrhagie, toutes celles qui qui donnent lieu a la pléthore, et au relachement des vaisseaux utérins, celles qui déterminent le sang à s'y porter en plus grande quantité et plus de force que de coutume: tels sont les grands efforts corporels, les commotions, les chûtes, les coups, les contusions du bas-ventre, les exercices violens, l'abus de la danse et les fortes passions. Tout ce qui irrite spécifiquement la matrice, comme

les excès dans les plaisirs de l'amour, l'usage de ces plaisirs dans le tems des régles, les violens desirs vénériens, peut déterminer ce flux. On doit compter parmi les causes capables de diminuer le ton naturel de la matrice et de tout le systême, les fréquens avortemens, les grossesses réitérées chez les femmes qui ne nourissent pas, les accouchemens longs et difficiles, l'habitude de rester dans des chambres chaudes, la vie sédentaire, l'usage des alimens succulens et l'abus des boissons chaudes, tels que le thé, le café etc.

La ménorrhagie est une maladie très-grave, lorsqu'elle est portée à un certain point; et ses suites sont très-souvent facheuses. Elle produit la stérilité, la cachexie, les maladies nerveuses etc.

Lorsque les régles viennent troptôt, il y a pour l'ordinaire disposition à la phtisie; lorsqu'elles durent au-delà de l'âge, elles donnent lieu a l'hydropisie. Les hémorragies utérines indépendantes du flux menstruel sont les pires de toutes, et supposent ordinairement un vice local dans la matrice.

Espèce 1.ere. Ménorrhagie pléthorique.

Elle s'accompagne de tous les signes de la pléthore, ou de la diathèse inflammatoire, et est souvent occasionnée par la rétention des régles, surtout chez les jeunes filles, lors-

que la menstruation a été interrompue pendant plusieurs mois. Souvent elle a lieu à l'époque où les régles ont coutume de cesser, c'est-à-dire à quarante-cinq ou cinquante ans. Il y a dans cette espèce, concentration des forces dans l'utérus, sentiment de chaleur au bas-ventre, et vives douleurs utérines.

On doit combattre la ménorrhagie pléthorique par les mêmes moyens que l'inflammation. HYPPOCRATE recommandait d'appliquer les ventouses aux mammelles : *mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quam maximam ad mammas appone* (*Aph.* 50. *Sect.* *V.*). Elles produisent les mêmes effets entre les deux épaules, ou sur les bras, ainsi que l'ont observé PLATER et FREIND. Les vésicatoires sont très-nuisibles dans les ménorrhagies; et on ne doit recourir aux toniques et aux astringens dans l'espèce inflammatoire, que lorsque l'hémorragie ayant été excessive et continuant toujours, les forces sont extrêmement affaiblies et la vie en danger.

En général il faut recommander aux malades affectées de la ménorrhagie, le plus grand repos et la position horisontale : elles doivent rester couchées, les cuisses plus élevées que le reste du corps, éviter la chaleur externe, les lits moûs et échauffans tels que ceux de

plume, les matelats de laine etc. On doit préférer les sommiers de crin, et même coucher sur la paille. Il convient de garder le silence, et d'écarter tous les objets qui peuvent affecter l'âme, d'une manière désagréable ou forte. On doit aussi s'abstenir des plaisirs vénériens, faire usage d'une nourriture légère et non échauffante, et entretenir la liberté du ventre, par le moyen des doux laxatifs, tels que la crême de tartre, les tamarins etc.

Espèce 2. *Ménorrhagie par atonie.*

Il n'y a dans cette espèce que peu ou point de douleurs; elle est chronique, occasionnée par la perte du ton de la matrice, et s'accompagne du spasme atonique de ce viscère. L'état atonique se reconnaît par la constitution de la malade, les causes qui ont précédé, par les symptômes propres à l'atonie, et surtout par le retour fréquent de la ménorrhagie et des fleurs blanches qui paraissent dans les intervalles.

Le traitement consiste à faire éviter l'usage des forts stimulans aux femmes hystériques; car toute irritation alors, produit un effet d'autant plus grave que l'atonie est plus considérable. Dans le cas d'une vive irritation, on peut recourir aux opiatiques qui en la suspendant, modèrent l'hémorragie : mais il

ne faut pas insister longtems sur leur usage, vû qu'ils augmentent l'état atonique.

Lorsque la ménorrhagie est excessive, on peut emploier sans crainte, les astringens tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, surtout l'alun qui est le plus efficace de tous, et les acides minéraux. On doit peu compter dans les cas ou il faut arrêter promptement l'hémorragie, sur les astringens végétaux : leur vertu n'est pas assez grande, et ils n'agissent pas avec assez de célérité.

On peut appliquer extérieurement à la région lombaire et au bas-ventre, des épithèmes d'eau froide, de glace, et de vinaigre. HYPPOCRATE recommande de ne pas faire ces applications sur les parties mêmes d'où coule le sang, mais sur celles qui l'avoisinent; néanmoins on voit tous les jours dans cette espèce de ménorrhagie, de bons effets des tampons, et des injections astringentes.

Les émétiques ont quelquefois produit de bons effets dans cette espèce de ménorrhagie; ils agissent comme antispasmodiques, et déplacent les spasmes de la matrice; CULLEN et SARCONNE ont obtenu d'heureux résultats de l'ipécacuana.

Il est nécessaire, dans les intervalles durant lesquels la ménorrhagie est interrompue, d'emploier les toniques et surtout le quinquina,

les bains frais, et les eaux martiales. Mais ces moyens de même que les astringens, doivent être proscrits, lorsqu'il y a pléthore, ou pyrexie forte, ou quand les malades éprouvent de vives douleurs des reins et des lombes, ce qui annonce un spasme vif.

ESPÈCE 3. *Ménorrhagie critique.*

La ménorrhagie qui survient dans la fièvre, après les signes de coction et avec *euphorie*, est critique; elle concourt avec d'autres excrétions à juger la maladie. On doit l'abandonner à elle même, à moins qu'elle ne soit excessive, et qu'elle ne menace les jours de la malade.

ESPÈCE 4. *Ménorrhagie putride.*

Elle est un symptôme des fièvres nervales et annonce la dissolution du sang, et un grand danger.

ESPÈCE 5. *Ménorrhagie scorbutique.*

Elle est quelquefois un symptôme du scorbut. Elle décèle une diathèse scorbutique cachée, lorsqu'elle survient chez les femmes déja avancées en âge, et dont les régles ont cessé depuis plusieurs années. J'ai eu occasion d'en traiter de cette espèce : le régime végétal et lacté, les bains, les acides, et les martiaux m'ont très-bien réussi.

ESPÈCE 6. *Ménorrhagie gastrique.*

Il en est des exemples dans STOLL. J'ai vu

une femme attaquée de la fièvre tierce en automne, dont chaque accès s'accompagnait d'une ménorrhagie considérable. Comme il y avait des indices de saburre gastrique, je prescrivis un émétique qui opéra beaucoup par haut et par bas, et la ménorrhagie cessa avec la fièvre.

Espèce 7. *Ménorrhagie par obstruction de la matrice.*

Le toucher est le moyen le plus sûr pour reconnaître cette espèce; les femmes éprouvent des douleurs au pubis, aux reins, à la vessie et à l'anus.

Les demi bains tiédes, le petit lait, les eaux minérales acidules et salines, les apéritifs, les fondans doux et légers, l'application des sangsues à l'anus et aux parties sexuelles externes, et un régime végétal sont les moyens qu'on doit mettre en usage pour combattre cette espèce de ménorrhagie.

Espèce 8. *Ménorrhagie ulcéreuse.*

Elle est décidée par un ulcère de la matrice; elle s'accompagne de douleurs aiguës, et d'un écoulement sanieux ou ichoreux; l'éthisie ne tarde pas à se manifester. Cette espèce est presque toujours mortelle, et les malades expirent au milieu des douleurs les plus violentes.

On doit mettre en usage les bains, le petit

lait, et les fondans. Les eaux minérales salines ont quelquefois réussi, et n'ont dû leurs succès qu'à la fonte des callosités qui entretiennent la suppuration, et à ce qu'elles rendaient ainsi l'ulcère plus simple. On recommande les injections détersives, pour empêcher le séjour du pus, et prévenir son acrimonie. Les injections stupéfiantes sont utiles comme fondantes et comme calmantes; elles sont indiquées de même que l'usage interne de l'opium lorsque les douleurs sont très-fortes, mais il ne faut pas trop insister sur leur usage, parceque ces substances engourdisent la fibre, et empêchent l'écoulement du pus qui en devient plus âcre et plus caustique.

La méthode curatrice qu'emploiait HYPPOCRATE dans les ulcères de la matrice, est rapportée dans son livre *de morbis mulierum*, et est presque entièrement contenue dans les textes suivans.

Ulcera (uteri) verò curanda sunt ut et quæ in reliquo sunt corpore, studendo ut inflammatio arceatur, repurgentur, impleantur, et ad cicatricem producantur: aqua autem potui danda est, vinum minimè, cibi que parci, non multi . . . .

. . . .

. . . . *In quibus autem purulenta et compacta defluunt, in is quidem universum corpus multo modo movere oportet, colluere et ex*

his totam curationem moliri . . . .
. . . . .
. . . . . . Si hic morbus inciderit, multa calida lavato et tepefactoria adhibeto, quà parte fuerit dolor, et siquidem superne fuerint dolores, et mulier fortis sit, totam fomentato et pharmacum deorsum purgans bibendum dato; et ubi tempus anni fuerit, serum coctum insuper bibendum præbeto per dies quinque, si id facere potuerit. Si verò non adfuerit serum, lac asininum coquito, et per dies tres aut quatuor bibendum dato. Post lactis autem potum, cum aquis ipsam reficito, et cum cibis commodis, carnibus ovillis teneris recentibus et volucrium, et betâ et cucurbitâ, abstineat à salsis et acribus, et marinis omnibus ac caprinis.

Espèce 9. Ménorrhagie causée par le renversement, ou la descente de la matrice.

Elle est caractérisée par un sentiment de pesanteur dans l'épigastre, la dysurie ou la strangurie, le ténesme, le mal des reins et surtout le long des ligamens larges : il y a tantôt ménorrhagie plus ou moins considérable et tantôt leucorrhée. Mais le symptôme le plus essentiel est la chûte d'une masse comme charnue et ensanglantée qui paraît hors du vagin ou dans ce canal.

La cure consiste à faire rentrer la matrice et à la contenir. Pour remplir cette seconde

indication, on fait tenir la malade couchée sur le dos, durant quinze jours ou trois semaines, le bassin plus élevé que le reste du corps, et on lui fait porter un pessaire. On peut encore emploier utilement des injections toniques et astringentes avec les eaux martiales, comme l'eau de forges etc., et les bains froids.

Espèce 10. *Ménorrhagie produite par des tumeurs de la matrice, ou du vagin.*

Telles sont les ménorrhagies occasionnées par la présence d'un polype, ou d'une mole. On reconnaît le premier par le toucher; on peut présumer la seconde par l'augmentation de volume du bas-ventre qui simule la grossesse, par le défaut de mouvement du corps contenu dans la matrice, et parcequ'il ne se sépare point de lait dans les mammelles. *Cùm mola in utero est, nihil movetur nec in mammis lac gignitur, sed nullo præsente lacte ipso turgescit* (Hyppocrate. *Lib. de steril.*).

La ménorragie produite par la présence des polypes soit dans la matrice soit dans le vagin, ne se guérit que par leur extraction. Quand à la mole, la nature s'en débarrasse souvent par ses propres forces. Ce n'est que lorsque la ménorrhagie est excessive, qu'on doit en tenter l'évulsion.

Espèce 11. *Ménorragie des femmes grosses.*

On ne doit pas considérer comme ménor-

rhagie, une sorte d'évacuation sanguine qui se fait chez quelques femmes durant les premiers mois de la grossesse, quelquefois durant tout son cours, et qui pour l'ordinaire revient à-peu-près aux mêmes époques des régles, sans les douleurs propres à l'accouchement. Cette évacuation est sans danger, et ne vient point des vaisseaux de la matrice, mais du vagin. Les femmes pléthoriques sont sujettes à ce flux, ou aux hémorroïdes. Nous entendons ici par ménorrhagie de la grossesse, une perte plus ou moins considérable de sang, qui se fait accidentellement dans la matrice ou au déhors, et qui tend à épuiser les forces et à donner la mort. On reconnaît la première, 1.° par une douleur qui se manifeste dans le lieu ou se fait l'épanchement, à laquelle succedent des coliques sourdes, profondes et semblables à celles qui annoncent les régles chez beaucoup de femmes; 2.° par l'augmentation subite de volume et de tension du bas-ventre; 3.° par la prostration des forces et les syncopes qui arrivent à-peu-près dans le rapport du développement de la matrice; 4.° par la faiblesse et l'irrégularité du pouls; 5.° par la décomposition et l'abattement de la face; 6.° par la forme plus arrondie, plus ferme et plus tendue du corps de la matrice que dans l'état ordinaire de la grossesse; 7.° enfin par les

douleurs de l'enfantement, qui faibles et lentes dans leur marche naturelle, s'affaiblissent et s'éloignent de plus en plus, à mesure qu'il s'épanche de nouvelles quantités de sang. Cette espèce est souvent mortelle, parceque son diagnostic est difficile, et sa marche rapide.

Le décollement d'une plus ou moins grande partie du placenta, est la cause des hémorragies utérines cachées, et de celles qui ont lieu au déhors : le précepte d'opérer l'accouchement dans les unes et les autres, et surtout dans les premières, est d'une nécessité indispensable et urgente.

Les causes qui déterminent le détachement du placenta, et qui donnent ainsi lieu aux ménorrhagies de la grossesse, sont la pléthore, la fièvre, les chûtes, les coups, les contusions, et les vives passions de l'âme. Les bains locaux peuvent opérer un semblable effet en ce qu'ils déterminent le sang à se porter subitement sur la partie du corps qui est plongée dans le bain : on a vu quelquefois le bain de pieds décider l'avortement. La cause la plus légère suffit pour l'occasionner dans les femmes dont la matrice jouit d'une grande sensibilité.

Lorsque la ménorrhagie externe est occasionnée par la pléthore, il convient de prescrire des petites saignées, un régime réfrigé-

rant et ténu, et la plus grande tranquilité soit du corps, soit de l'âme; ces moyens ont quelquefois suffi pour arrêter l'hémorragie et prévenir l'avortement. On a vu des femmes grosses dont le col de la matrice commençait à se dilater, avec une ménorrhagie assez considérable, se rétablir par ces seuls secours, et arriver au terme ordinaire. Lorsque l'hémorragie est décidée par une vive sensibilité de la matrice, il faut emploier les bains et les antispasmodiques.

Cette grande sensibilité de l'utérus est le principe le plus commun des fausses couches; quand une femme en a fait une ou deux, ou lorsqu'elle devient grosse peu de tems après avoir accouché, elle a à redouter cet accident, parceque la matrice acquiert par ces causes un état de faiblesse et de mobilité qui la rend susceptible d'entrer en convulsions pour la cause la plus légère. On doit conseiller aux femmes qui sont dans ce cas, de s'abstenir du coït pendant très-longtems, de faire usage d'alimens restaurans et d'une digestion facile, et de prendre un exercice modéré. L'usage des bains frais est aussi de la plus grande utilité.

Lorsque la ménorrhagie continue malgré l'emploi des moyens que je viens d'indiquer, il n'y en reste qu'un pour empêcher la mort,

c'est celui de l'accouchement. Il faut pour cela porter les doigts vers l'orifice de la matrice, le dilater doucement, et ensuite déchirer les membranes, pour donner issue aux eaux de l'amnios. Pour l'ordinaire, lorsqu'on est parvenu à ce point, les douleurs de l'enfantement se manifestent, l'accouchement a lieu, et l'hémorragie cesse.

Espèce 12. *Ménorrhagie lochiale.*

Elle survient aux femmes en couches, et est produite par l'atonie de la matrice; on reconnaît cette espèce par l'absence ou la faiblesse des douleurs utérines; ou bien elle est dûe à quelques portions du placenta qui sont restées dans la matrice. Dans ce dernier cas l'hémorragie cesse de tems à autre, il y a de fortes coliques, et le sang sort en partie pur, et partie en grumeaux.

La ménorrhagie lochiale par atonie, a fréquemment lieu après les accouchemens heureux et un travail court, parceque la matrice n'ayant pas eu le tems de revenir assez sur elle-même et de se contracter suffisamment, ses vaisseaux sont restés béans, et le sang s'en échappe avec d'autant plus de facilité qu'il ne trouve aucune résistance. Les astringens, les topiques froids et les tampons sont très-bien indiqués dans cette circonstance, et doivent être emploïés de bonne heure.

La ménorrhagie occasionnée par des portions de placenta, n'admet l'usage des astringens, des topiques et des tampons, que lorsqu'elle est excessive, et qu'elle menace les jours des malades. Quand elle est modérée, on conseille de retirer avec la main, les fragmens du placenta restés dans la matrice; et si la chose n'est pas praticable, il est utile d'appliquer des émolliens sur l'hypogastre, de faire prendre des lavemens doux, et d'emploier les injections.

GENRE VIII. *Flux hépatique, Hépathirrée.*

Déjections fréquentes, liquides, teintes d'un sang délayé, aqueux et semblable à de la lavure de chairs récentes, sans coliques, ou du moins sans douleurs bien sensibles.

Ce flux est chronique, sans fièvre dans le principe, et guérit rarement; l'habitude du corps devient jaune et cachectique, quand la maladie a duré quelque tems, et les malades meurent de consomption.

L'hépathirrée vient rarement du foie, mais plus souvent des vaisseaux du mésentère corrodés, ou dont les orifices sont relachés. Ceux-ci jouissant d'une débilité rélative, reçoivent l'action et les humeurs que les autres parties dont la force est prépondérante, y envoient.

Les saignées et les laxatifs affaiblissent sans être utiles ; les autres moyens débilitans ne conviennent pas par la même raison. Il est dangereux d'arrêter ce flux, par les astringens, lorsqu'il est produit par la mélancolie ; il en résulte des accidens graves. Ce n'est que lorsqu'on est parvenu à dissiper les embarras du systême de la veine porte, que l'on peut emploier avantageusement ces remèdes.

Espèce 1.re. *Hépathirrée mélancolique.*

Cette espèce est déterminée par des embarras dans quelque partie du systême de la veine porte ; il se forme des varices dans les petits intestins, qui venant à s'ouvrir, laissent échapper du sang qui se mêle avec le mucus. Le traitement consiste à détruire les embarras de ce systême, par l'usage des fondans et des apéritifs, l'application des sangsues, ou les scarifications.

Espèce 2. *Hépathirrée scorbutique.*

Elle est occasionnée par la diathèse scorbutique, et s'accompagne des symptômes propres au scorbut. Son traitement consiste dans l'usage des antiscorbutiques.

Espèce 3. *Hépathirrée dyssentérique.*

Cette espèce dépend de l'habitude vicieuse qu'à contractée la nature de diriger les mouvemens

vemens et l'action vers le canal intestinal. Il y a toujours atonie de ce canal, dans cette circonstance. On conseille l'usage des moyens qui détournent les forces vers l'organe extérieur; les astringens sont aussi de la plus grande efficacité: j'ai réussi à en guérir plusieurs, par l'usage unique de l'alun donné à forte dose. Cette espèce accompagne quelquefois la suppuration des intestins, et a fréquemment lieu à la suite des dyssenteries négligées ou mal traitées. Elle exige alors les mêmes moyens curatifs que l'on a coutume de prescrire dans les suppurations internes.

RIVIERE rapporte l'observation d'un flux hépatique, suite de dyssenterie, qu'il guérit par le moyen d'une saignée de six onces, le laudanum, les juleps rafraîchissans et astringens, et un purgatif composé avec la rhubarbe et les myrobolans dans une décoction astringente qui opéra beaucoup par les selles.

ESPÈCE 4. Hépathirrée dépendante d'un abcès au foie.

Dans cette espèce, le flux est séreux, sanglant, bilieux et purulent, avec les signes d'un vice du foie; il survient après l'hépatitie; la suppuration détruit tout le parenchyme de ce viscère, et la mort est inévitable.

Espèce 5. Flux hépatique intermittent.

Il est symptôme d'une variété de la fièvre intermittente nervale de la première espèce; il accompagne les accès de cette fièvre, se termine avec eux, et épuise bientôt les forces: lorsqu'il se prolonge dans le jour de l'intermission, le malade court les risques de mourir dans l'accès suivant. Il faut, pour prévenir la mort, recourir à l'instant au quinquina, et le donner à forte dose.

ORDRE SECOND.

Les Flux de ventre.

Évacuations vicieuses par le vomissement, ou par les selles, et quelquefois par les deux ensemble.

Les flux de ventre reconnaîssent pour causes, 1.° l'augmentation des forces expultrices qui résident dans les tuniques musculaires et nerveuses de l'estomac et des intestins, et les contractions du diaphragme et des muscles du bas-ventre; 2.° l'affaiblissement des forces rétentrices du pylore pour l'estomac, et du sphincter de l'anus pour les intestins; 3.° enfin, les unes et les autres à la fois.

Lorsque l'estomac et les intestins se contractent successivement du cardia vers l'anus, les matières contenues dans le canal alimentaire, sont évacuées par le bas: elles sont

rejetées par le vomissement, quand ces mouvemens se font dans une direction contraire. Il est évident qu'il faut absolument pour ces évacuations, que les forces rétentrices soient vaincues par les forces expultrices ; c'est l'excès rélatif de ces dernières, qui constitue les flux de ventre.

L'augmentation des forces expultrices, s'accompagne toujours d'irritations et de douleurs abdominales plus ou moins vives. La diminution des rétentrices est sans douleurs, ou du moins celles-ci sont faibles, et le plus souvent les déjections sont involontaires.

Les flux de ventre occasionnés par la diminution des forces rétentrices, sont d'un très-mauvais augure dans les maladies ; ils indiquent la résolution des forces.

Il convient d'emploier dans les flux produits par l'augmentation réelle des forces expultrices, les délayans, les émolliens et les antispasmodiques. Ce sont au contraire les toniques, les fortifians et les astringens qu'il faut mettre en usage, dans les flux décidés par la diminution des forces rétentrices. Lorsqu'il y a tout à la fois augmentation des forces expultrices et diminution des forces rétentrices, il est utile de combiner les toniques et les astringens avec les antispasmodiques, et surtout avec l'opium.

En général il faut être très-circonspect dans l'usage des forts astringens, non seulement dans les flux de ventre, mais dans toutes les espèces de flux quelconques ; car leur usage est souvent préjudiciable, et amene les accidens les plus graves. « Il faut éviter soigneusement, » dit AETIUS, de commettre l'erreur dans la- » quelle tombent communément les femme- » lettes, les barbiers, et les médecins igno- » rans, qui emploient mal-à-propos, et à toute » occasion les astringens ; car les parties étant » resserrées, les excrémens nuisibles se jet- » ent sur les viscères nobles où étant rete- » nus, ils causent la cachexie ou l'hydropisie « (*Lib. XVI. animadvers. cap.* 66.).

GENRE I.er. *Nausée.*

Elle est presque toujours symptômatique, et consiste en de vains efforts pour vomir les matières contenues dans l'estomac ; il n'y a que des vents, du mucus et de la salive qui soient rejetés par la bouche. Elle reconnaît les mêmes causes que le vomissement, et on en peut faire autant d'espèces.

GENRE II. *Vomissement.*

Réjection par l'oésophage et la bouche, de matières non sanglantes contenues dans l'estomac ou les intestins. Il reconnaît pour cause le mouvement antipéristaltique de l'estomac,

et la pression qu'exercent sur ce viscère le diaphragme et les muscles abdominaux, qui ont lieu dans le même tems que se fait l'expiration ; le pouls est contracté, roide et fréquent.

ESPÈCE 1.ere. *Vomissement par antipathie.*

ESPÈCE 2. *Vomissement d'irritation.*

Il est décidé par un spasme fixé dans l'estomac, et n'est point accompagné des signes qui indiquent la présence des causes humorales dans les premières voies. Il a lieu dans le principe des fièvres éruptives, des maladies inflammatoires simples etc. Il n'exige point l'usage des vomitifs qui augmenteraient le spasme. Les boissons délayantes et adoucissantes, et la saignée dans les maladies inflammatoires sont les seuls moyens auxquels on doive recourir. L'opium et les antispasmodiques sont indiqués dans le vomissement non fébril, et qui dépend d'un état purement nerveux, comme dans l'affection hystérique. Cette espèce de vomissement qui est causée par la concentration des forces, ne cesse que lorsque celles-ci sont réfléchies à la circonférence ; et comme l'a très-bien dit SYDENHAM, *cum materiæ morbificæ radii versùs ambitum corporis sese exporrigant, illicò alvi profluvium et vomitiones, ab iisdem introrsùm reflexis, ac in ventriculum et intestina decumbentibus provenientes, ultrò sedantur* (*Sect. II. cap. II. p.* 154.).

Espèce 3. Vomissement critique.

Il est rare que les maladies se jugent par le vomissement seul, pour l'ordinaire il s'accompagne d'autres évacuations. Il convient d'aider ce vomissement avec l'eau tiède, le bouillon de veau, et même avec l'ipécacuana.

Espèce 4. Vomissement noir, atrabiliaire.

Il annonce un état gangréneux des premières voies, et une dégéneration caustique de la bile. *Si bilis atra sursùm vel deorsùm prodierit, lethale* (*Aph.* 22. *Sect. IV.*).

Espèce 5. Vomissement des Néophites, vomissement laiteux.

Il est sans danger et naturel, à moins qu'il ne soit occasionné par une trop grande quantité de lait pris par l'enfant.

Espèce 6. Vomissement crapuleux.

Il est décidé par les excès dans les alimens et les boissons, ou par la mauvaise disposition de l'estomac. Il s'accompagne souvent de la cardialgie, des vents etc., les malades rendent les alimens et les boissons qu'ils ont pris. Il convient de favoriser ce vomissement par le moyen de l'eau tiède, l'infusion de thé, et au besoin, par l'émétique.

Espèce 7. Vomissement vermineux.

Il est décidé par la présence des vers, et les malades en rendent. Il faut l'aider, et ensuite prescrire les anthelmintiques, et les toniques.

Espèce 8. *Vomissement par rumination.*

On a vu des personnes chez lesquelles les alimens régorgeaient de l'estomac dans la bouche, deux ou trois heures après le répas, et qui les rejetaient, ou les avalaient de nouveau après les avoir mâchés, comme font les bœufs et les autres animaux ruminans. Selle a vu une rumination dépendante des lombrics, et qui fut guérie par les vermifuges.

Espèce 9. *Vomissement dépendant d'un vice du pylore.*

Le pylore est ordinairement calleux dans cette espèce, et s'oppose au passage des alimens dans le duodenum. Souvent cette affection dépend du vice scrophuleux qui s'est jeté sur les glandes pyloriques; les malades éprouvent des douleurs sourdes dans cet endroit; le vomissement revient tous les jours après le repas; il y a constipation; le malade tombe bientôt dans le marasme et l'éthisie. On doit rapporter à cette espèce, les vomissemens occasionnés par les stéatomes, les squirres de l'estomac, et ceux produits par la compression qu'exercent sur le duodenum ou sur le jejunum des tumeurs squirreuses, ou les viscères obstrués. Ce vomissemement est incurable pour l'ordinaire; on peut prolonger la vie des malades, en les mettant à l'usage du lait ou d'autres alimens liquides doux, pour toute nourritnre.

ESPÈCE 10. *Vomissement causé par un ulcère de l'estomac.*

Symptômes de l'ulcération de l'estomac. Il convient d'emploier les mêmes moyens que dans l'hématémésie ulcéreuse. Cette maladie est incurable.

ESPÈCE 11. *Vomissement Bézoardique* de SAUVAGES.

Il est causé par des calculs contenus dans l'estomac qu'on sent quelquefois en palpant la région épigastrique : cette espèce est rare. On lit dans les *Transactions philosophiques*, qu'une personne habituellement sujette aux aigreurs, prit, pour s'en délivrer, une grande quantité de substances absorbantes ; elle fut attaquée dès lors d'un vomissement habituel avec un sentiment de pesanteur considérable à l'épigastre, et mourut après bien des tourmens. On trouva dans l'estomac beaucoup de concrétions, dont les unes imitaient le corail, et les autres avaient la forme de petites boules. On eut pu parvenir à dissoudre ces concrétions, et à en débarrasser le malade, par l'usage intérieur de l'acide carbonique dissout dans l'eau.

ESPÈCE 12. *Vomissement dépendant des obstructions du foie, de la rate et du pancreas.*

Celui occasionné par l'obstruction du pancreas n'a point de diagnostic certain ; seulement

quelquefois l'afflux copieux de la salive dans la bouche, réuni à quelques symptômes locaux, fait présumer que ce viscère est affecté. On peut reconnaître les obstructions des autres viscères par le tact.

Espèce 13. *Vomissement xiphoïdien, palette démise, brèchet démis.*

Le cartilage xiphoïde fracturé ou enfoncé irrite l'estomac, et excite le vomissement. Hoffmann en a vu un semblable causé par des basques de bois ou de baleine qui serraient fortement l'épigastre. Lorsqu'on s'est assuré de la fracture ou de l'enfoncement du cartilage xiphoïde, il faut faire coucher le malade sur une table, lui passer sous les reins, des oreillers bien durs, ou la caisse d'un tambour, et comprimer latéralement de la poitrine, pour faire avancer les côtes en devant. Quand ce moyen est insuffisant, il faut faire une incision cruciale sur le lieu de la fracture, et relever ensuite ce cartilage avec un élévatoire ou un autre instrument convenable. Si après la réduction, il se présentait des indices d'épanchement de sang sous le sternum, il ne faudrait pas hésiter d'appliquer sur cet os une couronne de trépan, pour donner issue au sang.

Espèce 14. *Mal de mer.*

Ce vomissement a lieu chez quelques per-

sonnes qui vont en mer, ou qui naviguent sur les fleuves et les rivières ; il s'accompagne de la cardialgie et de l'abattement. Il est plus fort lorsque les vagues sont agitées, et surtout quand le mouvement du vaisseau se fait de la poupe à la proue.

Pour prévenir ce vomissement, il faut rester assis sur le pont qui est également distant de la poupe et de la proue, vû que l'agitation du vaisseau y est moindre, et avoir l'estomac presque toujours rempli ; car il souffre moins, et n'est pas aussi mobile dans cet état que dans celui de vacuité. On conseille aussi dans ce cas, de prendre quelques doses d'opium ; on a vu des bons effets de l'éther sulfurique.

On doit rapporter à cette espèce le vomissement occasionné par le mouvement de la voiture. Il y a des personnes qui vomissent plus aisément, lorsqu'elles sont sur le devant, le dos tourné du côté où l'on fait route.

Espèce 15. *Vomissement pituiteux.*

Les vieillards, surtout ceux qui sont voraces, sont sujets à cette espèce de vomissement ; ils rejetent un mucus visqueux, épais, transparent et insipide, le matin à jeun : ce vomissement s'accompagne de la cardialgie et d'un crachement abondant de pituite : il dépend

du relâchement et de la faiblesse de l'estomac.

Il est utile de faire vomir avec l'ipécacuana, et de prescrire l'usage des stomachiques toniques, ainsi que de diminuer la quantité des alimens.

ESPÈCE 16. *Vomissement à veneno.*

ESPÈCE 17. *Vomissement saburral.*

ESPÈCE 18. *Vomissement sympathique.*

Ce vomissement est le produit de l'irritation d'un organe, réfléchie vers l'estomac ; tel est celui des femmes grosses qui est occasionné par l'action sympathique de la matrice, celui qui est décidé par l'irritation de la gorge, de l'oésophage, du diaphragme, des intestins, des reins etc.

ESPÈCE 19. *Vomissement céphalalgique.*

On peut le rapporter à l'espèce précédente, car il est réellement l'effet de la sympathie qui a lieu entre la tête et l'estomac : il survient à la suite des coups reçus à la tête, et est ordinairement bilieux ; il est souvent aussi déterminé par la céphalée, la migraine etc.

ESPÈCE 20. *Vomissement fébril.*

Il appartient à celui d'irritation, ou à celui dépendant des saburres gastriques.

ESPÈCE 21. *Vomissement périodique.*

VANDERMONDE en a vu un dont il a parlé dans le journal de Médecine, Mars 1757 ; il

revenait tous les jours à la même heure; il fut guéri par l'extrait de quinquina.

Espèce 22. *Vomissement dépendant de la gastritie.*

Espèce 23. *Vomissement produit par une hernie de l'estomac.*

Ce vomissement est habituel, et dépend de l'estomac qui s'est engagé entre les muscles abdominaux, ou dans la poitrine par le déchirement du diaphragme.

Espèce 24. *Vomissement oésophagien.*

Il est habituel, survient immédiatement après le repas et dépend de la dilatation de l'oésophage causée par un squirre qui l'obture. On a vu quelquefois un vomissement semblable produit par une glande dorsale devenue squirreuse.

Espèce 25. *Vomissement urineux.*

Il a lieu dans les affections des voies urinaires, lorsque la sécrétion ou l'excrétion des urines est empêchée.

Genre III. *Dyssenterie.*

Flux de ventre non excrémenteux avec coliques et ténesme. Il est ordinairement mucoso-sanguinolent, ou bilioso-sanglant, et avec pyrexie. Les excrémens naturels sont retenus durant le cours de la maladie, dans les cellules du colon qui reste fortement contracté; ce n'est que sur la fin de la maladie qu'ils

sont évacués, et ils paraîssent les premières fois sous la forme de *Scybala*, c'est-à-dire, comme des boules durcies et séparées les unes des autres.

Il est faux, ainsi que l'ont avancé quelques auteurs, que la dyssenterie soit toujours occasionnée par l'inflammation des intestins : car celle-ci a très-souvent lieu sans produire de flux. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gros intestins éprouvent durant cette maladie, une forte constriction spasmodique. On a vu à l'ouverture des cadâvres des personnes mortes de la dyssenterie, et chez lesquelles la gangrène n'avait pas entièrement détruit la texture et la forme des intestins, de très-grandes portions de ces organes, frappées d'un resserrement spasmodique considérable, que la mort n'avait pas dissipé.

Les intestins grêles sont affectés aussi dans la dyssenterie, car chaque selle est ordinairement précédée de tranchées dans la région ombilicale. Le sang qui sort avec le mucus, est exprimé des intestins, par l'effet de la vive irritation qu'ils éprouvent.

Il en est de la dyssenterie comme du saignement de nez et du crachement de sang; elle est quelquefois salutaire, en ce qu'elle dégorge les entrailles trop empâtés. Dans ce cas, on doit la considérer comme le resultat

d'uu effort critique et salutaire. Elle tient quelquefois lieu de flux hémorroïdal, ainsi que l'a dit HOULIER. La dyssenterie est utile à ceux qui éprouvent des affections de la rate. *Lienosis dysenteria bonum.* HYPP. Elle est salutaire aussi à ceux qui sont en démence: *ab insaniâ dysenteria bonum.* HYPP. C'est cette dyssenterie qui a été appelée par les Grecs *aimateran*, ou *aimatodes.* Il est néanmoins des circonstances dans lesquelles cette même affection devient nuisible et même mortelle. HYPPOCRATE a dit : *lienosis qui dysenteriâ corripiuntur, si longiùs protrahatur dysenteria, hydrops aut lævitas intestinorum supervenit, et moriuntur* (*Aph.* 43. *Sect. VI*).

C'est un bon signe dans la dyssenterie non critique, quand les selles sont rares et qu'elles ne sont pas trop liquides, lorsque la fièvre n'est pas forte, que les forces se soutiennent, et qu'il n'y a point de signes de saburres.

Les déjections parsemées de filets de sang, sont d'un meilleur augure, que lorsqu'il est mêlé intimement avec elles. La couleur d'un jaune foncé des déjections, est la meilleure.

C'est un signe très-favorable, lorsque les douleurs s'appaisent après les selles.

Plus les déjections sont fréquentes, et en

petite quantité, moins elles appaisent les douleurs, et plus le danger est grand.

C'est un mauvais signe, quand les émétiques purgent par bas, et que les selles ne diminuent pas après.

Lorsque la dyssenterie dure longtems, on a à craindre qu'elle ne se termine par le flux hépatique, par la diarrhée habituelle, ou par la suppuration des intestins; ces terminaisons menent à la consomption.

On a l'espérance d'une heureuse terminaison, quand les urines donnent des signes de coction, les jours décrétoires; quand la peau et la langue sont humectées; quand les déjections acquierent plus de consistance, et lorsque les douleurs et le malaise diminuent. Mais c'est un très-mauvais signe, quand les mouvemens critiques ne produisent point d'amandement.

Le froid des membres, le hoquet, la décomposition du visage, les déjections involontaires et extrêmement fétides, annoncent la gangrène et une mort très-prochaine.

Les caroncules, et les déjections noires sont très-dangereuses dans la dyssenterie : elles annoncent la gangrène. *Dysenteriâ affecto, si carunculæ ejiciantur; aut dejectiones nigræ, lethale* (*Aph.* 26. *Sect. IV*). Le dégout pour les alimens est un signe très-défavorable, dans les

longues dyssenteries. *In longis dysenteriis, cibi fastidia malum denunciant, et si accidunt cum febre, pejus* (*Aph. 3. Sect. VI*). Il en est de même, lorsque la lientèrie succède à la dyssenterie; *si dysenteriæ succedat lienteria, malum* (*Aph. 78. Sect. VII*). Le vomissement bilieux qui se manifeste dans le principe de la dyssenterie, est d'un mauvais augure : *dysentericis vomitus biliosus in principio, malus est* (*Coaq.*) Lorsqu'on rend des vents par bas dans la dyssenterie, c'est un bon signe; *flatus pedendo emissi, in dysenteriâ supervenientes, futuram promittunt sanitatem.* Baglivi p. 110.

La dyssenterie guérie mal-à-propos, occasionne des dépôts sur les côtes, les viscères ou les articulations; *dysenteria intempestivè suppressa, abcessum in costis, aut visceribus, aut articulis facit* (*Coaq.*). Tous ceux qui meurent de la dyssenterie, périssent de sphacèle : *qui dysenteriâ pereunt, omnes ferè ex sphacelo intestinorum pereunt. Patet id triduo saltem ante mortem, nam extrema frigescere incipiunt, pulsus exiles et inaequales sunt, sitis non urget, nec dolor in affecto loco, et non multi paucis ante mortem horis in delirium desinunt.* Baglivi p. 108.

La dyssenterie ne commence ordinairement

qu'à

qu'à la fin de l'été ou dans le principe de l'automne, et elle disparaît aux approches de l'hiver. Elle paraît quelquefois dans le printems, mais cela n'a lieu que lorsque la constitution de l'année est éminemment disposée à la produire; l'épidémie est alors d'autant plus redoutable, qu'elle débute de bonne heure.

La meilleure division de la dyssenterie, doit se tirer de la nature de la fièvre concomitante : car c'est d'après cette dernière qu'il convient de diriger le traitement. SYDENHAM a dit avec raison, que la dyssenterie n'est que la fièvre de la saison qui porte sur les intestins. *Dysenteria ipsissima febris est autumnò epidemica, eò tantùm discrimine quod intrò vertatur, et in intestina se exonerans per eadem viam sibi faciat.* (*) Ceci peut s'appliquer également à toutes les autres affections locales.

ESPÈCE 1.ère Dyssenterie nerveuse.

La dyssenterie nerveuse est une affection corrélative à la fièvre éphémère nerveuse bénigne, et qui est généralement décidée, comme cette dernière, par une cause évidente, et notamment par l'impression subite du froid, le corps

(*) *Sect. I. Cap. 2. Pag. 25.*

étant échauffé. Dans cette dyssenterie, les selles sont fréquentes, aqueuses dans le principe, puis mêlées d'un peu de sang : les malades éprouvent des tranchées dans le tems des selles, ou un peu auparavant ; les urines n'offrent point ou presque point d'altération ; l'appétit se soutient, et il n'y a aucuns signes de saburre. Elle se termine comme la fièvre éphémère, au bout de vingt-quatre heures, par les sueurs ou par les urines. Mais lorsqu'elle est profondément établie, elle se convertit en dyssenterie inflammatoire. Elle s'accompagne du spasme tonique, qui naît à l'occasion du refoulement des forces et de leur concentration dans les entrailles.

On doit rapporter à cette espèce, la dyssenterie sèche et incomplette qui n'en diffère que par le défaut d'évacuations. Telle fut celle observée par ZIMMERMANN, à la fin d'une épidémie; il rapporte que plusieurs individus n'éprouvaient que de violentes coliques sans flux de ventre, et même avec constipation : mais pour peu qu'elle dure, elle s'accompagne d'évacuations dyssenteriques. STOLL a observé quelquefois aussi cette espèce de dyssenterie ; elle cède au même traitement, que celle qui est complètte.

Le traitement de cette dyssenterie, doit avoir pour unique but, de calmer l'irritation des

intestins, de rappeler les forces vers l'habitude du corps; et par conséquent de rétablir la transpiration: il convient donc de mettre en usage les pédiluves, les diaphorétiques, les opiatiques, et quelquefois la saignée.

La dyssenterie qui parut à Londres en 1669, 70, 71, 72 et qu'a décrite SYDENHAM, se présentait ordinairement dans le principe, sous la forme de dyssenterie nerveuse. Il régnait en même tems une fièvre de même nature. Cette dyssenterie devint inflammatoire chez la plupart, et prit dans la suite le caractère bilieux. Il observe que ce flux prolongé, se convertit souvent, quoique sa cause matérielle soit détruite, en dyssenterie nerveuse par spasme atonique. Il a remarqué aussi que dans cette circonstance, la dyssenterie après avoir parcouru successivement toutes les parties du canal intestinal, se déposait sur le rectum, et y produisait un ténesme très-douloureux; ce qui dépendait de la faiblesse de cet intestin par rapport aux autres qui avaient repris leur ton naturel. Les topiques émolliens sont dans cette affection, absolument inutiles, et même nuisibles; un régime restaurant, le bon vin et les toniques sont les seuls moyens curatifs qui aient d'heureux succès.

Espèce 2. Dyssenterie inflammatoire.

Cette espèce est caractérisée, disent la plupart des auteurs, par des violentes douleurs, et spécialement par une forte pyrexie, et un pouls très-dur : cependant ces signes et surtout celui du pouls ne sont pas bien constans ; car ce dernier est quelquefois petit et faible. On peut encore être trompé dans le diagnostic, par les vomissemens bilieux qui ont quelquefois lieu, et prendre pour une dyssenterie bilieuse, une dyssenterie inflammatoire. Les signes les moins équivoques de cette dernière, se tirent de l'état du ventre qui est légèrement météorisé, tendu et douloureux : les douleurs abdominales sont fixes, continues, souvent avec pulsation, et elles augmentent considérablement dans les vomissemens, et par le toucher ; il y a céphalalgie violente, ténesme, déjections fréquentes, pituiteuses et sanglantes ; la fièvre est continue continente.

La dyssenterie inflammatoire reconnaît les mêmes causes, a les mêmes terminaisons, et exige le même traitement que les autres maladies inflammatoires. Les saignées et les tempérans, le régime végétal, liquide et ténu, la solution aqueuse de gomme arabique, l'eau de riz édulcorée, les bouillons de veau, de poulet, et surtout le petit lait sont les boissons

les plus appropriées. Ce dernier a suffi seul dans bien des dyssenteries de cette nature, pour opérer une entière et prompte guérison. Les topiques émolliens appliqués sur le bas-ventre, sont aussi très-utiles; quant aux lavemens, ils sont inutiles et même nuisibles; car ils fatiguent les malades sans les soulager, et ils augmentent l'irritation. L'opium ne convient guères que dans le cas de douleurs extrêmes; mais il peut être administré utilement sur la fin, quand les excrémens naturels commencent à être évacués: à cette époque de la maladie, il achève de dissiper entièrement les spasmes établis sur les intestins. Les vésicatoires produisent un semblable effet, mais on ne doit les appliquer, qu'après avoir combattu la diathèse inflammatoire; ils conviennent surtout, lorsque la douleur est fixe; ils causent une sorte d'inversion des mouvemens trop concentrés dans les entrailles, déplacent le spasme, et le généralisent en quelque sorte. HYPPOCRATE avait observé que les flux de ventre se guérissaient quelquefois par des éruptions cutanées; c'est pourquoi GALIEN conseillait dans les dyssenteries, tous les moyens révulsifs, et qui attirent à la peau.

Les toniques et les astringens doivent être entièrement bannis du traitement de la dyssenterie inflammatoire; ils ne sont indiqués

que quand le spasme atonique domine, lorsqu'il n'existe plus de douleurs et que les déjections sont abondantes.

Une observation intéressante de SYDENHAM, qui prouve que le génie inflammatoire peut subsister pendant très-longtems, et devenir habituel, est celle d'une femme affectée de cette dyssenterie, qui mal traitée dans le principe, continuait depuis trois ans; il fit saigner, et comme le sang se couvrit de la croûte inflammatoire, il jugea que cette dyssenterie avait conservé son caractère primitif, quoi qu'il n'y eut pas de pyrexie, et qu'à l'exception de ce flux dyssenterique, les fonctions se fissent assez bien. Il répéta donc de tems en tems la saignée, et il guérit completement. » L'état » des intestins dit très-bien GRIMAUD, était » analogue à celui des poumons dans la périp- » neumonie inflammatoire que BAGLIVI appèle » *peripneumonia latens.* « (*)

ESPÈCE 3. Dyssenterie gastro-bilieuse.

Réunion des symptômes de la fièvre gastro-bilieuse, à ceux de la dyssenterie; elle est précédée quelques jours avant l'invasion, des symptômes qui annoncent la présence des saburres bilieuses dans les premières voies. Cette dyssenterie s'accompagne de déjections bilieuses,

(*) Cours de fièvres. Tom. I. pag. 312.

peu mêlées de sang, et de la fièvre tritéophie. Elle régne sur la fin de l'été, et en automne, en même tems que les fièvres intermittentes et rémittentes dont elle se complique quelquefois. On a observé que les dyssenteries gastro-bilieuses régnaient principalement dans les années peu abondantes en fruits, et celles où l'on voiait naître beaucoup d'insectes, tels que les mouches, les chenilles etc., parceque la chaleur réunie à l'humidité favorise le développement des unes et des autres.

La dyssenterie est souvent produite par le Gas des marais, ou par les vapeurs humides. Ce sont les pays où régnent les fièvres rémittentes et intermittentes, dans lesquels on voit le plus communément des dyssenteries gastro-bilieuses; celles-ci ont beaucoup d'affinité avec les fièvres tierces, et les moyens de guérir les unes et les autres, sont à-peu-près les mêmes. Elles sont souvent épidémiques, contagieuses, et se communiquent particulièrement par les exhalaisons que répandent les déjections dyssenteriques.

La cause matérielle de la dyssenterie gastro-bilieuse, est placée dans l'estomac ou dans les intestins, ou dans l'un et dans les autres à la fois.

Lorsqu'elle réside dans l'estomac, il faut recourir de bonne heure aux vomitifs. STOLL a

souvent observé que, dans cette circonstance, les purgatifs rendaient plus difficile et plus longue la maladie. Il ne convient de purger que sur la fin. Les décoctions chicoracées, les boissons acidulées avec le vinaigre, le jus de limons, le verjus, etc. sont les plus appropriées. Lorsque cette dyssenterie est compliquée d'une fièvre intermittente, il faut recourir au quinquina, de même que lorsqu'il se manifeste des symptômes de putridité.

Les purgatifs sont les moyens les plus propres à combattre la dyssenterie gastro-bilieuse qui a son foyer dans les intestins; mais il faut préférer les plus doux et ceux qui sont acides, comme les tamarinds dans le petit lait. Les forts purgatifs donnés à de longs intervalles seraient utiles, si leur action se bornait uniquement a évacuer les matières contenues dans le colon; mais ils augmentent l'irritation et par conséquent aggravent la maladie. Il vaut donc mieux préférer les purgatifs doux, et les donner plus fréquemment, comme de deux jours l'un, parcequ'ils laissent ordinairement dans les intestins une constriction plus grande que celle qui avait lieu auparavant; et si on ne les emploie pas constamment, ainsi que le pratiquait SYDENHAM, la maladie acquiert de nouvelles forces.

L'usage intérieur de l'eau froide, a été re-

commandé par les anciens, dans cette espèce de dyssenterie (*) : on emploie avec succès les fruits mûrs ; ils étaient conseillés aussi par les anciens, mais ils ne sont utiles que durant le cours de la maladie, de même que dans les fièvres intermittentes bilieuses, et non pendant la convalescence dans laquelle ils peuvent nuire, ainsi que dans celle de toutes les maladies avec affections gastriques, parce-qu'ils affaiblissent les premières voies. Le coït a quelquefois guéri, probablement dans les dyssenteries chroniques qui n'avaient pas épuisé les forces des malades ; AMATUS LUSITANUS en rapporte un exemple (**). HYPPOCRATE avait également observé que les plaisirs de l'amour pouvaient être utiles dans cette maladie (***), sans doute parce qu'ils déterminent à la circonférence, et font cesser le spasme intestinal.

La dyssenterie gastro-bilieuse se complique fréquemment de la diathèse inflammatoire. Cette complication exige un traitement mixte : il faut attaquer d'abord celle-ci par la saignée ; on passe ensuite aux évacuans.

(*) *Cornel. Cels. Lib.* 4. *Cap.* 15. *Amatus Lusitanus. Cent.* 11. *Curat.* 56. etc. etc.

(**) *Centur.* 2. *Curat.* 47.

(***) *Epid.* 7.

ESPÈCE 4. *Dyssenterie putride générale, Dyssenterie des armées, des camps, pestilentielle d'*AMATUS.

Réunion des symptômes de la fièvre bilieuse générale à ceux de la dyssenterie. Les douleurs sont faibles pour l'ordinaire, les déjections fréquentes; quelquefois elles sont entièrement de sang, mais altéré et dissout; le plus souvent elles varient aux différentes époques de la maladie, et sont muqueuses, aqueuses, aquoso-sanguinolentes, et d'une fétidité abominable; le ventre est très-sensible au toucher chez quelques-uns; ce sont ceux dans lesquels les douleurs de ventre sont vives: les urines sont noires, fétides, et rendues avec douleur; il y a même souvent strangurie. Cette dyssenterie s'accompagne fréquemment de la lypirie; la soif est inextinguible, et la prostration des forces extrême. Elle régne en été et en automne, et surtout lorsqu'il y a eu peu de fruits.

STOLL a trouvé dans les cadâvres des personnes mortes de cette espèce de dyssenterie les gros intestins, le mésentère et l'épiploon avec les signes d'une inflammation putride érysipélateuse. Le colon, le cæcum et le rectum avaient leurs membranes épaisses, dures, livides et plombées, leurs parois intérieures étaient teintes d'une couleur verte que les lotions ré-

pétées ne pouvaient enlever. Ces observations sont analogues à celles faites par LINNÉ, qui a remarqué dans les gros intestins, des tubercules squirreux; c'est pourquoi il dit : (*Amœnit. acad. vol.* 5. *dissert.* 82. *p.* 97.) *dysenteria epidemica scabies est intestinorum interna, ut patet ex dissectionibus cadaverum dysenteriâ defunctorum.*

Cette dyssenterie se communique fréquemment par la voie de la contagion qui est d'autant plus active, que les excrétions sont plus fétides et plus putréfiées : le précepte de ne point laisser séjourner les excrétions des malades dans leurs chambres, est de rigueur, soit pour prévenir une plus grande altération humorale chez les malades, soit pour empêcher la maladie de se propager. On a lieu de présumer qu'elle est de nature contagieuse, lorsqu'elle attaque un certain nombre de personnes réunies dans un même lieu étroit et peu aëré. Cette circonstance indique que les miasmes contagieux peuvent être expulsés hors du corps, par le moyen des sudorifiques, quand la maladie est encore dans l'acte de sa formation.

Les vomitifs et les purgatifs sont absolument nuisibles dans le principe de la dyssenterie putride; ils ne sont utiles, ainsi que la très-bien observé ZIMMERMANN, que lorsque la

coction est commencée, et que l'affection des premières voies devient dominante : dans le commencement ils ne décident aucune espèce d'évacuations, et ne font qu'augmenter les troubles et les désordres nerveux. Les remèdes les plus efficaces dans cette dyssenterie, sont les antiseptiques toniques, et surtout le quinquina. Celui-ci est particulièrement utile, quand la gangrène se manifeste sur quelque partie externe du corps ; ce qui a fréquemment lieu dans cette espèce. C'est presque toujours à la pointe du nez qu'elle commence à paraître, d'après les observations de BALDINGER ; elle s'étend delà aux yeux, ensuite aux joues, et donne souvent la mort dans l'espace de cinq ou six heures. Lorsque les selles sont extrêmement fréquentes, il faut emploier les astringens ; comme l'écorce de Simarouba, le lichen d'Islande, l'extrait de bois de Campèche etc. STOLL a obtenu d'heureux effets de la racine d'arnica en poudre, à la dose de demigros, de deux en deux heures, ou de trois en trois heures. Les vésicatoires ne sont avantageux que sur la fin de la maladie, lorsque la tendance du système humoral vers la putridité a été enrayée. On a quelquefois observé dans la dyssenterie putride épidémique, une éruption critique et salutaire de vesicules à la peau. Elle se termine fréquemment

par les sueurs, les urines et des déjections d'une matière pultacée jaunâtre.

Espèce 5. *Dyssenterie atrabiliaire.*

Réunion de la dyssenterie à la fièvre bilieuse générale, ou à la gastro-bilieuse. Les déjections sont brunes ou noires, très-fétides; les urines ont les mêmes qualités. Elle demande l'emploi le plus prompt des antiseptiques toniques les plus énergiques. Elle est presque toujours mortelle. *Ab atrabile dysenteria lethalis.* Hypp. Elle régne ordinairement en automne.

Espèce 6. *Dyssenterie catharrale, rhumatismale, rhumatique d'*Alexandre *de* Tralles.

Elle s'accompagne de douleurs des membres; quelquefois elle est précédée de ces douleurs, ou même de la fièvre rhumatismale qui redouble tous les soirs; les déjections sont fréquentes, muqueuses, avec peu ou point de filets de sang. Cette dyssenterie est un vrai catharre des intestins, qui se convertit souvent en une fièvre rhumatismale, surtout lorsqu'on emploie les astringens. Quand elle se termine heureusement, c'est pour l'ordinaire, par des sueurs, des éruptions cutanées, des urines cuites, et des déjections consistantes. Elle régne ordinairement dans les saisons inconstantes, au printems et en automne.

Cette espèce exige à peu de chose près, le même traitement que la dyssenterie inflamma-

toire ; la saignée ne doit pas être autant répétée ; on emploie dès le principe, des légers diapnoïques qu'on donne pour boisson, soit en infusion soit en décoction ; quand le pouls est détendu et les douleurs diminuées, on prescrit l'opium uni aux antimoniaux, et l'application des vésicatoires qui conviennent éminemment dans toutes les maladies pituiteuses et catharrales.

GENRE IV. *Cholera*, *Passio cholerica*, *Trousse galant*.

Il est caractérisé par des vomissemens bilieux et des déjections fréquentes de même nature, avec des anxiétés, des coliques, des crampes dans les extrémités inférieures, et une extrême faiblesse.

La cause prochaine du cholera, est un excès d'irritabilité dans les intestins et dans l'estomac ; il naît à cette occasion, des spasmes mobiles dont une partie se dirige vers le haut, et l'autre vers le bas : ces spasmes en se portant sur les organes biliaires, augmentent l'excrétion de la bile, et produisent des crampes dans les extrémités auxquelles ils viennent aboutir. La bile est néanmoins plus généralement le principe des irritations et des spasmes du canal alimentaire. Cette maladie devient quelquefois mortelle, par l'épuisement ou par la gangrène ; mais elle n'est souvent qu'un effort que tente

la nature, pour se débarrasser d'une bile âcre et surabondante qui la gêne. Elle est souvent épidémique et régne en même tems que la dyssenterie, ou peu de tems après.

Le cholera parcourt ordinairement ses périodes avec la plus grande violence, et produit bientôt un abattement extrême; et lorsque le réfroidissement des extrémités survient avec des sueurs froides et des défaillances, le malade est près du tombeau. Le cholera attaque rarement avec les symptômes de la pyrexie; à la vérité, le pouls et la respiration sont souvent irréguliers et précipités; mais ce sont des effets purement nerveux et dépendans du spasme des premières voies. Les symptômes du cholera redoublent de deux jours l'un, comme les autres maladies bilieuses.

Le traitement de cette maladie consiste d'abord à favoriser les évacuations par le moyen des lavemens émolliens, et par l'usage intérieur des délayans donnés en grande quantité. Le bouillon léger, l'eau de veau, de poulet etc., sont les boissons qui remplissent le mieux ce but; mais rien n'est plus efficace que l'eau saturée d'acide carbonique prise en grande quantité, comme me l'a prouvé mon expérience. HYPPOCRATE recommande l'usage de l'eau froide; HOFFMANN rapporte la guérison d'un cholera causé par une grande quantité de moût de

raisin qu'un homme avait avalé, et opérée uniquement par l'eau froide bûe copieusement.

Les évacuans, les sudorifiques et les irritans sont absolument nuisibles dans le cholera, et surtout quand il s'est déclaré après un accès de colère. Lorsqu'on a suffisamment délayé et fait couler la bile, il faut calmer l'irritation, et dissiper les spasmes, par le moyen des opiatiques pris intérieurement, ou en lavemens. On doit même commencer la cure par ces remèdes, lorsque les spasmes sont extrêmement violens, et qu'ils s'accompagnent d'une grande faiblesse. Il faut continuer pendant quelques tems, et même les associer au quinquina, durant les premiers jours de la convalescence, et ensuite donner le quinquina seul, pour rétablir le ton du canal alimentaire, et dissiper entièrement la disposition spasmodique que laissent dans le système les affections nerveuses de ce genre.

Espèce 1.ere. *Cholera vulgaire.*

Il régne ordinairement dans les saisons et les contrées chaudes: le cholera des Indes est une variété de cette espèce; il n'en diffère que par la pyrexie qui l'accompagne. Il y a dans le cholera des Indes, soif ardente, céphalalgie, délire; le pouls est fort inégal, les urines sont rouges ou blanches. Outre les remèdes indiqués

qués plus haut, on emploie avec beaucoup de succès la cautérisation sur la partie du talon la plus calleuse.

Le cholera ainsi que la dyssenterie ont lieu plus particulièrement en été et au commencement de l'automne, que dans les autres tems de l'année, parceque le courant des oscillations et des humeurs est déterminé, dans cette saison, vers les intestins qui sont alors très-irritables. C'est pourquoi HYPPOCRATE conseillait d'éviter les purgatifs forts, dans les jours caniculaires et surtout vers la fin de la canicule qui tombe au 4 Fructidor; les humeurs sont aussi plus bilescentes alors; *æstate et autumno fervet bilis.* HYPP.

ESPÈCE 2. Cholera accidentel.

Il est décidé par des causes évidentes, telles que les excès dans les alimens, les boissons, et surtout les fruits d'été et d'automne, les poisons etc.

ESPÈCE 3. Cholera symptômatique.

Il survient quelquefois dans le cours des fièvres intermittentes, dans les maladies inflammatoires du bas-ventre, à la suite de la goutte rentrée etc. Il est quelquefois decidé chez les enfans par la dentition; ou par les matières vermineuses.

Espèce 4. *Cholera sec.*

Dans cette espèce, le ventre s'enfle ; il y a des borborygmes et des douleurs tant aux côtés qu'aux lombes, mais sans évacuations par haut et par bas, et le ventre est resserré.

Hyppocrate en a donné la description en peu de mots, au quatrième livre des maladies aiguës. *Ab aridâ cholerà venter inflatur, strepitus fiunt, dolor pectoris et laterum, alvus nil dejicit.* Il y a outre ces symptômes, ainsi que le remarque très-bien Baillou, des envies de vomir, des violentes douleurs d'estomac, des sueurs froides, prostration des forces, refoulement de la chaleur vers l'intérieur, et plusieurs autres phénomènes analogues.

Il convient d'empêcher le vomissement par le moyen des lavemens émolliens, huileux et chauds, les bains tièdes, les irrigations avec l'eau chaude, et de faire des onctions sur tout le corps.

Cette maladie se termine le plus souvent par des convulsions mortelles. *Quibus lumborum tenus et diuturni dolores ad hypocondrium revolvuntur, reducuntur que, et ciborum aversio, dolor his valens intentus ad caput perveniens, citò interimit cum convulsione* (*Prorrhet. Lib.* 1.).

Genre. V. *Diarrhée.*

La diarrhée consiste dans des évacuations

fréquentes d'excrémens plus liquides que de coutume. Elle est assez généralement sans pyrexie, et diffère de la dyssenterie, en ce que dans celle-ci les déjections alvines ne sont pas excrémenteuses : les douleurs peuvent avoir lieu dans la diarrhée comme dans la dyssenterie. Elle est décidée par l'augmentation des mouvemens péristaltiques dans toute l'étendue, ou dans une grande partie du canal intestinal; ce qui peut dépendre de deux causes, 1.° de l'irritation qui s'exerce dans le canal même et qui est déterminée par l'action des divers stimulus, 2.° de l'irritation sympathique des autres organes réfléchie vers les intestins. On peut rapporter à la première cause, le refoulement des forces et leur concentration dans les entrailles, qui se change en un spasme mobile; il est opéré, ou par des agens extérieurs, ou par des stimulus internes, tels que les âcres contenus dans les premières voies, les passions etc. la seconde cause donne lieu aux diarrhées, qui se manifestent lors de la dentition, à celles produites par l'irritation de l'estomac etc.

Espèce 1.ere. *Diarrhée Stercorale.*

Les déjections, dans cette espèce, sont presque entièrement excrémenteuses.

Deux variétés.

1.° *Diarrhée crapuleuse*, *bénéfice de nature.*

Elle est ordinairement l'effet d'une mauvaise digestion, et dure un jour ou deux; elle soulage ceux qui en sont attaqués, et leur rend l'appétit. On observe que les personnes les plus sujettes à cette diarrhée, sont celles qui sont très-voraces, qui ne mâchent pas assez, ou qui n'ont pas de dents, et les begues. Les toniques et les fortifians sont les remèdes les plus convenables, auxquels il faut ajouter la sobriété, et une mastication lente.

2.° *Diarrhée vulgaire.*

Elle est plus longue et plus grave que la précédente; les matières évacuées sont mêlées d'une certaine quantité de sérosités. On recommande dans cette espèce, une diéte légère, une boisson diluente, et quelques purgatifs doux, mais toniques ou astringens; on prescrit ensuite le diascordium ou la thériaque. « C'est » une chose utile à la santé, dit CELSE, que » d'avoir le ventre relâché pendant un ou » même plusieurs jours, pourvû qu'il n'y ait » pas de fièvre, et que le flux s'arrête au sep- » tième, parcequ'il purge le corps, et évacue » utilement des matières qui étant restées in- » térieurement, auraient produit des affections » graves « (*Lib. V. Cap.* 12.).

Espèce 2. *Diarrhée bilieuse.*

Les excrémens sont rendus en grande quantité, et mêlés de beaucoup de bile; il y a

tranchées, soif, amertume de la bouche, quelquefois nausées et vomissemens bilieux. Elle attaque les bilieux, et surtout en été et en automne, se convertit quelquefois en cholera, et est souvent critique dans les maladies bilieuses.

Espèce 3. Diarrhée muqneuse.

Elle est caractérisée par des déjections abondantes de mucus plus ou moins liquide.

Cinq varietés.

1.° *Diarrhée des enfans à la mamelle.*

Elle est utile, et sans danger, lorsqu'elle n'est pas excessive. Les enfans du premier âge doivent avoir le ventre liquide. *Quibus pueris copiosè prufluit alvus, et bellè concoquunt, ii magis sanitate fruuntur* (*Hypp. Lib. dè dentitione.*). Lorsqu'elle est occasionnée par des aigres, elle est réellement maladie. Celle qui survient dans le tems de la dentition, est ordinairement salutaire. On reconnaît cette dernière, en ce qu'elle s'accompagne de la chaleur, de la douleur et du prurit des gencives. L'autre a pour caractère des fortes douleurs de ventre et des déjections verdâtres; elle ne coïncide pas avec le tems de la denttiion. *Quibus in dentitione alvus multotiès subducitur, ii minus convelluntur quam quibus ita pauciès* (*Hypp. Lib. dè dentit.*).

2.° *Mal de Paris.*

Cette diarrhée commence par des tranchées auxquelles succèdent bientôt le ténesme et des déjections sanguinolentes et muqueuses ; les forces sont peu abattues, et l'appétit se soutient. Elle a non seulement lieu à Paris, mais à Londres, à Amsterdam, et surtout dans les Indes Orientales. Elle n'affecte que les étrangers, et paraît être dûe au changement d'air et plus encore à celui de la manière de vivre qui est différente selon les différens lieux.

3.° *Diarrhée ab acribus.*

Elle est produite par les âcres, les poisons, les alimens de mauvaise qualité, les purgatifs drastiques, et même par les minoratifs donnés à contre-tems, et lorsque les intestins jouissent d'un excès d'irritabilité.

4.° *Diarrhée par les purgatifs.*

5.° *Diarrhée séreuse des Indes.*

Cette espèce qui est très-commune dans les Indes, est décidée par la suppression de la transpiration : elle s'accompagne de violentes douleurs qui jetent insensiblement ceux qui en sont affectés, dans un état d'abattement et de langueur extrême ; elle dure des mois et quelquefois des années ; aucun âge n'en est exempt ; elle régne surtout en hiver et dans les tems de pluies. On n'a point trouvé de moyen plus efficace, pour y remédier que de

donner l'ipécacuana, deux ou trois fois, d'après la méthode de PISON.

ESPÈCE 4. Diarrhée fébrile.

Elle est symptômatique, et survient dans le cours des fièvres continues. Elle affecte surtout les malades qu'on n'a pas fait vomir dans le principe, malgré les signes de saburre gastrique. Le plus souvent elle est précédée ou accompagnée de nausées, de cardialgie et d'autres symptômes gastriques. On la fait cesser par l'émétique, quand les forces en permettent l'usage, et le même soir, on fait prendre un léger cardiaque avec un calmant.

ESPÈCE 5. Diarrhée varioleuse.

Elle est un symptôme ordinaire de la petite vérole confluente des enfans. Il est très-dangereux de l'arrêter, et des milliers ont péri par l'imprudence des femmes qui avaient employé des astringens ou des évacuans, pour la faire cesser. On donne utilement dans cette diarrhée, le lait coupé avec la décoction de racine de scorsonère, ou avec l'eau qui produit les mêmes effets. Cette même diarrhée est nuisible dans la petite vérole discrete; elle annonce dans cette espèce, une métastase sur les intestins: c'est le cas d'emploier les cardiaques et les opiatiques, pour prévenir l'affaissement des pustules. Lorsqu'elle survient avant

l'éruption, elle indique la turgescence intestinale, et l'on doit emploier les purgatifs.

Espèce 6. *Diarrhée acrasia, incontinence du ventre.*

Cette espèce ne consiste pas dans des évacuations fréquentes, mais seulement involontaires. Elle est quelquefois l'effet d'une mauvaise habitude qu'on fait cesser par la crainte des punitions. Quand elle est produite par le relâchement du sphincter de l'anus, on la guérit par le moyen des toniques pris intérieurement, et l'application des irritans, des rubéfians etc. sur le sacrum.

Espèce 7. *Diarrhée métastatique.*

Elle est produite par la goutte, le rhumatisme, un virus répercuté.

Espèce 8. *Diarrhée urineuse.*

Elle a quelquefois lieu dans l'ischurie.

Espèce 9. *Diarrhée purulente.*

Les excrémens sont mêlés de pus, comme dans la suppuration des intestins. Celle qui survient à l'occasion d'une suppuration au mésentère, a des retours périodiques; la matière des déjections est une sanie purulente, et quelquefois sanguinolente, qui soulage les malades.

Espèce 10. *Diarhée colliquative.*

Elle est un symptôme des fièvres malignes, ou hectiques. On voit parmis les excrémens,

une graisse fondue, liquide et putride qui consume peu à peu l'embonpoint : il en résulte bientôt, la maigreur, l'abandon des forces et la mort.

ESPÈCE 11. *Diarrhée vermineuse.*

ESPÈCE 12. *Diarrhée critique.*

Flux de ventre bilieux ou séreux, qui survient après les signes de coction; souvent il est annoncé par le pouls intestinal, des douleurs de ventre et des lombes, des vents et des borborygmes.

ESPÈCE 13. *Diarrhée gastro-pituiteuse, SARCONNE.*

Cette diarrhée fut épidémique dans la ville de Naples en 1764, année malheureuse par la disette des bleds. Le froid, dit SARCONNE, fut irrégulier dans l'automne de 1763, jusqu'en Décembre; les pluies rares et la sécheresse presque constante; les vents d'Ouest et de Sud-Ouest soufflèrent en Janvier 1764; et ce fut à cette époque que la diarrhée parut; l'abus des farineux, en fut une des principales causes.

Cette maladie était précédée d'un sentiment de pesanteur et de malaise dans l'estomac, de la perte de l'appétit, et des nausées; la langue était sâle, et l'haleine mauvaise; il se décidait bientôt une véritable cardialgie, des borborygmes, et un vomissement de matières

épaisses, limpides, glaireuses et acides, un peu verdâtres.

La diarrhée se manifestait vers le troisième jour; alors les symptômes gastriques diminuaient, mais il survenait des douleurs abdominales qui accompagnaient les déjections; celles-ci étaient excessives, très-fétides et putrides dès les premiers momens, ensuite elles étaient presque entièrement séreuses; il y avait ténesme, et irritation dans les organes urinaires. Lorsque le ténesme paraîssait, les déjections étaient bien moindres, mais très-puantes, et il survenait de plus grands désordres. Peu de malades rendaient du sang avec les selles; et ceux dont les déjections étaient sanguinolentes, se rétablissaient plus difficilement que les autres; la plupart périssaient de colliquation : très-peu de malades éprouvaient le sentiment de la soif ; le pouls était d'abord faible et serré, les urines aqueuses et modiques ; les malades avaient de fréquens évanouissemens, et ressentaient souvent du froid ou des frissons.

Cette maladie ne durait guères plus d'une semaine. Elle fut très-pernicieuse aux femmes grosses, aux vieillards faibles, et à ceux qui avaient quelque affection cachée du bas-ventre; elle consumait rapidement le plus grand embonpoint, et amenait aussitôt une mai-

greur extrême. Beaucoup de malades périrent, et aucuns de ceux qui furent abandonnés à la nature, n'en réchappèrent, si ce n'est quand la maladie débuta par des vomissemens et des déjections copieuses. Cette diarrhée était contagieuse et se communiquait par les exhalaisons des excrémens.

La diarrhée ne suivait pas toujours la même marche ; elle paraîssait quelquefois en même tems que les symptômes gastriques, et ne cessait qu'avec eux. Dans cette circonstance, au lieu des douleurs fixes du bas-ventre, les malades ne se plaignaient tout au plus que d'une tension douloureuse le long de la ligne blanche ; il n'y avait point de ténesme, mais la faiblesse était bien plus grande ; du reste elle présentait les mêmes symptômes que ci-dessus.

Les rechûtes étaient faciles dans l'un et l'autre état ; et la plus légère erreur dans le régime suffisait pour les décider.

La cause matérielle était dans l'estomac, et passait de ce viscère dans les intestins, au lieu qu'elle ne se déplaçait pas dans la seconde espèce : elle produisait la diarrhée, par la loi du *consensus* établi entre l'estomac, et les intestins. RIOLAN a vu une diarrhée séreuse colliquative, produite par un ulcère de l'estomac, MORGAGNI, a éprouvé sur lui-même

l'effet de ce *consensus*. La feuille d'une plante qui lui était inconnue, et qu'il avala dans un bouillon, lui occasionna un flux de ventre séreux très-abondant, et qui se monta dans l'espace de douze heures, à plus de seize livres, avec des douleurs d'estomac et des nausées : il ne fut délivré de ces accidens, qu'après avoir vomi la substance irritante qui en était la cause.

Les vomitifs étaient très-bien indiqués dans cette diarrhée; mais les purgatifs étaient absolument nuisibles parcequ'ils appellaient dans les intestins, le stimulus qui flottait dans l'estomac. Quelques malades guérirent en buvant copieusement de l'huile d'amandes douces.

SARCONNE obtint d'heureux succès de l'ipécacuana à titre de vomitif donné dès le principe, et faisait prendre un parégorique, le soir. Il rejetait l'usage des farineux, et prescrivait une diète ténue; souvent tout était rentré dans le calme, dans l'espace de deux jours, par cette méthode.

Quand la maladie était décidément établie, et la cause encore dans l'estomac, il emploiait les mêmes moyens; mais il répétait l'ipécacuana; il faisait prendre durant le jour, quelques cueillerées d'huile d'amandes douces, des opiatiques, et des lavemens de lait dans lequel on délaiait des jaunes d'œufs; il appli-

quait des fomentations émollientes sur le bas-ventre et permettait de boire copieusement de l'eau commune.

Lorsque le vomitif augmentait les selles, il donnait de légères doses de simarouba avec quelques gouttes de laudanum liquide de SYDENHAM, ou une forte dose de thériaque.

Si le jour suivant, les douleurs augmentaient, et si les déjections étaient rares et ténues, il avait recours à l'hydrogala et à la rhubarbe légèrement torréfiée, ce qui rendait au bout de quelques heures les déjections moins séreuses et plus pleines; il augmentait alors les doses d'opiats, et en même tems faisait user intérieurement de camomille à titre de tonique, pour soutenir le ton des intestins : il recommandait aussi aux malades de se tenir chaudement dans le lit, et de faire des lotions sur le fondement. Il était fort rare que ce traitement n'amenât un calme parfait; la peau se couvrait d'une légère moiteur, et les selles dévenaient beaucoup plus rares. Le simarouba auquel il unissait les narcotiques, et quelquefois le lait de vache coupé avec une égale partie d'eau, achevaient la cure.

Dans le cas d'exténuation produite par les déjections excessives, rien ne convenait davantage que le régime fortifiant, et l'usage des anodins.

Il était nécessaire durant la convalescence, pour prévenir la rechûte, de s'astreindre à un régime exact, d'éviter l'air trop vif, de faire usage de légers aromatiques et d'un peu de vin généreux.

On a posé en principe que la diarrhée était généralement produite par l'acrimonie des humeurs, ou par le relâchement des intestins : on a prescrit en conséquence, les adoucissans, les évacuans, les astringens, les narcotiques etc. Je ferai là-dessus quelques remarques.

1.° Les âcres peuvent être à la vérité des causes de la diarrhée de même que le relâchement des intestins : mais il est beaucoup d'autres causes qui peuvent donner lieu à cette maladie.

2. L'acrimonie acide cause quelquefois la diarrhée, et surtout, chez les enfans. On a conseillé dans ce cas, les absorbans : mais les substances de ce genre sont plus souvent nuisibles qu'utiles; les toniques sont préférables, en ce qu'ils rétablissent le ton de l'estomac. On a conseillé encore les absorbans, dans presque tous les flux de ventre qu'on regardait comme dépendans du relâchement des intestins: à la vérité ils sont astringens; mais il vaut mieux emploier les autres astringens toniques, qui sont plus sûrs, et n'ont pas les inconveniens

des substances absorbantes qui augmentent dans les maladies bilieuses la tendance des humeurs à la putridité, et dans les maladies pituiteuses, fomentent la diathèse qui leur donne lieu.

3.° On peut emploier dans tous les cas ou les âcres sont cause de la diarrhée, les adoucissans, les huileux et les mucilagineux.

4.° Les vomitifs sont utiles dans les diarrhées produites par les substances âcres et vénéneuses, de même que lorsqu'elles sont décidées par le refoulement des forces vers les entrailles, et par la suppression de la transpiration, parceque les vomitifs déterminent les mouvemens et les humeurs en haut et vers la peau. *Longo alvi profluvio detento, spontanea succedens vomitio profluvium solvit* (*Aph.* 15. *Sect. VI*).

5.° Dans les diarrhées chroniques entretenues par l'habitude qu'a contractée la nature de refouler l'action dans les entrailles, on a vu des bons effets des diaphorétiques, des sudorifiques qui affaiblissent les spasmes des intestins, en déterminant les mouvemens vers l'organe extérieur. C'est pourquoi BAGLIVI a dit : *sudor diarrheis superveniens morbum sistit* (p. 108).

6.° Les purgatifs sont le plus souvent inutiles, et même dangereux dans les diarrhées,

en ce qu'ils augmentent la détermination des mouvemens et des humeurs vers les intestins. Il sont surtout pernicieux dans le cas de dissolution, et notamment dans cette espèce de diarrhée colliquative qui survient dans le dernier période de la fièvre hectique, de même que dans celle qui dépend d'une inflammation des intestins, comme cela a quelquefois lieu dans la rougeole, et dans la dyssenterie inflammatoire chronique; SYDENHAM a obtenu dans ce dernier cas, d'heureux effets, de la saignée.

7.° On ne doit jamais emploier les astringens, dans le principe des diarrhées. *Curationem diarrheæ nè incipias per astringentia, nam introduces viscerum et intestinorum obstructiones difficilè solubiles, quibus tandem succedit hydrops pertinax* (BAGLIVI p. 108). Ils ne conviennent que sur la fin, lorsqu'il n'y a plus ou presque plus d'irritation, ou dans les diarrhées occasionnées par le spasme atonique des intestins.

8.° Les narcotiques ne sont utiles que dans le cas de diarrhée nerveuse sans cause matérielle, comme celle qui est produite par la concentration des forces dans les entrailles opérée par le froid, les passions etc. : ils conviennent encore dans les diarrhées avec forte irritation : on en a obtenu aussi d'heureux effets dans les

diarrhées

diarrhées invétérées; mais il est plus avantageux de les combiner avec les antimoniaux et les toniques, que de les donner seuls.

Le régime animal est nuisible en général dans les diarrhées : c'est pourquoi BAGLIVI dit avec raison, *carnium esus auget diarrheas : cave igitur ab iis quantum poteris* (*). Les plaisirs de l'amour pris modérément, ont quelquefois réussi à guérir la diarrhée; ils ont été conseillés par HYPPOCRATE, AÉTIUS, AMATUS LUSITANUS etc.

GENRE VI. *Lienterie.*

La lienterie est un flux de ventre dans lequel on rend les alimens à peine altérés par les forces digestives, peu de tems après les avoir pris. Le mot *lienterie* est grec, et signifie *poli glissant* : les anciens ont donné ce nom à cette maladie, parce qu'ils pensaient que la tunique interne des intestins était devenue si glissante, qu'elle laissait échapper les alimens avant qu'ils fussent digérés.

Le pylore est presque toujours relâché dans la lienterie; de là vient que les alimens portent dans les intestins un caractère de crudité qui est un stimulus efficace pour précipiter les mouvemens péristaltiques de ce canal. Cette

---

(*) *BAGLIVI pag.* 108.

maladie est quelquefois occasionnée aussi par les obstructions du foie, et la mauvaise qualité de la bile, ou par une trop grande irritabilité des intestins.

Espèce 1.ere. Lienterie par erreur dans le régime.

Cette espèce est presque toujours l'effet des excès habituels dans les alimens et les boissons : elle est familière aux enfans.

Elle exige un régime et des remèdes toniques, fortifians et astringens. Les alimens doivent être pris en petite quantité à la fois, surtout dans les commencemens. On doit s'abstenir entièrement dans cette espèce, des vomitifs, des purgatifs et des opiatiques. On a vu la lienterie guérir par un jeune rigoureux soutenu durant plusieurs semaines.

C'est un bon signe dans cette maladie, lorsqu'il se manifeste des renvois acides; *in diuturnis intestinorum lœvitatibus ructus acidus superveniens, qui prius non fuit, signum bonum* (*Aph.* 1. *Sect. VI*). Ces renvois acides annoncent que les alimens éprouvent déja un commencement de coction qui n'avait pas lieu auparavant.

La lienterie qui continue longtems, finit par la consomption; celle-ci s'accompagne de la dyspnée, et d'un pincement de la poitrine.

Espèce 2. *Lienterie ulcéreuse*, *Forestus.*

Cette espèce est occasionée par l'ulcère de l'estomac. J'en ai vu une semblable. Elle s'accompagne des signes propres à l'ulcère de ce viscère.

Espèce 3. *Lienterie scorbutique*, *Etmuller Barbetie.*

Elle dépend d'une irritation que produit sur l'estomac une sanie fétide qui sort des gencives, et qui tombe dans ce viscère. Ajoutez à cette cause le relâchement du pylore, et la dilution de la masse alimentaire dans le mucus intestinal qui est sécrété en plus grande quantité que de coutume.

Espèce 4. *Lienterie aphteuse*, *Alexandre de Tralles*, *dè opio.*

Elle dépend des aphtes de l'estomac.

Espèce 5. *Lienterie secondaire*, *consécutive.*

Cette espèce survient à la suite des longues dyssenteries, de diarrhées invétérées, des fièvres, et des obstructions des viscères, dans l'éthisie, dans la vomique des poumons, en un mot dans les suppurations internes, et à la fin des longues maladies : les alimens tombent avec bruit dans l'estomac, lors de la déglutition, et les malades ne se sentent pas aller du ventre. Cette espèce est

mortelle. *Qui lienosi à dysenteriâ corripiuntur, his longâ superveniente dysenteriâ, hydrops supervenit, aut intestinorum lævitas, et pereunt* (*Aph.* 43. *Sect. VI*). Cette espèce est plus fréquente en automne que dans les autres saisons (*Aph.* 22. *Sect. III*).

Genre VII. *Flux cœliaque, ou passion cœlïaque.*

Déjections de matières chyleuses cendrées, grisâtres, ou blanchâtres, mêlées avec les excrémens. Le flux cœliaque paraît dépendre des obstructions des glandes du mésentère, qui ne permettent pas le passage du chyle dans les veines lactées du second ordre. Cette maladie n'est pas la même que le *cœlïacus affectus* de Celse, qui paraît être la colique d'estomac. Elle n'a pas été suffisament observée par les modernes.

Genre VIII. *Ténesme.*

Les déjections sont en très-petite quantité, et muqueuses, quelquefois sanguinolentes, avec des envies continuelles d'aller à la selle, et des efforts proportionnés à ces envies.

La cause de cette maladie qui est presque toujours symptômatique, est une irritation continuelle de l'intestin rectum. Le ténesme se rencontre dans la dyssenterie, dans l'inflammation et les douleurs de la vessie, de la

matrice, de l'anus; il est un symptôme des vers ascarides, des hémorroïdes, des ulcérations de l'anus, et de la constipation. BONNET rapporte (*) l'observation d'un ténesme causé par un carcinome entre la vessie et le rectum, lequel répandait sur cet intestin, une humeur ichoreuse et caustique qui irritait ses membranes.

GENRE IX. *Procthorrée.*

Écoulement d'un mucus blanc jaunâtre et épais par l'anus, et qui vient des hémorroïdes internes ou externes; il s'accompagne d'un prurit très-incommode au fondement. Ce flux est quelquefois salutaire.

ORDRE TROISIÈME.

Flux séreux.

Flux vicieux d'un fluide quelconque non sanguinolent, et qui ne se fait pas par l'anus.

GENRE I.er. *Éphidrose, sudation.*

Écoulement vicieux de la sueur.

ESPÈCE 1.ere. *Éphidrose fébrile.*

Elle est symptômatique dans les fièvres.

ESPÈCE 2. *Éphidrose critique.*

ESPÈCE 3. *Éphidrose hectique, colliquative.*

ESPÈCE 4. *Éphidrose scorbutique.*

(*) *Sepulchret. obs. 30. Titul. IV.*

Espèce 5. *Éphidrose saburrale.*

« Une sueur abondante qui survient durant
» le sommeil, sans cause manifeste, désigne
» qu'on prend trop d'alimens; et lorsqu'elle
» a lieu chez les personnes qui n'en prennent
» pas beaucoup, c'est un signe qu'on a be-
» soin d'être purgé (*Aph.* 41. *Sect. IV*).

Espèce 6. *Éphidrose vermineuse.*

On a observé une sueur prodigieuse qui se montait à quarante livres par jour, et qui dépendait de la présence des vers. Elle fut guérie par l'usage des cardiaques (*Journ. de Médecine Juillet* 1762).

Espèce 7. *Éphidrose latérale.*

On a vu une femme qui ne suait jamais que du côté gauche, excepté dans le tems de la grossesse (*Collect. acad. vol. III. pag.* 577).

Espèce 8. *Éphidrose syncopale.*

Elle est accompagnée de froid et de défaillances : elle est quelquefois partielle, et d'autresfois universelle.

« Elle provient dit Pisson, (*) de ce que
» la nature qui gouverne nos corps, et qu'Hyp-
» pocrate appèle *chaleur naturelle* (*calidum
» innatum*), est tout-à-fait éteinte ou prête à
» s'éteindre; d'où s'en suit le relâchement des
» solides, et par conséquent des orifices ex-

(*) *De morb. cognosc. pag.* 212.

» crétoires de la peau; quelquefois il se sé-
» pare du sang froid et comme coagulé, une
» grande quantité de sérosité qui transude
» par la peau froide, ne pouvant plus être
» contenue par là force rétentrice. « Cette sueur a lieu avec un pouls petit, rare et formicant; la face est ordinairement cadâvéreuse; le malade éprouve des agitations; il est chagrin et désespéré. Cette espèce de sueur annonce une mort prochaine; elle n'a lieu que dans les fièvres très-malignes, et s'accompagne le plus souvent d'un spasme fixé sur le *cardia*.

ESPÈCE 9. *Éphidrose spontanée.*

Elle se manifeste principalement la nuit; elle est sans fièvre, entraîne la perte des forces et de l'appétit, et produit le marasme; elle est sans cause évidente. Le traitement consiste à détourner les forces de l'organe extérieur : on emploie à cette effet les purgatifs, et les toniques particulièrement les bains froids.

ESPÈCE 10. *Éphidrose acide.*

Elle est un symptôme de la miliaire, de la colique végétale, de l'éphémère laiteuse et des maladies vermineuses.

ESPÈCE 11. *Éphidrose colorée.*

On a vu des sueurs vineuses, mielleuses, vertes, jaunes. bleues, et même sanglantes.

GENRE II. *Épiphore.*

Écoulement vicieux, qui se fait par les yeux, des larmes, ou d'une matière sébacée, ou purulente. Cette maladie appartient à la Nosologie externe.

GENRE III. *Enchiffernement, coryza, rhume de cerveau.*

Écoulement qui se fait goutte à goutte par les narines, d'une humeur limpide, muqueuse, visqueuse, et qui est fournie par la membrane pituitaire, dont l'action sécrétoire est augmentée. Le coryza est un symptôme des maladies catharrales. Il en est un purulent qui dépend de l'ulcération des sinus frontaux ou des sinus maxillaires. Les injections détersives, et même la trépanation sont recommandées dans la première espèce; et lorsqu'un des deux sinus maxillaires est rempli de pus, on conseille de lui donner issue par l'évulsion d'une dent canine.

GENRE IV. *Ptialisme, salivation.*

Écoulement par la bouche, de salive ou de mucus, plus fréquent que de coutume, sans expectoration et sans vomissement.

ESPÈCE 1.ère. Ptialisme saburral.

Il s'accompagne des autres symptômes qui indiquent la présence d'une saburre dans les premières voies.

Espèce 2. *Ptialisme ab acribus.*

C'est celui que produisent les sialagogues.

Espèce 3. *Ptialisme produit par le vomissement.*

Il précède le vomissement soit spontané, soit celui produit par l'action des vomitifs.

Espèce 4. *Ptialisme à pyrosi.*

Il s'accompagne d'un sentiment brûlant à l'estomac, et d'acidité corrodante qui s'étend depuis l'estomac jusqu'a la bouche : la salive qui coule abondamment, a un gout acide ; mais il n'y a point de nausées. Cette affection est souvent déterminée par l'usage des fruits à coque, des poissons salés et des fritures.

Espèce 5. *Ptialisme par relâchement.*

Il a lieu chez les paralytiques, et les imbécilles qui ayant les yeux baissés et les lêvres pendantes, ne peuvent retenir leur salive dans la bouche.

Espèce 6. *Ptialisme mercuriel.*

Il est produit par l'usage soit intérieur, soit extérieur du mercure. Il faut pour l'arrêter, suspendre son usage, faire changer de linges, puis recourir aux purgatifs, aux bains, et même aux vésicatoires ou aux rubéfians

Espèce 7. *Ptialisme varioleux.*

Il survient ordinairement chez les adultes attaqués de la petite vérole confluente : il se manifeste dans le tems de l'éruption ou deux

jours après, et cesse pour l'ordinaire aux environs du onzième ou du douzième jour. Il a lieu aussi dans la fièvre varioleuse : il est salutaire, et il faut le soutenir.

ESPÈCE 8. *Ptialisme scorbutique.*

Il dépend du scorbut. Lorsqu'il est abondant, il épuise les forces, et il faut l'arrêter. LIND recommande dans cette vûe, l'application des épispastiques, et des sinapismes à la partie postérieure des jambes, les lavemens, les purgatifs doux, les diurétiques, et les gargarismes astringens.

ESPÈCE 9. *Ptialisme hypocondriaque.*

Cette espèce est symptômatique dans l'hypocondrie, et dans la mélancolie.

ESPÈCE 10. *Ptialisme goutteux.* MUSGRAVE. *Cap.* 2. *Hist.* 3.

ESPÈCE 11. *Ptialisme aphteux.*

ESPÉCE 12. *Ptialisme de la grossesse.*

Il a lieu dans les premiers tems de la grossesse, et jusqu'au troisième ou au quatrième mois. Il s'accompagne d'un sentiment d'aigreur, de la cardialgie, ou des nausées. La salive est visqueuse et fade.

ESPÈCE 13. *Salivation catharrale*, *rhume d'estomac* de MEYSEREY. Tom. 2. N.° 302.

Elle survient dans les maux de dents, et dans l'esquinancie catharrale.

Espèce 14. *Ptialisme provenant d'une carie des os de la mâchoire et des dents.*

Il est quelquefois de si longue durée, qu'il jete dans la consomption, surtout lorsque l'antre d'Hygmor, ou le sinus maxillaire est percé par la carie.

Espèce 15. *Ptialisme vérolique.*

Il est occasionné par les ulcères veroliques du gosier, de la luette, ou du voile du palais.

On ne doit dans cette espèce administrer le mercure qu'avec reserve et à petite dose : il faut emploier les détersifs sur les ulcères, et prescrire aux malades la diète lactée.

Espèce 16. *Ptialisme calculeux.*

Il dépend d'un calcul formé sous la langue.

Espèce 17. *Ptialisme ictérique.*

Il survient dans l'ictère, et est salutaire.

Espèce 18. *Ptialisme fébril.*

On l'a observé dans la fièvre double tierce épidémique de Leipsick ; il était très-abondant, et durait plusieurs semaines sans dissiper entièrement la fièvre ; il était très-dangereux de l'arrèter. Il est quelquefois critique dans la fièvre quarte et dans l'ascite.

Espèce 19. *Ptialisme urineux.*

Tulpius Lib. III. Hist. 22. Helvetius *œcon. animal.* Pag, 196. I. Waller. *Act. upsal.* Pag. 156.

Espèce 20. *Ptialisme vermineux.*

GENRE V. *Expectoration*, *Anacatharse*.

Crachement de mucus, de lymphe, de pus, ou d'une autre humeur, avec toux.

GENRE VI. *Diabète*.

Écoulement habituel d'urines beaucoup plus considérable que la quantité de boissons qu'on prend, avec soif, dégout, et consomption. Cette maladie n'a pas été connue des Grecs; il n'en est fait mention dans aucun de leurs ouvrages.

ESPÈCE 1.ere. *Diabète mielleux*.

Les urines récentes sont claires et sans couleur, mais au bout de quelques tems, on y apperçoit une légère teinte d'un vert jaunâtre qui les fait ressembler à une solution de miel dans une grande quantité d'eau, et elles ont la saveur mielleuse. Ce diabète s'accompagne d'une soif extrême, de la fièvre hectique, de la faiblesse, et de l'émaciation.

Les urines rendues dans cette espèce de diabéte, contiennent une grande quantité de sucre qu'on en peut retirer. Si à ce sucre on ajoute un peu de levain, il passe aisément à la fermentation vineuse, et on en peut retirer un alcohol assez fort et agréable. Ce sucre est contenu dans les substances alimentaires que la nature emploie dans la nutrition, et est entraîné dans cette maladie, avec les urines.

SYDENHAM l'a observé à la suite des fièvres tierces et quotidiennes des vieillards qu'on avait trop affaiblis par les saignées et les purgatifs.

ESPECE 2. *Diabète non mielleux.*

Les urines sont rendues en très-grande quantité dans cette espèce, mais elles sont claires, limpides et non sucrées. Ce diabète est produit par l'abus du vin, par l'hystérie et par la goutte. On le fait naître artificiellement dans les animaux vivans, en liant les vaisseaux de la rate (MALPHIGI.).

La cause prochaine du diabète, n'est point encore connue. Quelques médecins ont prétendu qu'il dépendait d'un relâchement des vaisseaux sécrétoires des reins : en effet on a trouvé à l'ouverture des cadâvres des personnes mortes de cette maladie, les reins très-flasques et très-relâchés : mais cet état est plutôt l'effet que la cause du diabète. D'ailleurs en admettant ce sentiment, on ne rend pas raison de la qualité sucrée des urines dans le diabète mielleux. MEAD a crû que le diabète était dû à un certain état de la bile ; il est vrai qu'on a observé quelquefois cette maladie, dans des personnes qui avaient le foie affecté, et à la suite des fièvres intermittentes ; mais ces exemples sont très-rares, et elle se manifeste plus souvent sans aucune de ces

maladies. Duret l'attribuait à une soif extrème des reins, décidée par une bile âcre qui agissait sur ces organes, et qui leur faisait attirer toute la sérosité des veines. *Renes ita cacoethiâ quâdanu laborant, quoniam bilis acrior ad eorum substantiam contumacius adhærescit, et sicut alvus, quando natat bile, ita renes siti inexplebili tenentur, ad quam extinguendam summâ vi trahunt serum è venis ante quàm mitificatum fuerit,. et attrahendi finem non faciunt, donec venæ ab exhausto laborent.* (*In Cap. LIII. de diabete in suam enarrat annot. Pag.* 446.).

Le diabète a eu lieu quelquefois chez ceux qui faisaient habituellement des excès dans la boisson, qui buvaient des quantités considérables d'eaux minérales, ou dont la constitution était usée. Les vins aigrelets, la biere et toutes les liqueurs légères prises en grande quantité et dans un court espace de tems, l'ont quelquefois produite aussi. Cullen a vu une femme affectée de cette maladie, pour avoir bu quatre pintes de thé. Bergerus parle d'une personne qui buvait vingt pintes d'eau par jour, et qui en fut attaquée. Mais il y a beaucoup d'observations de diabète, qu'on ne peut rapporter à aucune de ces causes.

Ainsi la véritable cause du diabète est en-

core inconnue, et le traitement qui convient, non encore déterminé; je regarde même comme très-incertains les moyens curatifs qu'on dit avoir réussi dans cette maladie.

Parmi ces moyens, ce sont les astringens desquels on a obtenu le plus de succès, tels que le petit lait aluminé, le quinquina et les bains froids. On a conseillé aussi les diaphorétiques et les sudorifiques; si ceux-ci ont reussi, ç'à été sans doute dans le diabète dépendant de l'excès d'action du systême absorbant cutané: il est des diabètes qui reconnaîssent cette cause.

GENRE VII. *Énurésie*, *Incontinence d'urines.*

Ecoulement involontaire et incommode des urines, sans douleur, ni chaleur.

L'incontinence d'urines est une maladie propre à l'enfance; les adultes y sont moins sujets, et les vieillards plus rarement encore; à la vérité ces derniers se plaignent fréquemment de ne pouvoir retenir leurs urines; mais cette espèce est l'effet du regorgement de ce fluide, qui accompagne la rétention dépendante de l'atonie de la vessie.

L'énurésie reconnaît pour cause l'augmentation des forces expulsives de la vessie, ou la diminution des forces rétentrices. Cette dernière est la plus commune.

Espèce 1.ere. *Énurésie des enfans.*

Effet d'une mauvaise habitude, ou relâchement du sphincter de la vessie. Les corrections dans le premier cas, les toniques et un régime sec dans le second, sont les moyens propres à combattre cette maladie. J'ai vu plusieurs enfans guérir de l'énurésie par relâchement, par l'application des vésicatoires au sacrum.

Espèce 2. *Énurésie paralitique.*

Paralisie du sphincter de la vessie, qui a lieu assez souvent dans l'apoplexie, l'hémiplégie, la paraplégie, de même que lorsque les nerfs du sacrum ou des lombes ont été comprimés, contus etc. Dans cette espèce il y a écoulement continuel d'urines qui se fait goutte à goutte, aulieu que dans les autres, l'urine ne sort que par intervalles. Le traitement est le même que dans la paralysie: mais il réussit rarement.

Espèce 3. *Énurésie produite par les hernies.*

Elle accompagne le déplacement de la vessie, la chûte de la matrice et toutes les descentes capables de distendre le sphincter de la vessie, qui est adhérent au podex chez les hommes et au vagin chez les femmes, et s'oppose à son resserrement. On guérit en remettant les parties déplacées dans leur situation naturelle.

Espece 4. *Énurésie de la grossesse et des femmes en couches.*

Elle dépend de la perte du ton du sphincter de la vessie; chez les femmes qui ont fait beaucoup d'enfans, et chez celles qui sont nouvellement accouchées. Elle reconnaît pour cause, dans les femmes grosses, la pression qu'exerce la matrice sur la vessie: car comme celle-ci ne peut contenir qu'une petite quantité d'urines, la vessie doit se distendre plus souvent, et l'écoulement être plus fréquent. Le traitement qui convient dans l'énurésie *ab atoniâ*, consiste dans l'usage des toniques: quant à celui de l'énurésie des femmes grosses, un des moyens qu'on doit emploier, est l'application d'une serviette qui soutienne l'abdomen, et par conséquent la matrice.

Il est encore une autre espèce d'incontinence d'urines, qui survient à la suite de l'accouchement difficile, et dont parlent Puzos et plusieurs autres, c'est celle occasionnée par la perforation de la vessie. Lorsque le fétus a été retenu longtems au passage, le col de la vessie ayant été comprimé par la tête de l'enfant et l'os pubis, il en résulte une inflammation, et cinq ou huit jours après, il survient une incontinence d'urines qui est incurable,

la vessie se trouvant percée dans cet endroit. Il s'y engendre quelquefois des calculs avec le tems.

Espèce 5. *Énurésie calculeuse.*

Espèce 6. *Énurésie fistuleuse de la vessie, de l'anus.*

Espèce 7. *Énurésie dépendante de la suppression du lait dans les femmes en couche. Journ. de Médecine, Aoust* 1761. p. 145.

On la guérit par les purgatifs hydragogues.

GENRE VIII. *Pyurie.*

Écoulement par le canal de l'uréthre, d'une matière purulente, blanche, jaune, visqueuse ou muqueuse, et qui est mêlée avec les urines.

Espèce 1.ere. *Pyurie rénale.*

On la reconnaît par les signes de la néphritie suppurée.

Espèce 2. *Pyurie vésicale.*

Ulcération du col ou du corps de la vessie: elle s'accompagne des signes de la cystitie suppurée.

Espèce 3. *Pyurie provenant du cœur*, BONNET. *Sepulchret. Obs.* 12. *et.* 13.

Après une pyurie qui avait duré longtems, avec tous les symptômes qui caractérisent l'ulcération des reins, on ne trouva à l'ouverture du cadàvre, aucun vice dans les organes uri-

naires, mais un abcès et des ulcères au cœur avec beaucoup de calculs.

Espèce 4. *Pyurie provenant du thorax.*

C'est une pyurie qui s'accompagne de douleurs néphrétiques, et qui a lieu quelquefois dans l'empyême. Elle est critique, va jusqu'a plusieurs livres, et le guérit.

Espèce 5. *Pyurie visqueuse, glaireuse.*

Elle est familière aux vieillards, surtout à ceux qui ont eu autrefois des blénorrhagies, et s'accompagne de la difficulté d'uriner. En général les urines déposent constamment un sédiment abondant, visqueux, de couleur grise, qui se précipite et se colle au fond du vase, et qui quand on le verse, forme de longs filamens, toutes les fois que les urines ne sortent pas librement; mais le plus souvent la pyurie glaireuse est un obstacle à leur excrétion, et surtout chez les personnes avancées en âge. On conseille dans cette espèce, l'usage des diurétiques, et lorsqu'il y a rétention d'urines, il faut recourir à la sonde.

Espèce 6. *Pyurie laiteuse.*

Écoulement d'urines blanches et semblables à du lait. On voit souvent des femmes en couche, surtout celles qui n'allaittent pas leurs enfans, rendre par la matrice et la vessie, une grande quantité de lait. Les urines laiteuses,

sont en général un signe de vers chez les enfans.

GENRE IX. *Leucorrhée, fleurs blanches.*

Flux habituel d'une matière séreuse, blanche, jaune, ou noire, fétide, putride, puriforme, qui se fait par la matrice et le vagin. Il porte une impression de faiblesse sur tout le système et particulièrement sur l'estomac.

ESPÈCE 1.ere. Leucorrhée par atonie.

Elle est décidée par le spasme atonique de la matrice ; elle suit ordinairement ou même accompagne la ménorrhagie qui dépend de la même cause, et est toujours augmentée par toute espèce d'irritation qui agit sur la matrice. Quelquefois elle est le produit de la faiblesse et du relâchement de tout le système. La vie sédentaire et les affections tristes influent singulièrement sur cet écoulement ; il en est de même de l'air : on voit bien des femmes chez lesquelles ce flux cesse, lorsqu'elles sont à la campagne, et reparaît dès qu'elles sont à la ville. SELLE croit non sans fondement, que le vice scrofuleux est souvent la cause de la leucorrhée.

Les effets de la leucorrhée sont peu différens de ceux de la ménorrhagie. Lorsqu'elle est excessive, elle produit une débilité générale, mais particulièrement de l'estomac et

des organes de la génération, et occasionne souvent la stérilité.

La matière de la leucorrhée est presque toujours douce dans le principe ; mais elle devient âcre dans la suite, elle est alors capable d'irriter et même de carroder les surfaces qu'elle touche, et de produire des ulcères, des excoriations.

On conseille d'emploier dans la leucorrhée, les stimulans qui agissent spécifiquement sur les organes urinaires dont la sympathie avec la matrice, est très-grande; tels sont les cantharides, la thérébentine, le baume du Pérou. On a vu réussir les fumigations avec l'encens, le succin, le cinabre. Les diaphorétiques et même les sudorifiques ont produit quelquefois des bons effets ; mais les moyens les plus efficaces sont la vie exercée et active, la rustication, les toniques et les astringens, et notamment les eaux martiales, et les bains froids continués pendant longtems.

Espèce 2. *Leucorrhée par spasme tonique.*

Il y a phlogose de la matrice ; les malades y éprouvent une grande chaleur et des douleurs dans les lombes: cette leucorrhée a quelquefois lieu vers l'âge de puberté ; elle affecte les personnes robustes, pléthoriques, et qui éprouvent les stimulus de l'amour, comme les jeunes veuves.

La saignée, les réfrigérans, les tempérans, le petit lait, le régime végétal, sont les moyens qu'on doit emploier dans cette espèce de leucorrhee : il faut surtout entretenir la liberté du ventre par le moyen des lavemens et des doux laxatifs.

Espèce 3. *Leucorrhée provenant d'un squirre de la matrice.*

Espece 4. *Leucorrhée des femmes grosses.*

Elle vient du vagin, et est sans danger.

GENRE X. *Dyspermatisme, impuissance d'éjaculer.*

Émission de semence, qui ne se fait que goutte à goutte, ou lentement et avec peine, et qui n'est pas propre à la génération.

Le dyspermatisme reconnaît diverses causes: 1.° le rétrécissement du canal de l'uréthre, 2.° des protubérances dans les corps caverneux, qui défforment la verge, la recourbent d'un côté ou d'un autre, en haut ou en bas, selon leur situation, et qui rendent l'érection douloureuse, 3.° un vice du prépuce, surtout lorsque son ouverture est très-petite, l'émission de la semence et quelquefois celle des urines est retardée par cette cause, 4.° une fluxion muqueuse ou catharrale de l'uréthre, 5.° une trop forte érection qui ferme entièrement ou en grande partie ce canal et oppose ainsi

une trop forte résistance à la sortie de l'humeur séminale, 6.° l'épilepsie qui survient dans l'acte vénérien, 7.° le défaut d'érection, 8.° la mauvaise qualité de la semence qui est aqueuse et abondante, 9.° enfin le reflux de la semence de l'uréthre dans la vessie, ou dans les vésicules séminales: dans le dyspermatisme produit par cette dernière cause, il n'y a point d'émission de semence durant le coït, et cette liqueur est ensuite rendue avec les urines (*). Souvent aussi le reflux de semence dans la vessie, dépend de la résistance du verumontanum, comme chez ceux qui ont eu plusieurs blénorrhagies, et qui ont des nœuds, ou des carnosités dans l'uréthre. Quelquefois une forte compression de la verge, au moment de l'éjaculation, fait refluer la liqueur séminale dans les vésicules et dans les canaux déférens.

Tous ces différens vices ne peuvent être détruits, qu'en attaquant immédiatement les causes propres qui leur ont donné lieu: la plupart exigent l'emploi des moyens chirurgicaux.

Il est encore d'autres causes d'impuissance virile, et entre autre la faiblesse de l'imagination, comme l'observe très-bien BAGLIVI, la crainte, la pudeur, la trop grande application aux affaires, à l'étude, la stupidité. On

---

(*) Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tom. I. pag. 434.

remarque que ceux qui ont l'imagination vive, sont ordinairement très-lascifs, et se livrent avec ardeur aux plaisirs de l'amour ; car la vivacité de l'imagination rend le corps propre aux exercices vénériens, à moins qu'il ne soit affaibli par quelque cause.

GENRE XI. *Gonorrhée.*

Ecoulement de la semence, qui se fait goutte à goutte, par l'uréthre dans les hommes.

ESPÈCE 1.ere. *Gonorrhée simple.*

Écoulement de semence, qui a lieu par intervalles, sans dysurie, ni plaisir, et qui ne reconnaît pas pour cause, un commerce impur.

Cette espèce dure très-peu de tems ; elle est causée par les lavemens chauds, par l'équitation chez ceux dont les vésicules séminales sont remplies, par l'excès des plaisirs vénériens, par la masturbation : celle produite par ces deux dernières causes, est très-dangereuse, quand elle est habituelle, parceque les conduits excrétoires des vésicules séminales perdent entièrement leur ton, et il est impossible de le rétablir.

ESPÈCE 2. *Gonorrhée douloureuse.*

Elle est caractérisée par une tension presque continuelle dans les organes de la génération, avec ardeur et cuisson violente ; l'érection est douloureuse, et surtout durant le sommeil qui en est interrompu. Les malades

agités par une ardeur dont tout leur corps est embrasé, changent à chaque instant d'attitude, sans en pouvoir trouver qui les soulagent; il s'écoule par intervalle de l'uréthre, une semence mal élaborée qui, loin de procurer une sensation voluptueuse, augmente l'ardeur et la cuisson; et lorsque cet état dure quelque tems, la fièvre ne tarde pas à survenir, et les malades périssent bientôt dans la consomption. Cette maladie attaque ceux qui se livrent avec excès aux plaisirs de l'amour, ou à la masturbation. Les adoucissans, les bains tièdes, le laitage, les analeptiques et le changement de conduite, sont les premiers moyens auxquels il convient de recourir; ensuite on emploie les toniqnes et les fortifians, et surtout les bains froids, le quinquina, et les martiaux.

ESPÈCE 3. Gonorrhée libidineuse de SAUVAGES.

Écoulement involontaire de semence, et produit par des desirs lascifs.

Le traitement consiste à éviter les assaisonnemens, les alimens échauffans, la lecture des livres obscènes, la compagnie des femmes, les boissons spiritueuses; on conseille à ceux qui sont sujets à cette gonorrhée, de faire un exercice modéré, de vivre de végétaux et surtout de lait. On a quelquefois donné

avec succès le camphre et l'opium; mais elle résiste souvent à tous ces moyens; dans ce cas il n'y a d'autre remède que le mariage. Lorsque cette gonorrhée est causée ou entretenue par la perte de ton, comme chez les masturbateurs, et ceux qui se sont livrés avec excès aux plaisirs de l'amour, il faut recourir aux toniques, tels que le quinquina, les eaux martiales, les bains froids, et appliquer sur les parties naturelles, des remèdes fortifians et nervins. Cette espèce ainsi que la précédente, lorsqu'elle est habituelle, conduit bientôt à la consomption et à la mort.

GENRE XII. *Blénorrhagie, chaude pisse.*

Flux de matière muqueuse ou puriforme par le canal de l'uréthre, ou le prépuce chez les hommes, et par le vagin chez les femmes, avec douleur, ardeur ou cuisson principalement durant l'émission de l'urine. Il est décidé par l'irritation des glandes muqueuses de la membrane de l'uréthre, de celle qui tapisse le gland, et de l'intérieur des parties génitales dans les femmes.

Toutes les blénorrhagies ou chaude pisses, ne sont pas produites par le virus syphillitique : elles dépendent plus communément d'une autre cause. On peut produire artificiellement la blénorrhagie, en injectant dans l'uréthre une substance irritante, et notam-

ment de l'ammoniaque, ainsi que l'a tenté sur lui-même SWÉDIAUR. La gomme résine de gayac, prise intérieurement, de même que le poivre peuvent aussi l'occasionner.

ESPÈCE 1.ere. *Blénorrhagie syphiltitique, chaudepisse virulente.*

Elle est décidée par l'action du virus syphillitique, et après un commerce charnel avec une personne infectée de ce virus. Je remets à en parler, à la classe des cachexies où je traiterai spécialement de la vérole et de toutes les affections syphillitiques.

ESPÈCE 2. *Blénorrhagie arthritique.*

ESPÈCE 3. *Blénorrhagie rhumatismale.*

ESPECE 4. *Blénorrhagie herpétique ou lépreuse.*

Le virus herpétique se jete souvent sur le systême utérin dans les femmes, et est entraîné avec le flux menstruel. Il produit la blénorrhagie chez les hommes, par la voie du coït.

ESPÈCE 5. *Blénorrhagie produite par la biere.*

C'est surtout la biere nouvelle et prise avec excès qui cause cette blénorrhagie. On la guérit en avalant de l'eau-de-vie, ou une autre liqueur forte.

Espèce 6. *Blénorrhagie causée par un âcre pris intérieurement, ou appliqué à l'uréthre.*

Telle est celle à laquelle donnent lieu la gomme de gayac, le poivre, les injections stimulantes dans le canal de l'uréthre.

Espèce 7. *Blénorrhagie de la dentition.*

On l'a vue survenir aussi après l'évulsion d'une dent.

Espèce 8. *Blénorrhagie produite par un violent effort dans la coït, ou dans la masturbation.*

Espèce 9. *Blénorrhagie de la vessie, morbus mucosus vesicæ.*

Catharre de la vessie, accompagné quelquefois d'inflammation, et souvent décidé par la présence des calculs dans la vessie.

Espece 10. *Blénorrhagie causée par un ulcère de la matrice ou du vagin.*

Elle s'accompagne des symptômes propres aux ulcères qui ont leur siège dans ces organes. On peut rapporter à cette espèce, celle qui dépend des aphtes de l'utérus ou du vagin; elle est presque sans douleur, et guérit spontanément.

Espèce 11. *Blénorrhagie leucorrhoïque.*

C'est celle qui est communiquee par la leucorrhée âcre.

Espèce 12. *Fausse blénorrhagie.*

Il en est une qui dépend du virus syphillitique et dont je parlerai en traitant de la vérole. Celle qui ne reconnaît point pour cause ce virus, n'est autre chose qu'un suintement d'une matière muqueuse, du prépuce et de la couronne du gland, quelquefois avec des aphtes; elle a communément lieu chez les hommes dont le gland est recouvert par un prépuce long. On la prévient, et on la guérit par des simples lotions d'eau.

Genre XIII. *Blénorrhée.*

Flux de mucus ou de matière puriforme par le canal de l'uréthre chez les hommes, et par le vagin chez les femmes, sans douleur, ou avec des douleurs légères. Il est ordinairement la suite de la blénorrhagie, et ne demande pour sa guérison que des toniques et des astringens, un régime fortifiant, et des exercices, après qu'on a detruit la cause qui y donne lieu.

Genre XIV. *Galacthirrée.*

Ecoulement de lait, qui se fait goutte à goutte, des mammelles, ou d'autres parties, comme des organes salivaires, de la peau, du nombril, des yeux, des veines ouvertes par la saignée etc.

Genre XV. *Othorrée.*

Écoulement séreux ou purulent et fétide de

la partie interne de l'oreille, de son contour, ou de sa partie postérieure.

L'othorrée séreuse vient des glandes situées derrière les oreilles; elle a surtout lieu dans les enfans cacochymes, et il ne faut pas l'arrêter.

L'othorrée purulente est souvent la suite d'une inflammation d'oreille qui s'est terminée par la suppuration, ou d'un dépôt aux parotides, quelquefois d'une violente céphalalgie, ou des ulcères des oreilles. On a vu aussi des othorrées menstruelles qui revenaient tous les mois.

ORDRE QUATRIÈME.

Flux d'air.

Émission vicieuse d'air de quelques parties du corps.

GENRE I.er *Ventosité, flatulence.*

Émission fréquente de vents par haut, ou par bas, avec borborygmes.

GENRE II. *Oédosophie.*

Émission de vents par l'uréthre, le vagin, ou la matrice.

GENRE III. *Dysodie.*

Exhalaison de miasmes fétides, par les narines, la bouche, la vulve, les aînes, les aisselles, ou les pieds.

Toutes les affections de cet ordre, sont symptômatiques, et ne constituent pas des genres de maladies essentielles.

CLASSE TROISIÈME.

Les suppressions.

Obstacles qui s'opposent aux excrétions habituelles, à la déglutition ou à la respiration. Les suppressions ne sont pour la pluspart, que des symptômes, ou des causes de maladies; je ne ferai qu'indiquer les genres de celles qui ne sont pas proprement des maladies.

GENRE I.er *Adiapneustie.*

Suppression de la perspiration naturelle.

GENRE II. *Ischurie rénale, ou fausse.*

L'ischurie rénale est une suppression des urines, causée par le défaut de sécrétion de cette humeur dans les reins, ou par quelques obstacles dans les urétères, qui l'empêchent de parvenir jusques dans la vessie. Elle s'accompagne de la douleur des lombes; les malades n'éprouvent aucune envie d'uriner, et il n'y a point de tumeur dans l'hypogastre; il y a quelquefois stupeur et tumeur des reins; et quand elle a duré quelques jours, on voit survenir l'anorexie, le vomissement, le hoquet, les sueurs etc. et la salive a une saveur urineuse.

ESPÈCE 1.ère. *Ischurie rénale inflammatoire.* Voyez *néphritie.*

ESPÈCE 2. *Ischurie rénale spasmodique,*

Elle est décidée par le resserrement spasmodique des tubes uriniféres : cette affection est presque toujours sympathique. On la reconnaît 1.° à une douleur dans la région lombaire, 2.° à ce qu'elle accompagne le plus souvent une autre maladie spasmodique ou douloureuse, et à l'absence des signes qui caractérisent les autres espèces d'ischurie rénale ; le pouls est ordinairement dur et serré. Les femmes hystériques et les personnes d'une constitution très-irritable, y sont sujetes. Elle cède aux opiatiques, aux antispasmodiques, aux bains tièdes, aux boissons mucilagineuses et adoucissantes. La saignée devient nécessaire lorsqu'on a à craindre l'inflammation.

ESPÈCE 3. *Ischurie rénale fébrile.*

Elle est produite par le spasme fébril qui occupe les reins ; elle cède aux boissons acides, diluentes, émulsives ; le camphre et le nitre sont éminemment utiles dans cette espèce.

ESPÈCE 4. *Ischurie rénale métastatique.*

Elle est due à la fixation d'une humeur morbifique, ou des mouvemens de la goutte sur les reins. Les vésicatoires, les cautères,

les

les sétons, et le moxa, sont les moyens les plus efficaces qu'il convient d'emploier dans cette espèce.

Espèce 5. *Ischurie rénale muqueuse.*

Elle reconnaît pour cause, des mucosités qui obstruent les conduits des reins. Les malades rendent des urines modiques, troubles et visqueuses; ils éprouvent une douleur obscure et gravative dans les lombes; il n'y a aucun des signes qui indiquent la présence des calculs rénaux, le spasme sympathique et l'inflammation. Cette affection attaque les personnes d'une constitution pituiteuse et surtout les vieillards. On remédie à cette ischurie, au moyen des diurétiques âcres.

Espèce 6. *Ischurie rénale calculeuse.* Voyez *néphralgie calculeuse.*

Espèce 7. *Ischurie par paralysie des reins.*

La paralysie des reins se manifeste ordinairement dans la vieillesse; elle survient souvent aussi à la suite du libertinage, de l'abus des diurétiques, des fréquentes rétentions d'urines etc. Cette espèce d'ischurie ne vient que par degrés; elle est précédée de l'émission d'urines limpides, aqueuses et sans odeur; il n'y a point de fièvre, de chaleur, ni de douleur lombaire; le pouls est lent, petit, et faible. Les toniques et les fortifians, comme

les eaux martiales, le quinquina, et les diurétiques âcres sont indiqués. Quand l'ischurie est l'effet d'une paralysie générale, celle des reins ne présente aucune indication particulière à remplir.

Genre III. *Ischurie vésicale, ischurie vraie, rétention d'urine.*

On la distingue aisément de la rénale, par le siège de la douleur vive qui est vers le pubis, par les fréquentes envies d'uriner qu'éprouvent les malades, par l'élévation et la tension de l'hypogastre, produites par la collection des urines dans la vessie qui forme au-dessus du pubis une tumeur ronde et circonscrite, dont la grosseur et la rénitence sont plus ou moins considérables. Il y a néanmoins une espèce d'ischurie vésicale, celle par atonie, dans laquelle il n'y a point ou que peu de douleur, au moins dans le principe, ou sur la fin.

Ce genre d'ischurie est produit par un vice de la vessie ou de l'uréthre. Je comprends sous le nom d'ischurie vésicale, les autres affections appelées *dysurie* et *strangurie*, qui ne sont que des degrés plus faibles de l'ischurie.

Espece 1.ere. *Ischurie vésicale par atonie.*

Le caractère distinctif de cette ischurie est, dit Dessault, la facilité avec laquelle on

introduit la sonde jusque dans la vessie ; il n'y a point de douleurs dans le principe, ou si elles ont lieu, c'est faiblement, mais elles se manifestent dans la suite, à raison de la pression qu'exerce la tumeur vésicale sur les parties voisines. Cette ischurie reconnaît pour cause toutes celles qui diminuent ou détruisent le ressort de la vessie. Le trop long séjour des urines dans cet organe, donne fréquemment lieu à cette espèce; la vessie trop longtems distendue perd son ton, et ne le recouvre que bien difficilement; sans cesse irritée par les urines que leur séjour rend de plus en plus âcres, elle s'enflamme, et tombe bientôt en gangrène. Quelquefois il s'y forme des crevasses par lesquelles les urines s'épanchent, et infiltrent une grande portion du tissu cellulaire de l'abdomen ou des cuisses, et forment des tumeurs et des fistules.

La vieillesse en faisant perdre à la vessie son ressort, produit une ischurie qui est rarement complette. Comme la contractilité de ce viscère est diminuée, il en résulte que l'expulsion des urines ne se fait plus entièrement; elles s'amassent en plus grande quantité de jour en jour, et les fibres de la vessie perdant de plus en plus leur ton, il s'ensuit que leur distension augmente, les urines regorgent

par l'uréthre où elles ne trouvent d'autre obstacle que la résistance naturelle de ce canal, et les malades rendent dans un tems donné, autant d'urines que dans l'état de santé; cependant celles-ci croupissent dans la vessie, s'y corrompent, et forment un dépôt abondant qui, à la longue, altère les tuniques de ce viscère.

La débauche produit les mêmes effets que la vieillesse; il n'y a de différence entre l'une et l'autre, qu'en ce que dans la seconde, le défaut d'irritabilité est le fruit des années, et dans la première, il est celui de l'incontinence. « Dans le premier cas, dit DESSAULT, la ma-» ladie dépend d'une vieillesse tardive; dans » l'autre, elle est l'effet d'une vieillesse pré-» maturée et contre nature. «

Les boissons aqueuses prises immodérément, et les diurétiques âcres causent souvent l'ischurie vésicale par atonie; les unes en relâchant la vessie, et les autres en usant sa sensibilité.

L'ischurie est quelquefois occasionnée par la paralysie de la vessie produite par une affection de la moëlle épinière; cela arrive surtout à la suite des chûtes, et des coups portés sur cette partie. Elle s'accompagne presque toujours dans ce cas, de l'insensibilité, ou de la faiblesse des extrémités inférieures.

L'ischurie vésicale par atonie se manifeste quelquefois subitement, et d'autresfois d'une manière lente. Elle peut durer, ainsi que la tumeur qui la caractérise, très-longtems, sans que les malades en soient autrement incommodés que par un sentiment de pesanteur vers le pubis, et le fréquent besoin d'uriner qu'ils éprouvent. On en a vu qui étaient attaqués de cette maladie depuis plus de six mois, et qui ne s'en doutaient pas.

Le traitement de l'ischurie vésicale atonique consiste dans l'usage des toniques, des stimulans et des diurétiques chauds pris interieurement, en injection, et appliqués extérieurement. On a vu de très-bons effets de l'application de l'eau froide et à la glace, sur le bas-ventre, le périné et la partie supérieure des cuisses. Les vésicatoires apposés à plusieurs reprises, et qu'on ne laisse pas suppurer, et les ventouses scarifiées à la partie inférieure des lombes, un peu au-dessus du sacrum, ont souvent réussi. Mais le point essentiel dans le traitement de toutes les espèces d'ischurie vésicale, est de vuider la vessie par le moyen de la sonde ; on y laisse cet instrument à demeure, dans celles par atonie, jusqu'a ce que ce viscère ait recouvré sa contractilité, et on ne le retire que tous les deux ou trois jours, pour le nétoyer. Il est des cas ou l'in-

troduction de la sonde dans la vessie est impossible, il faut alors recourir à la ponction, pour évacuer les urines.

Quand la maladie est accidentelle ou subite, elle se dissipe pour l'ordinaire, en peu de jours : lorsqu'elle s'est établie d'une manière lente, elle dure communément quatre Décades. Quand au bout de dix Décades, les urines n'ont pas repris leur cours ordinaire, on peut assurer que le ressort de la vessie est perdu pour toujours ; il ne reste dans ce cas, d'autre ressource, que de faire porter continuellement au malade une sonde flexible, ou de lui faire prendre l'habitude de se sonder lui-même.

Espèce 2. *Ischurie vésicale inflammatoire.*

L'inflammation du col de la vessie et celle de son corps peuvent également donner lieu à l'ischurie, la première en opposant une résistance très-grande à l'écoulement des urines, et l'autre en suspendant la force contractile du viscère ; car un muscle enflammé ne peut se contracter, et si on sollicite son action, il n'exécute que de faibles mouvemens. Voyez *cystitie.*

Espèce 3. *Ischurie vésicale métastatique.*

Elle est décidée par la goutte, le rhumatisme, les dartres, la gale, la vérole etc. La sonde prévient l'accumulation des urines, mais il faut déplacer le spasme ou l'*humeur*, ce qui est

dautant plus difficile que la métastase est plus invétérée.

Espèce 4. *Ischurie causée par la hernie de la vessie.*

On la distingue par les signes du cistocèle.

Espèce 5. *Ischurie causée par les déplacemens des viscères situés dans le bassin.*

Tels sont la rétroversion de l'utérus, la chûte ou le renversement de ce viscère, du vagin et du rectum. La vessie a des connexions intimes avec l'utérus et le vagin dans la femme, et avec le rectum dans l'homme; ces parties ne peuvent se déplacer, sans entraîner avec elles le réservoir des urines, qui ne peut plus revenir sur lui-même, et chasser les urines au totalité. Ajoutez à ce défaut d'action de la vessie, un surcroit de résistance de la part de l'uréthre dont la courbure se trouvant changée par la traction de la vessie, oppose un obstacle de plus à l'émission des urines. Cette espèce exige les secours de la chirurgie.

Espèce 6. *Ischurie causée par la pression de l'utérus et du vagin sur le col de la vessie, et sur l'uréthre.*

Il y a deux époques dans la grossesse où cette espèce d'ischurie a lieu, le quatrième mois, et au tems de l'accouchement. Le Cel: Dessault semble douter de sa réalité. Si toute

fois elle a lieu, c'est bien rarement. L'énurésie paraît être l'incommodité affectée spécialement à ces deux périodes de la gestation. On conseille aux femmes qui en sont attaquées, de se tenir accroupies sur les coudes, parceque cette position diminue la pression de l'utérus sur le col de la vessie, ou de porter un ou deux doigts dans le vagin pour relever la matrice. Quand ces moyens sont insuffisans, il faut recourir à la sonde, surtout au moment de l'accouchement.

ESPÈCE 7. *Ischurie causée par un corps étranger dans l'utérus ou le vagin.*

Cette espèce a lieu toutes les fois qu'il se rencontre dans ces organes un corps étranger, comme des tampons, des pessaires, une mole, un polipe, un épanchement de sang ou de sérum assez volumineux pour en distendre les parois, ou qu'il y a un gonflement assez considérable, pour qu'elles ne puissent plus être contenues dans le bassin, sans comprimer le col de la vessie, tels sont les engorgemens, inflammatoires, squirreux et cancéreux. Il est toujours possible de soulager dans ces cas, au moyen de la sonde qui offre rarement de grandes difficultés.

ESPÈCE 8. *Ischurie causée par la pression du rectum sur le col de la vessie et le commencement de l'uréthre.*

Telles sont les matières stercorales, les pierres

contenues dans le rectum, les engorgemens inflammatoires ou squirreux à l'anus.

Espèce 9. *Ischurie dépendante de la compression de l'uréthre par des tumeurs situées au périné, aux testicules, ou le long de la verge.*

Espèce 10. *Ischurie produite par le gonflement inflammatoire ou squirreux, de la prostrate.*

On reconnaît aisément la tuméfaction de la prostrate, et si elle est molle ou squirreuse, en introduisant le doigt dans l'anus.

Espèce 11. *Ischurie causée par l'inflammation de l'uréthre.*

Espèce 12. *Ischurie dépendante des tumeurs situées dans l'épaisseur des parois de l'uréthre.*

On comprend parmi les tumeurs des parois de l'uréthre, les duretés, les nodosités, les abcès, les infiltrations urineuses formées dans les membranes de ce canal; les blénorragies sont fréquemment suivies de duretés dans l'uréthre. Celles-ci dans le principe ne causent d'autres dérangemens dans l'émission des urines, qu'une diminution de la grosseur du jet; elles restent indolentes pendant plusieurs années; mais quand elles ont fait des progrès, le calibre du conduit diminue extrêmement, et les urines ne sont rendues que difficilement, et par un filet très-délié qui tantôt se bifur-

que, tantôt s'éparpille en arrosoir, et d'autres-fois se contourne en spirale; l'expulsion des urines devient plus laborieuse de jour en jour, et enfin se change en une véritable ischurie.

Ces tumeurs s'enflamment souvent, et suppurent. Il survient des dépôts, et le pus fuse ou s'épanche, en frappant de mort le plus souvent, les parties sur lesquelles il se jete. La sonde portée à demeure dans l'uréthre, est le moyen le plus propre à favoriser la résolution des tumeurs uréthrales; elle est même nécessaire, lorsque les dépôts sont déja formés: elle peut à la vérité augmenter l'inflammation; mais elle obvie aux accidens de la rétention, et empêcher les efforts que fait le malade pour rendre ses urines, efforts plus capables d'augmenter l'irritation et l'inflammation, que la présence de la sonde. Les sondes flexibles sont préférables aux algalies quand celles-ci en ont facilité l'introduction. DESSAULT recommande avec raison, de n'ouvrir les dépôts que fort tard; et à moins qu'ils ne soient considérables, et qu'ils ne tendent à se faire jour au déhors, il est plus utile de les abandonner à la nature.

ESPÈCE 13. Ischurie produite par le rétrécissement en forme de brides, dans l'uréthre.

Cette espèce est commune, et est souvent la suite des blénorrhagies cordées. Le moyen le plus efficace pour détruire ces brides, est la

compression opérée par les sondes ou les bougies. Elle affaisse les brides ; et l'inflammation qu'elle décide sur la partie affectée, produit une forte adhésion de la portion du canal rétrécie avec les endroits adjacens. Si ces brides offrent trop de résistance, le contact continué longtems des sondes ou des bougies, y produit une ulcération, et la cicatrice qui succède se formant sur la sonde à demeure dans le canal, s'applatit nécessairement, au-lieu d'être saillante, comme la première.

Espèce 14. *Ischurie causée par des corps étrangers contenus dans la vessie, ou engagés dans l'uréthre.*

Ces corps étrangers sont les fongus, les hydatides, les calculs, les caillots de sang, les glaires, le pus épaissi, les vers, les fragmens des bougies, même des bougies entières enfoncées dans la vessie, qui en s'appliquant sur l'ouverture de son col, s'opposent à l'écoulement des urines. Cet accident peut être l'effet de ces mêmes corps engagés dans l'uréthre.

Les fongus n'ont point de diagnostic certain. On peut présumer que l'ischurie est occasionnée par des hydatides, quand les malades en ont rendu plusieurs fois avec les urines ; encore ce signe n'est-il pas bien sûr ; car elles peuvent venir des reins et des uretères : il

n'y a que la sonde, qu'on puisse emploier dans ce cas, et elle n'offre qu'un reméde palliatif.

Quand l'ischurie est causée par un calcul appliqué sur le col de la vessie, le changement de situation du malade peut le déplacer, et le cours des urines se rétablir aussitòt, à moins que ce corps étranger ne soit engagé dans l'uréthre; dans ce cas, il faut le repousser dans la vessie, avec la sonde, ou l'extraire par la taille au petit appareil.

La sonde et les injections sont les moyens propres à remédier a l'ischurie produite par les caillots de sang, les glaires, et le pus épaissi.

Il est quelquefois arrivé que des bougies entières sont tombées dans la vessie, ce qu'on ne peut attribuer qu'à un mouvement antipéristaltique de l'uréthre, décidé par la présence des corps étrangers dans ce canal. Il n'y a que deux moyens pour les extraire, l'opération de la taille, ou l'introduction des pinces dans la vessie par l'uréthre.

Espèce 15. *Ischurie uréthrale.*

Dans cette ischurie, l'uréthre dilaté présente une poche où séjournent les urines, ce qui suppose toujours un obstacle dans ce canal, telles sont les brides, les duretés, l'imperforation etc.; dans ce cas, les urines poussées par l'action de la vessie, et retenues par un

obstacle, distendent les parois du canal, et l'atonisent.

Le traitement est le même que celui indiqué pour les différens embarras de l'uréthre. Il convient de plus, de vuider la tumeur, avant que d'introduire la sonde; les urines passant à travers cette dernière, ne remplissent plus la poche qui revient sur elle-même, celle-ci s'efface, et le canal reprend son calibre naturel. L'imperforation exige qu'on y pratique une ouverture, ou qu'on l'aggrandisse lorsqu'elle est trop étroite.

ESPÈCE 16. *Ischurie produite par l'imperforation du prépuce.*

Cette espèce a quelquefois lieu chez les enfans; les adultes n'en sont pas exempts. L'agglutination et la coalition des bords de l'ouverture du prépuce, à la suite de leur ulcération, peuvent l'occasionner. La tumeur qui se forme dans le prepuce, à l'instant ou les malades font des efforts, pour rendre leurs urines, ou l'augmentation de cette tumeur, quand elle est permanente, ne laissent aucun doute sur l'existence de cette maladie.

On a vu quelquefois le séjour des urines dans le prépuce, donner naissance à des calculs, et même ceux-ci former une espèce de chaton qui incrustait le glând dans toute son étendue. L'indication est de pratiquer une

ouverture au prépuce, ou de l'aggrandir, quand il y en existe déja une, mais trop étroite.

GENRE IV. *Aglactation.*

Suppression de lait.

GENRE V. *Ménostasie.*

Suppression des régles; elle s'accompagne pour l'ordinaire, de douleurs des lombes, de céphalalgie, de la dyspnée, de la palpitation etc.; et quand elle a subsisté quelque tems, elle donne presque toujours lieu à la chlorose. HYPPOCRATE à très-bien décrit les effets de la ménostasie. « Si le sang ne peut » sortir de l'utérus (*Lib. de morb. virg.*), son » abondance le fait refluer vers le cœur et le » diaphragme, ou cause de l'engourdissement, » en se jetant sur les jambes et les pieds. « Il dit, (*Lib. I. de morb. mulier.*) « si le flux » menstruel vient à se supprimer, le bas-ven- » tre devient douloureux au-dessous de l'om- » billie, quelquefois les aînes et d'autresfois » les reins, tantôt l'articulation des os des » hanches avec le sacrum, tantôt le col de la » matrice. Il arrive aussi une forte strangula- » tion, et de vertiges, quand le sang se porte » aux parties supérieures. «

C'est surtout sur l'estomac, et notamment le *cardia*, que la suppression des régles porte sa première impression: *mirum itaque non sit, si hujus maximæ suppressionis primas no-*

tas et damna os ventriculi habeat ac ferat. (*Ballon. Tom.* 1. *pag.* 71.).

Il est urgent de remédier à la suppression des régles : car lorsqu'elle a duré quelque tems, elle produit les diverses affections dont je viens de parler, ou des hémorragies graves.

La ménostasie reconnaît deux causes, le spasme fixe des vaisseaux utérins, produit par le froid, la peur etc.; ou une faiblesse générale du systême et par conséquent de l'utérus : dans ce dernier cas, le traitement est le même que dans la chlorose. Le coït est un des moyens les plus efficaces, pour solliciter l'action de l'utérus, « il échauffe le sang, et fa» cilite l'écoulement des régles « (*Lib. de Genit.*).

Quant à celle décidée par le spasme; à laquelle sont très-exposées les femmes histériques, il convient d'administrer les moyens capables de le dissiper, tels sont les bains, les fomentations émollientes, les onctions huileuses, les pédiluves, les lavemens, les anti-spasmodiques et l'opium : mais quand elle s'accompagne de la diathèse inflammatoire, il faut recourir aux saignées et aux réfrigérans; on a à craindre dans ce cas l'hystéritie.

GENRE VI. *Dyslochie.*

Suppression intempestive des lochies.

Genre VII. *Dyshæmorroïs.*

Suppression du flux hémorroïdal périodique, par une cause quelconque. Elle a très-fréquemment lieu vers l'âge de 60 ou 65 ans, et donne lieu à un grand nombre d'affections. Voyez *Flux hémorroïdal.*

Genre VIII. *Constipation.*

Suppression des excrémens, ou difficulté d'aller à la selle. Elle est un symptôme ou une cause de maladie. Les personnes qui ne se nourrisent que de lait y sont sujetes ; il se fait quelquefois chez elles, un amas de matières fécales, épaisses, blanches et dures dans le rectum, qui occasionnent des violens efforts, pour rendre ces matières endurcies. Il n'y a souvent d'autres moyens, pour remédier à cette constipation, que d'aller chercher les excrémens avec les doigts, et même quelquefois avec des pinces, pour les rompre et les tirer au déhors. La constipation est quelquefois produite par le rétrécissement de l'anus, occasionné par des bourlets squirreux. Les suppositoires qu'on augmente de volume par degrés, et qu'on introduit dans l'anus, fondent insensiblement ces tumeurs, par la compression qu'ils exercent et qui amène l'inflammation et la suppuration.

La constipation peut-être décidée aussi par

des

des sueurs ou une perspiration abondante. Les bains froids sont dans ce cas éminemment utiles.

Il est une constipation propre aux femmes grosses, et qui dépend de la pression qu'exerce l'utérus sur les intestins. Comme cet accident donne souvent lieu à un amas de saburres qui peuvent occasionner des suites fâcheuses, il est nécessaire d'entretenir la liberté du ventre, par les exercices, les lavemens, et les laxatifs légers.

GENRE IX. *Dysphagie.*

Obstacle à la déglutition, ou à la mastication et quelquefois à ces deux fonctions, sans fièvre et sans dyspnée.

ESPÈCE 1. *Dysphagie spasmodique.*

Elle dépend du resserrement spasmodique de l'oésophage. Elle a tantôt lieu au pharinx, et tantôt à la partie inférieure de ce canal près le *cardia*. Les hypocondriaques et les femmes hystériques y sont très-sujetes; celles-ci l'éprouvent durant l'accès d'hystérie. Elle revient par intervalles.

Les signes qui font reconnaître que le spasme affecte le pharinx, sont une difficulté d'avaler, qui s'accompagne quelquefois de douleur, une constriction des muscles du col, une gêne de mouvement et une anxieté suffocante. Les

malades sentent comme un pieu dans le gosier, et un insecte qui rampe, et la voix s'éteint.

Les signes qui indiquent le spasme de la partie inférieure de l'oésophage, sont l'arrêt des alimens près le *cardia*, une douleur au dos, entre les épaules, les nausées, les renvois, et l'excrétion abondante d'un mucus limpide qui sort de l'oésophage.

Les antispasmodiques et les opiatiques sont les moyens auxquels on doit recourir. Mais pour guérir radicalement, il faut combattre la maladie principale.

Espèce 2. *Dysphagie paralytique.*

Elle est décidée par l'atonie des muscles dilatateurs du pharinx. Les alimens reviennent par la bouche, par les narines, et d'autres-fois passent dans le larinx. Les alimens solides poussés par la langue, surmontent quelquefois la résistance qui s'oppose à leur entrée dans l'oésophage, et parviennent dans l'estomac, mais les liquides ne peuvent point passer. Cette espèce de dysphagie succède souvent à l'apoplexie et à la paralysie. Son traitement exige les moyens antiparalytiques.

Espèce 3. *Dysphagie causée par des tumeurs.*

Tels sont le squirre des amygdales, les calculs du voile du palais, les excroissances, les fongus, les verrues de l'oésophage, le volume augmenté du thymus, les os formés dans le

fond du larinx, les tumeurs squirreuses, carcinomateuses, ou abcédées dans l'oésophage, ou dans son voisinage, et qui compriment ce canal; la callosité et l'anévrisme de l'aorte, et l'endurcissement cartilagineux de l'oésophage.

Les alimens reviennent par les narines et par la bouche, ou sont rejetés par le vomissement, selon l'endroit du canal où est situé l'obstacle. Quand il n'y a aucune ouverture, le malade périt de besoin; et lorsque le conduit est un peu ouvert, les liquides seuls passent et non les solides. C'est le cas de nourrir les malades par le moyen des bouillons, du lait et autres substances nutritives liquides qu'on fait prendre en lavemens. On peut par ces moyens, prolonger la vie des malades, durant quelque tems. La tuméfaction des glandes oésophagiennes, décidée par le vice scrofuleux, cause très-souvent la dysphagie. On doit soupçonner ce virus, quand cette maladie survient dans les pays où les écrouelles sont communes, et dans les constitutions qui y sont disposées. Elle exige d'être traitée de bonne heure par les moyens antiscrofuleux. Le vomitif et les fumigations de cinabre dirigées sur le cou, sont éminemment utiles dans cette maladie.

Espèce 4. *Dysphagie des enfans à la mammelle.*

Elle dépend de ce que le palais est percé.

le voile rongé, ou de ce que le frein de la langue est trop court.

ESPÈCE 5. *Dysphagie hydrophobique.*

ESPÈCE 6. *Dysphagie nauséeuse.*

Elle est décidée par un ulcère de l'oésophage, les saburres de l'estomac, ou par la répugnance qu'on a pour certains alimens.

ESPÈCE 7. *Dysphagie produite par des corps étrangers arrêtés dans l'oésophage.*

Il est quelquefois nécessaire de recourir à la bronchotomie, pour y remédier.

ESPÈCE 8. *Dysphagie causée par des vers arrêtés dans l'oésophage. Angustia œsophagi à vermibus* (*SENNERT. Tom. IV. p.* 365.).

ESPÈCE 9. *Dysphagie causée par les fruits du stramonium.*

Ceux qui ont avalé des fruits de cette plante, sont attaqués d'une dysphagie suffocante, de vertiges, et de délires qui font voir aux malades des chimères et des phantômes. On conseille dans cette espèce, les gargarismes adoucissans, l'émétique et les acides.

ESPÈCE 10. *Dysphagie causée par les astringens.*

Les adoucissans, les mucilagineux et les huileux sont les moyens qu'il convient d'emploier, pour la faire cesser.

ESPÈCE 11. *Dysphagie, de VALSALVA.*

Elle est causée par l'écartement violent des

muscles hiopharingiens, comme cela arrive quelquefois, quand on avale de trop gros morceaux; quelquefois les appendices de l'os hioïde se luxent.

Espèce 12. *Labarium de Linné.*

Impossibilité de mâcher convenablement par rapport à la chûte, ou à l'ébranlement des dents.

Espèce 13. *Dysphagie par sécheresse.*

Dans cette espèce, on ne peut avaler les alimens solides et secs, par rapport à l'aridité du gosier. Elle est un symptôme de fièvre, d'hydropisie etc.

Espèce 14. *Dysphagie causée par la chûte de la luette.*

On guérit cette incommodité en touchant cette partie avec des astringens ou des stimulans.

CLASSE QUATRIÈME.

Les Névroses.

Toutes les maladies peuvent être regardées comme nerveuses, vû qu'il n'y en a aucune où le système nerveux ne joue un rôle, soit principal, soit secondaire : mais l'on ne doit entendre sous le nom de *névroses*, que les affections morbifiques immédiates du sentiment et du mouvement, dans lesquelles la pyrexie n'est point essentielle.

Quatre Ordres ; 1.° les douleurs, 2.° les spasmes, 3.° les débilités, 4.° enfin les *vesaniæ* ou folies.

ORDRE PREMIER.

Les douleurs.

La douleur est une sensation incommode et désagréable ; elle consiste dans un sentiment de prurit, d'érosion, de brûlure, de pression, de tension, de dilacération qu'éprouvent les parties nerveuses, et dont l'âme est avertie ; ou plutôt la douleur n'est que le sentiment poussé à son dernier degré, qui produit dans l'âme une perception désagréable. Lorsque cette dernière est causée par l'impression d'un agent physique, c'est une douleur sensitive ; et l'on appele douleur imaginaire, celle qui dépend uniquement des affections de l'âme : telles sont les douleurs qu'on croit éprouver quelquefois en dormant, celles dont se plaignent les personnes vaporeuses, celles d'un homme auquel on a amputé un membre, et qu'il rapporte à ce même membre séparé de son corps, celles enfin que ressentent les personnes affectées de chagrins cuisans, de remords etc.

Les méthodiques ont rangé la donleur parmi les maladies par astriction (*Prosper Alpin. medic. method. Lib.* 9.).

« La douleur, dit avec raison DE SEZE,
» n'est que le ton du principe conservateur,
» qui cherche à repousser ce qui le blesse, et
» qui, pour y parvenir, concentre son action
» dans un espace plus borné, pour qu'elle ac-
» quière plus de force; ainsi partout où il y
» a irritation vive, il y a une action concen-
» trée, il y a du spasme, il y a de la dou-
» leur; la contraction même des parties qui
» souffrent, annonce assez qu'elle n'est due qu'a
» une action plus vive qui resserre leurs fib-
» res, qui augmente leur force de cohésion,
» et les met par là plus en état de résister
» à leur division. « (*Recherches sur la sensibilité. Pag.* 165. 166.).

La douleur change l'état du pouls. « Dans le
» commencement, et quand elle est légère, elle
» le rend plus grand, plus fort, plus vîte,
» et plus fréquent; lorsqu'elle est très-vio-
» lente, et au point d'attaquer les forces vita-
» les, le pouls devient petit, languissant,
» plus vîte et plus fréquent « (GALEN. *dè puls. ad tyron. Cap. XII.*).

On doit considérer la douleur comme le premier degré de l'inflammation, ou plutôt comme une inflammation imparfaite, qui très-souvent s'établit entièrement dans la partie souffrante. Ses principaux effets sont, de diminuer les excrétions alvines et la transpiration, d'af-

faiblir considérablement le systême, et de dépraver la coction. *Dolor enim omnium symptomatum est gravissimus, cum et faciat corpus infirmum, et ad hujus infirmitatem humorum corruptionem adjungat* (*Ad. cap. I. de dolor. capitis. duret. annot. Lib.* 1. *p.* 15.). On voit ici clairement l'indication de soutenir les forces, et de donner des alimens faciles à digérer et en petite quantité.

Il faut un certain degré d'attention de l'âme, pour qu'elle ait l'idée de la douleur ; de là vient que ceux qui délirent, y sont insensibles. *Quicunque aliquâ corporis parte dolentes, dolorem ferè non sentiunt, his mens aegrotat* (*Aph.* 6. *Sect. II.*).

Nous rangeons dans ce premier ordre, les maladies dont le symptôme principal et essentiel est la douleur.

GENRE I.er. *La goutte, arthritis.*

La goutte est une maladie le plus souvent héréditaire, et qui survient sans cause évidente. Elle est précédée de douleurs d'estomac, a pour caractère essentiel la douleur violente que ressentent les malades dans les petites articulations, surtout celles des extrémités inférieures, et principalement les pouces des pieds; elle s'accompagne ordinairement des symptômes de la pyrexie, quoiqu'ils ne lui soient pas tous essentiels : ses retours

sont périodiques; elle alterne souvent avec les affections de l'estomac ou d'autres parties internes, ou avec les hémorroïdes, ou les calculs des reins : elle n'a aucune des terminaisons des autres inflammations, si ce n'est la métastase et la résolution. Elle prend différens noms, selon les parties qu'elle occupe; si ce sont les mains on l'appèle *chiragre*; si ce sont les genoux, on lui donne le nom de *gonagre*, et celui de *podagre* lorsqu'elle affecte les pieds. Ces trois espèces peuvent avoir lieu ensemble, c'est alors la goutte générale. La podagre est particulièrement affectée aux hommes.

La goutte attaque rarement les femmes et les eunuques; les premières en sont quelquefois affectées, après la cessation des régles : cependant CULLEN l'a observée quelquefois chez des femmes dans lesquelles ce flux périodique était plus abondant que de coutume. on l'a vue paraître quelquefois aussi chez des eunuques robustes qui mangaient beaucoup, et qui menaient une vie indolente. Les hommes qui y sont le plus disposés, sont gros, robustes, pléthoriques et sanguins, et la plupart ont une grosse tête.

Ceux qui prennent beaucoup d'exercices, qui font leur nourriture principale de végétaux, les abstêmes, ceux qui se livrent rarement aux plaisirs de l'amour, y sont peu sujets.

Cette maladie n'attaque ordinairement qu'après l'âge de trente-cinq ans, rarement plutôt, si ce n'est ceux qui en ont reçu le germe de leurs parens, et dans lesquels les causes prédisposantes ont agi de bonne heure et à un haut degré.

Les causes éloignées de la goutte, sont la vie sédentaire et indolente, les alimens succulens, les excès dans les plaisirs de l'amour, la grande application a l'étude et aux affaires, les veilles prolongées fort avant dans la nuit, les évacuations excessives, et la cessation des travaux habituels, les richesses, et les vices qu'elles entraînent: toutes ces causes prédisposent à la goutte, en favorisant la concentration des forces dans les entrailles.

On a avancé que l'usage immodéré du vin donnait naissance à la goutte; mais on a trop généralisé cette cause; car d'après les observations de CULLEN et de plusieurs autres médecins, le plus grand nombre des buveurs n'ont jamais la goutte, tandis que ceux qui mangent beaucoup, et qui font habituellement bonne chère, y sont plus sujets; l'on voit peu de goutteux parmi les gens du peuple qui se livrent à la boisson, tandis qu'il y en a un grand nombre parmi les riches qui font leurs délices de la table. C'est ce qui a fait dire à BAGLIVI : *calculus et podagra plures inter-*

ficiunt divites, quam pauperes ; il ajoute avec non moins de raison, *plures sapientes quam fatuos* (p. 115.).

L'opinion la plus généralement adoptée sur la goutte, est qu'elle dépend d'une matière morbifique toujours présente dans le corps, et qui est déterminée à agir par différentes causes ; mais cette doctrine quoique ancienne et admise par beaucoup de médecins éclairés, est au moins douteuse.

Sthaal est le premier qui ait avancé que cette maladie ne reconnaîssait pas pour cause une matière morbifique, mais un état particulier du systême; nous adoptons son opinion, vû qu'elle est plus conforme à la raison et à l'expérience.

1.° Rien ne prouve l'existence d'une matière morbifique dans les personnes disposées à la goutte. On a observé à la vérité que les urines ne chariaient pas hors des paroxysmes arthritiques, une aussi grande quantité de phosphate calcaire, que dans les hommes exempts de la goutte: mais on ne peut attribuer raisonnablement cette maladie à la rétention du phosphate calcaire ; celle-ci est plutôt l'effet des spasmes des organes urinaires qui ne permettent pas un libre passage à cette matière ; d'ailleurs ce phénomène a lieu dans d'autres affections.

2.° Les attaques de goutte ne sont précédées d'aucun des symptômes qui annoncent un état morbifique des fluides : elle éclate souvent dans le milieu de la santé la plus belle.

3.° En admettant une matière morbifique, on ne peut rendre raison de plusieurs phénomènes de la goutte, et surtout de ses métastases fréquentes et subites d'une partie dans une autre.

4.° Si la goutte reconnaissait pour cause, une matière morbifique, l'action de celle-ci devrait être la même, ou à peuprès la même dans les différentes parties qu'elle affecte : mais elle produit l'inflammation dans les articulations, et lorsqu'elle se porte sur l'estomac, elle agit *sédativement*, et le jete dans l'atonie.

5.° Enfin toutes les maladies héréditaires qui dépendant d'une cause matérielle, ne tardent pas à se manifester après la naissance ; celles qui tiennent aux solides, ne se déclarent qu'après l'âge de puberté. Pourquoi donc la goutte ne se declare-t-elle pas dans le premier âge, si elle est l'effet d'un vice des humeurs, et que comme les autres maladies héréditaires dépendantes des solides, elle ne se manifeste ordinairement que dans l'âge viril, et jamais avant la puberté?

La véritable cause de la goutte, me paraît résulter, ainsi que l'a fort bien dit Robert,

de l'embarras des entrailles dont l'action se partage entre eux et les membres. Elle est produite par la même cause que les hémorroïdes, et elle en tient souvent lieu. L'une et l'autre affection sont l'effet d'un travail critique qui se passe dans les entrailles.

Une preuve incontestable, que la cause de la goutte, et des hémorroïdes est la même, c'est qu'elles alternent très-souvent. Néanmoins les hémorroïdes préviennent plus efficacement la goutte que celle-ci les hémorroïdes. Les hémorroïdes évacuent et emportent le superflu des humeurs qui par la gêne qu'il met dans les mouvemens, excite des efforts et décide le spasme des entrailles. Lorsqu'au contraire c'est le pied qui reçoit l'effort, il ne fait pour ainsi dire que partager le spasme : le gonflement qui a lieu, indique aussi un abord plus considérable d'humeurs, mais cette quantité n'est pas suffisante pour dégager entièrement les entrailles : elle ne peut détruire tout l'embarras, parcequ'elle n'est pas si considérable que celle qui s'écoule par les hémorroïdes ; il reste donc toujours un fond qui peut faire la matière des hémorroïdes.

Un accès de goutte ne finit entièrement, que quand il est survenu une évacuation abondante soit par les selles, soit par les sueurs : mais celles-ci sont moins utiles que les selles.

Comme les hémorroïdes sont fort communes en Allemagne, la goutte y est aussi plus rare que dans les autres contrées du Nord où les hémorroïdes ne sont pas fréquentes. La goutte est moins commune aussi en Allemagne que dans quelques Départemens situés au Nord-Ouest de la France.

L'embarras des entrailles occasionné par la concentration des forces, est donc la vraie cause de la goutte : les accidens qui accompagnent l'appareil de cette maladie, sont les mêmes que ceux de l'appareil hémorroïdal. On éprouve une sorte d'empâtement, un malaise, et une pesanteur générale ; on perd l'appétit, on a des nausées, un sentiment d'embarras dans le bas ventre et des serremens; l'estomac se gonfle, et quelquefois on est affecté de coliques et des douleurs de tête.

On conçoit aisément dans cette théorie, pourquoi les femmes ne sont guères sujetes à la goute que quand leurs régles ont cessé, ou ont eté supprimées. Le flux menstruel entraîne le superflu du sang, et des humeurs qui empâtent les entrailles; la goutte qui dépend de cet empâtement ne peut donc s'établir, que quand cette évacuation n'a plus lieu; le superflu des humeurs occasionne alors une réplétion qui peut y donner lieu; c'est ce qui a fait dire à HYPPOCRATE, *mulier non laborat*

podagrâ, nisi menses ei defecerint (*Aph.* 29. *Sect. VI*). (*) On conçoit également, pourquoi bien des personnes sont parvenues à se garantir de la goutte, par l'usage de quelques remédes dont les purgatifs qui en font la base, empêchent l'appareil de la goutte de s'établir, en détruisant, ou en prévenant l'embarras des entrailles.

Espece 1.ere. *Goutte régulière.*

Elle est caractérisée par l'inflammasion des articulations : il y a forte douleur, gonflement et rougeur ; le sang tiré de la veine, offre toutes les qualités qui désignent la diathèse inflammatoire. Cette espèce d'inflammation se dissipe insensiblement avec demangeaison et désquammation. Le paroxysme commence ordinairement par une douleur du gros orteil, quelquefois elle se manifeste au talon, ou à la cheville, et d'autresfois, quoique plus rarement à la partie postérieure de la jambe ; elle est à peu près semblable à celle qu'on éprouve dans les luxations, et s'accompagne d'une sensation pareille à celle que produirait de

(*) Les femmes sont aujourd'hui plus sujetes à la goutte, qu'elles ne l'étaient autrefois, parcequ'elles egalent les hommes en corruption, comme l'avait déja observé Sénèque. Galien a fait la même remarque par rapport aux eunuques qui se livrent à l'oisiveté et à l'intempérance.

l'eau qui tomberait goutte à goutte sur les membranes de la partie affectée. L'accés est ordinairement précédé de symptômes gastriques tels qu'on en ressent dans l'appareil hémorroïdal, et la veille du jour de l'invasion, on éprouve une augmentation d'appétit.

L'accès arthritique débute pour l'ordinaire, avec un frisson plus ou moins violent et long, qui diminue à mesure que la douleur croit; à ce frisson succède la chaleur qui continue tout le tems que dure la douleur. Celle-ci augmente et se soutient en raison de la pyrexie, dès le moment de l'invasion qui commence presque toujours vers les deux heures après minuit; elle se fixe sur le cou de pied, alors le malade éprouve a la fois toutes les espèces de douleurs, il lui semble qu'on lui brûle le pied, qu'on le presse fortement, qu'on le déchire, qu'on le met en pièces; enfin la partie affectée devient si sensible que le malade ne peut endurer qu'on le touche, ni même qu'on marche dans sa chambre; il reste dans cet état douloureux, pendant vingt-quatre heures, depuis que l'accès a commencé; ensuite il souffre moins; la partie affectée se gonfle, et rougit, puis se couvre d'une légère moiteur; et enfin vers le matin le malade s'endort, et sue modérément.

dérément. Ainsi finit le premier accès dont un certain nombre constitue une attaque de goutte qui dure environ quatorze jours, trois semaines ou un mois, lorsque le malade est jeune et bien constitué; mais elle se prolonge pendant des mois entiers dans les personnes faibles et âgées.

Les goutteux sont toujours plus mal le soir, et mieux le matin; cependant les accès diminuent de jour en jour, jusqu'a ce qu'enfin l'attaque cesse tout-à-fait. Les urines sont très-rouges durant les quatorze premiers jours, et déposent un sédiment rouge et sabloneux; les malades ne rendent guères par les urines, que le tiers des boissons qu'ils prennent, et le ventre est paresseux. Lorsque l'attaque finit, ce qu'on reconnaît à la cessation des douleurs, au prurit, et à la desquammation de la partie affectée, les urines, les selles, l'appétit se rétablissent et tout rentre dans l'ordre naturel.

Lorsque cette maladie est invétérée, les douleurs deviennent continues, ou reviennent dans de courts intervalles. Quand les attaques sont fréquentes, ou longues, elles sont moins violentes; mais les fonctions de l'estomac sont plus dérangées, et souvent la goutte devient *atonique*. Dans le principe elle ne reparaît

pour l'ordinaire, qu'une fois en trois ou quatre ans; mais après plusieurs attaques, les intervalles deviennent plus courts, et elle reparaît tous les ans, une, deux ou plusieurs fois. C'est dans le printems, l'automne, et sur la fin de l'hiver, qu'elle paraît ou revient pour l'ordinaire.

On peut juger des progrès qu'elle a fait, par les parties qu'elle occupe. Il n'y a dans le principe, qu'un seul pied affecté; mais dans la suite elle les affecte tous les deux successivement, puis à la fois : enfin elle se porte sur d'autres articulations, et il n'en est guères qu'elle n'occupe dans un tems ou dans un autre. Elle attaque quelquefois deux jointures ensemble, mais ordinairement il n'y en a qu'une qui fasse éprouver une douleur bien violente.

On doit regarder la douleur dans cette maladie comme un reméde à la vérité bien amer, et que décide la nature pour la guérison. L'enflure est une sorte de dépôt salutaire, et on observe constamment que les accès sont bien plus longs, et plus dangereux, lorsque la partie n'est ni rouge ni gonflée. On a observé de plus, que les urines troubles et épaisses sont très-utiles dans cette maladie, de même que dans toutes celles des articulations.

Quand les premières attaques sont passées,

les jointures qui étaient affectées, reprennent leur souplesse et leur vigueur; mais lorsqu'elles ont été répétées un certain nombre de fois, ces parties conservent de la faiblesse, et de la roideur, et souvent elles perdent la faculté de se mouvoir; il s'y forme des concrétions de phosphate calcaire, qui sont immédiatement au dessous de la peau; les urines même présentent souvent un sédiment de même nature.

La plupart de ceux qui ont été attaqués de la goutte, pendant un certain nombre d'années, sont sujets à la néphralgie calculeuse, et ces deux affections, la néphralgie calculeuse et la goutte se succèdent alternativement. On a observé que les enfans des goutteux qui ne le deviennent pas, et surtout les femmes sont ordinairement calculeux.

La goutte est une maladie dont la guérison serait funeste : l'unique but du médecin doit être d'en diminuer la violence, et d'en éloigner les attaques au moyen d'un régime et des exercices convenables. Elle n'est dangereuse, que, lorsqu'elle devient irrégulière : de là est venu sans doute ce proverbe : « si tu as la goutte, tu es à » plaindre; si tu ne l'as pas, tu as à crain- » dre «; et comme l'a fort bien dit BAGLIVI, *non ob podagram, sed quia podagra ad arti-*

culos non defluit, moriuntur aegrotantes, ante podagram (p. 192.).

On conseille comme prophilactiques, les exercices corporels, le régime austère, la tempérance dans les plaisirs de l'amour; tels sont les moyens les plus propres à fortifier le corps, à prévenir la pléthore, et à rétablir l'équilibre entre l'épigastre et l'organe extérieur. Le sommeil et le veilles trop prolongées doivent être interdits aux goutteux, de même que les nourritures animales : il n'y a que le cas de faiblesse, ou lorsque l'inflammation et la douleur sont légères, et qu'il y a disposition à l'atonie, que le régime austère peut nuire; la privation des nourritures animales pourrait être alors dangereuse, surtout lorsque la première attaque n'a eu lieu, que vers l'âge de cinquante ans.

Il faut favoriser dans les goutteux, la transpiration : on recommande en conséquence les diapnoïques, les frictions, les habits chauds et les bains tièdes : je n'admets pas ces derniers, parcequ'ils ne procurent qu'un soulagement momentané, et qu'ils disposent le corps à recevoir les impressions du froid, d'une manière plus énergique. On a vanté les amers, pour la guérison de la goutte, et surtout la poudre du Duc de Portland, qui diffère peu du *diacentaurium de Cælius Aurelien*, et

de l'antidote *ex duobus centaureæ generibus*, décrit par AETIUS (*) : mais ces moyens ne sont pas sans danger, et surtout dans les bilieux : ceux qui ont été guéris par cette poudre, sont morts peut de tems après, d'affections hydropiques.

Il convient dans les intervalles des attaques, d'entretenir la liberté du ventre par les laxatifs et surtout avec l'aloës ; les purgatifs étaient déja recommandés dans la goutte par HYPPOPOCRATE : *arthritidi confert alvum clystere aut suppositorio solvere et purgans èxhibere, tandem que serum coctum et lac asininum propinare* (*Lib. de affect. int.*).

Les saignées sont nuisibles dans la goutte ; il en est de même, des vomitifs : ceux-ci sont même dangereux hors des attaques ; on les a vu quelquefois, lorsqu'ils paraîssaient d'ailleurs bien indiqués, déterminer des suffocations et des oppressions extrêmes, et surtout

(*) Cette poudre est composée de racines d'aristoloche ronde et de gentiane, de sommités de chamædris, de chamæpitis et de petite centaurée à parties égales, et on les réduit en poudre très-fine. La dose est d'un gros le matin à jeun, pendant trois mois ; on la dimiuue aux trois quarts, pendant le trimestre suivant, et à un demi gros pendant les six autres mois ; on en prend ensuite un demi gros de deux jours l'un, pendant la seconde année. Ce remède doit être continué pendant deux, et même trois ans.

aux approches de l'attaque : l'impression vive que produisent ces remédes sur l'estomac dans cette circonstance, fait changer la direction des mouvemens de l'appareil qui commence à s'établir, en les appèlant vers ce viscère ; et comme l'avait déja observé GALIEN, l'estomac est un des viscères qu'affecte spécialement la goutte. Il faut éviter durant les attaques, tout ce qui peut augmenter l'irritation, et se garantir de l'impression du froid. L'application des sangsues aux pieds est quelquefois utile, mais seulement lorsque les symptômes inflammatoires sont très-violens. On doit entretenir la liberté du ventre, par le moyen des lavemens, ou des doux laxatifs, comme la crême de tartre ; mais il faut s'abstenir des purgatifs forts. Les narcotiques sont généralement nuisibles, et on ne doit jamais perdre de vue que la douleur est le reméde à cette maladie, et que les attaques sont d'autant plus courtes qu'elles sont plus violentes. On ne doit faire aucune application sur les parties affectées, si ce n'est la flannelle ; et lors qu'après l'attaque, il reste de la rougeur et du gonflement, on peut recourir à l'usage des brosses, pour les dissiper.

L'électricité a été administrée sans succès aux goutteux, et même elle a été nuisible. ZETZEL et LINNÉ ont observé qu'elle calmait

à la vérité les douleurs arthritiques, mais en changeant d'une manière pernicieuse, l'ordre des mouvemens. Les goutteux dont on a ainsi calmé les douleurs, sont pris tantôt de toux opiniâtres, ou de coliques qu'accompagnent des déjections glaireuses et sanguinolentes, qui ne cessent que, quand la goutte a été rappelée aux extrémités.

ESPÈCE 2. *Goutte irrégulière.*

Les douleurs sont moins violentes, le gonflement est léger, et plutôt oédémateux qu'inflammatoire. La goutte irrégulière porte fréquemment sur d'autres parties que sur les articulations. Plus les accès de goutte sont fréquens, et plus la disposition à devenir irrégulière augmente.

Trois variétés.

1.° *Goutte mal placée.*

Inflammation arthritique d'une partie interne, qui n'a pas été précédée de celle des articulations.

2.° *Goutte rentrée.*

Elle commence par l'inflammation des articulations qui cesse subitement, et dès lors il survient une affection grave dans une autre partie.

Il est deux cas particuliers de goutte rentrée, dont l'un est l'affection du col de la vessie avec douleur, strangurie, et catharre

de ce viscère; l'autre est une affection du rectum, qui quelquefois ne se manifeste que par une douleur dans cette partie, et d'autres-fois par les hémorroïdes.

Le traitement de la goutte rentrée, ainsi que de celle qui est mal placée, consiste dans l'application des rubéfians, des épipastiques et des sinapismes, aux parties qu'elle occupait primitivement, pour y appeler les mouvemens et l'action, et y fixer la goutte. L'application des sangsues à l'anus, est utile dans le cas ou la goutte rentrée s'est portée sur le rectum.

3.° *Goutte atonique.*

Elle se manifeste par les symptômes qui caractérisent l'atonie de l'estomac. Elle survient, sans être précédée de l'inflammation aux articulations; ou seulement les malades y souffrent quelques légères douleurs de peu de durée, auxquelles succèdent tout à coup différentes affections gastriques, comme le dégout des alimens, les nausées, les vomissemens, les mauvaises digestions, la flatulence, les rapports acides, la cardialgie, des douleurs et des crampes dans différentes parties du tronc, et dans les extrémités supérieures, qui se dissipent, lorsqu'il sort des vents; il se manifeste aussi des symptômes de l'hypocondrie, tels que l'abattement de l'esprit, et une crainte

excessive de la mort, et souvent aussi des affections pneumoniques, comme des palpitations, des défaillances, des anxiétés continuelles, la dyspnée ou l'orthopnée. Il y a pour l'ordinaire constipation, et quelquefois diarrhée avec coliques. La tête s'affecte aussi, le malade éprouve des douleurs, des vertiges, des affections comateuses; l'apoplexie et la paralysie en sont quelquefois la suite.

L'estomac dans cette affection, est dans un état réel d'atonie, et tel que les malades peuvent avaler de grandes quantités de boissons spiritueuses, sans éprouver les effets de l'ivresse. *Ventriculus ab humore arthritico correptus*, dit MÉAD, *quasi torpore quodam et frigoris sensu, mirum in modum afficitur, ità ut vinum sit pro aquâ, et liquores calidissimos quales sunt spiritus quos vocant ex vino eliciti, hic expetat et facile ferat.*

On voit clairement que dans la goutte atonique, l'effort d'action des entrailles aboutit à l'estomac et aux parties voisines, et que la réaction se manifeste surtout à la poitrine, et au cerveau dont elle trouble les fonctions.

Le régime doit être entièrement opposé dans la goutte atonique, à celui que j'ai dit être convenable dans celle régulière. L'expérience s'élève contre l'usage des alimens fades, tels que le lait, les farineux, etc. Ce régime fas-

tidieux achève d'atoniser l'estomac, et d'énerver les forces digestives; or quand elles sont dans cet etat, le spasme va aboutir à l'estomac, au lieu que quand les premières voies retiennent une somme suffisante de forces toniques, l'effort porte aux extrémités. Les bouillons restaurans, un peu de viande et de vin, conviennent dans cette maladie; ce sont surtout les vins limpides, légers et un peu tartareux, tels que ceux de Bourgogne, qu'on doit préférer. Baillou recommandait déja le vin dans les cas semblables. *Si ventriculus hominis arthritici imbecillus, et facile colligit excrementa, an dolores artuum vinum circumcidet? nequaquam, nam nova materia morbo suppeditatur, id experientia verum deprehendimus* (*Tom. I. p.* 14.).

Quant aux remédes à emploier dans la goutte atonique, ce sont les sinapismes, et les vésicatoires qu'il convient d'appliquer à la plante des pieds, pour y appeler les mouvemens et l'action. Les Anglais ont beaucoup vanté dans cette circonstance, l'éther sulfurique pris intérieurement. Je puis assurer m'en être servi plusieurs fois avec avantage. On conseille encore comme moyens prophilactiques, les frictions avec les flanelles impregnées de vapeurs aromatiques, sur tout le corps, mais principalement sur les pieds, l'exercice et généralement

tous les moyens toniques et fortifians. On emploie aussi avec beaucoup d'avantage, pour prévenir la goutte atonique, la boisson et les bains d'eaux thermales salines, comme celles de Balaruc, de Bourbonne, de Bourbon, du Mont d'or et de Vichi. On peut y joindre encore d'autres toniques et corroborans qui rétablissent l'estomac, et le ton de tout le systême.

GENRE II. *Rhumatisme.*

Le rhumatisme est une affection douloureuse, constante, qui occupe les muscles, les membranes, et les grandes articulations, sans coryza, sans éternuement, sans rhume, ni pyrexie ; ou si celle-ci a lieu, c'est bien faiblement.

Le rhumatisme et la fièvre rhumatismale reconnaîssent les mêmes causes, et présentent la même série de symptômes : ils diffèrent seulement quant à la pyrexie. Souvent le rhumatisme succède à la fièvre rhumatismale. Les vieillards y sont très-sujets, et il est le plus souvent incurable chez eux.

Cette maladie était connue des anciens médecins : à la vérité ils ne la désignaient pas, sous le nom de rhumatisme : toutes les maladies douloureuses des muscles, des membranes et des articulations, étaient appelées autrefois du nom *d'arthritis*, ou de *doulèurs articulaires*, sans doute par rapport à l'analogie

qui a lieu entre le rhumatisme et la goutte, et parceque ces affections régnent presque toujours dans les mêmes saisons. Néanmoins elles diffèrent essentiellement.

Le rhumatisme est rarement mortel ; quelquefois cependant ceux qui en sont affectés, périssent d'éthisie ; mais plus souvent ils restent estropiés par l'effet des concrétions auxquelles il donne lieu, ou de la rétraction des muscles, ou par l'hydropisie des articulations. LEROY a vu la rétraction et l'endurcissement des muscles fléchisseurs de l'avant bras qu'avait produit le rhumatisme, abolir les mouvemens du coude. Quelquefois aussi le rhumatisme se jete sur des organes essentiels, et produit des accidens graves ou la mort.

ESPÈCE 1. Rhumatisme simple, douleurs rhumatismales, rhumatisme froid.

Cette espèce revient par intervalles, sans fièvre et sans sueurs ; les douleurs dont elle s'accompagne, ont beaucoup de rapports avec celles qu'on ressent dans les catharres. Ce rhumatisme régne ordinairement l'hiver ; il est décidé par le refoulement des forces et la suppression de la transpiration, qu'occasionne le froid ou l'humidité.

Le rhumatisme froid cède à l'usage des diaphorétiques et des autres moyens capables de rappeler les forces au déhors et la transpira-

tion. La saignée ne convient pas si ce n'est dans les sujets plethoriques. L'électricité, les vésicatoires, le moxa, les cautères, les savoneux, les antimoniaux, les frictions, et les eaux thermales, sont les moyens généraux les plus utiles, après quoi on termine la cure par les purgatifs.

Espèce 2. *Rhumatisme passager, courbature, échauffement.*

Douleurs qui occupent tous les membres avec un sentiment de lassitude. Elles sont communément la suite des excès dans les alimens les boissons, les travaux, les études et les plaisirs vénériens. Les fortes passions y donnent souvent lieu aussi. Cette espéce accompagne pour l'ordinaire le début des maladies aiguës.

Espèce 3. *Rhumatisme gastro-pituiteux.*

Il est le plus souvent déterminé par la fièvre gastro-pituiteuse, et régne en même-tems qu'elle, il est fréquemment aussi la suite de cette fièvre. Les douleurs sont très-vives et comme déchirantes dans cette espèce; elles augmentent le soir et durant la nuit; il s'y décide des éruptions près des parties affectées, qui soulagent et même sont critiques, ainsi que les sueurs abondantes, et les urines troubles et copieuses.

Cette espèce de rhumatisme exige le même

traitement que la fièvre gastro-pituiteuse : les vomitifs et les purgatifs, les sucs des plantes antiscorbutiques sont les moyens généraux qu'on doit mettre en usage. SARCONNE a employé utilement les antimoniaux unis à l'opium et à la gomme de Gayac. On a donné aussi avec succès le calomélas, les fleurs d'arnica, et l'acétite d'ammoniaque.

ESPÈCE 4. *Rhumatisme bilieux, ou gastro-bilieux.*

Il est décidé par les saburres bilieuses contenues dans l'estomac, ou les intestins. Il régne en même tems, et dans les mêmes saisons que les fièvres gastro-bilieuses. Il exige le même traitement, et surtout l'emploi des vomitifs ou des purgatifs.

ESPÈCE 5. *Rhumatisme dyssenterique.*

Il est caractérisé par des coliques violentes et des évacuations considérables par le bas, qui alternent avec les douleurs des muscles et des grandes articulations.

Le traitement de cette espèce consiste à donner des petites doses d'opium et d'ipécacuana, et de tems en tems un peu de rhubarbe. La guérison n'a lieu qu'avec le tems, et rarement elle est complette avant l'été.

ESPÈCE 6. *Rhumatisme goutteux.*

Cette espèce est une complication du rhumatisme et de la goutte. Les douleurs occu-

pent à la fois les muscles, les grandes et les petites articulations. Le caractère principal auquel on reconnaît le rhumatisme goutteux, consiste, en ce qu'il est précédé d'un dérangement des fonctions de l'estomac, et que les grandes et les petites articulations sont également affectées. Quelquefois il succède à une goutte vague, et s'accompagne de la pyrexie; les douleurs se manifestent dans cette circonstance, dans les jointures, à la tête, à la poitrine, dans les lombes et aux extrémités, soit ensemble, soit séparement; d'autresfois cette maladie est chronique et sans pyrexie, et les douleurs sont erratiques. Il produit les mêmes effets que la goutte, et rend les doigts roides et immobiles; lorsqu'il se soutient quelque tems, il fait maigrir les malades sensiblement. Le traitement consiste dans l'usage des tisannes légèrement sudorifiques, des eaux thermales, le régime lacté etc.

L'électricité est un moyen de guérison dans cette espèce, elle agit dit MAUDUYT, avec plus de promptitude encore, et plus d'effet, que dans le rhumatisme simple. Elle décide des crises par les crachats, quelquefois par les urines, ou même par les selles: c'est pourquoi, ajoute le même auteur, il faut faire précéder et concourir avec l'électricité les moyens propres à porter à la peau: car les crises dont

on vient de parler, annoncent que les mouvemens se portent sur les viscères, et c'est une voie dont il faut les detourner, surtout quand on peut leur en tracer une autre qu'aucun risque n'accompagne.

Espèce 7. Rhumatisme scorbutique.

Il est un symptôme du scorbut, quelquefois il lui succède.

Espèce 8. Rhumatisme fébril.

Il survient apres la guérison des fièvres intermittentes. Sydenham l'attribuait à l'usage excessif du quinquina, et il l'avait appelé *rhumatisme scorbutique* : mais il est prouvé par les observations, qu'il dépend uniquement de la suppression trop prompte de la fièvre, soit que le quinquina ait été donné trop tôt, soit qu'elle ait eu lieu spontanément.

Espèce 9. Rhumatisme syphilitique.

Espèce 10. Rhumatisme hystérique.

Les reins sont le siège des plus vives douleurs.

Espèce 11. Rhumatisme métallique.

Il est occasionné par les préparations de plomb : il attaque les peintres, les fayenciers, les doreurs, les barbouilleurs, les plombiers, ceux qui boivent des vins altérés avec la litharge etc. Ce rhumatisme n'est point précédé de coliques ; il commence par l'engourdisse-

men'

ment des mains et des bras, par le fourmillement et la contraction des doigs; la langue est blanche et muqueuse, et le pouls est peu fréquent.

Les émétiques, les purgatifs drastiques, et le soir un parégorique, sont les remédes les plus sûrs. Si on traite cette maladie par la méthode adoucissante, les douleurs deviennent plus atroces, et bientôt on voit survenir la paralysie des extrémités supérieures.

ESPÈCE 12. *Rhumatisme vermineux.*

Quelquefois, les enfans sujets aux vers ont une telle sensibilité dolorifique, qu'ils poussent des cris perçans, en quelque endroit qu'on les touche. Cette maladie disparaît dès que les vers sont sortis. J'ai vu un rhumatisme de cette espèce.

ESPÈCE 13. *Rhumatisme latéral, pleurésie fausse de BOERHAAVE.*

ESPÈCE 14. *Rhumatisme hépatique, hépatitie fausse d'HOFFMANN, hépatitie musculaire de SAUVAGES.*

ESPÈCE 15. *Rhumatisme cérébral, phrénésie rhumatique de SARCONNE.*

Ces trois dernières espèces sont métastatiques : elles s'accompagnent quelquefois de la pyrexie. Quand celle-ci est violente, la maladie se rapporte à la fièvre rhumatismale.

GENRE III. *Lumbago, lombagie, mal de reins.*

Douleurs fixes dans la région lombaire, qui augmentent par la pression et par le mouvement, sans signes de néphritie ou de néphralgie ; le malade ne peut dresser le corps.

Le siège du lumbago est dans les muscles, les aponévroses, et les ligamens spinaux. Il est ordinairement chronique, et rarement aigu.

ESPÈCE 1.ere. Lumbago rhumatismal.

ESPÈCE 2. Lumbago inflammatoire.

Il est produit communément par des efforts violens, comme lorsqu'on a porté ou soulevé des fardeaux pesans, lorsqu'on a fait de longues courses à cheval, qu'on s'est livré avec trop d'ardeur aux plaisirs de l'amour, qu'on a eu l'imprudence de connaître une femme debout, etc. Cette espèce est inflammatoire, elle dépend de la phlogose des muscles, et doit être traitée comme les autres maladies de ce genre. BAILLOU et BAGLIVI, ont toujours trouvé dans les cadâvres des personnes mortes après des efforts violens, du sang épanché entre les muscles.

GENRE IV. *Ischias, sciatique.*

Douleur fixe du bassin, du fémur, et qui suit pour l'ordinaire le trajet du fascia-lata, les malades ne peuvent se tenir debout, ni

marcher facilement, et sans boiter. Cette douleur est ordinairement rhumatismale; quelquefois cependant elle appartient à la goutte; dans ce dernier cas, elle doit être traitée de même: et la sciatique rhumatismale, exige les mêmes moyens curatifs que le rhumatisme.

Les humeurs affluent quelquefois tellement sur l'articulation, dans les sciatiques invétérées, que le ligament qui unit le fémur à la cavité colyloïde, en est relâché; ce qui donne lieu à une luxation complette ou incomplette, selon que ce ligament a cédé plus ou moins. On voit encore des abcès se former dans ce même endroit, surtout chez les femmes en couche, qui ont beaucoup de lait, lorsque l'écoulement de ce fluide se supprime tout-à-coup. Dans cette circonstance, la douleur commence quelquefois à l'aîne, et s'étend jusqu'à la hanche, avec un gonflement oédémateux de la cuisse et de la jambe. Mais dans le cas d'abcès aux articulations, on peut être certain, que les douleurs qui les ont précédées, ou qui les accompagnent, ne sont ni rhumatismales, ni goutteuses, parceque la goutte et le rhumatisme ne se terminent jamais par la suppuration.

GENRE V. *Arthropuosie.*

Douleurs profondes, obscures et chroniques

dans les articulations, ou les parties musculaires, sans tumeur, ou lorsque celle-ci a lieu, elle est superficielle et étendue; la pyrexie est légère dans le principe, et se change en fièvre hectique, et la suppuration se manifeste dans la partie. Ces douleurs succèdent souvent aux contusions.

CULLEN rapporte à ce genre, l'inflammation du psoas, le lumbago qui est produit par un abcès dans la région lombaire, ou la suppuration de la moëlle épinière, la sciatique produite par un abcès situé au-dessus de l'articulation du fémur avec l'ischion, et la maladie coxaire de DEHAËN (*).

Le diagnostic de cette maladie est très-difficile, lorsqu'elle affecte l'articulation du fémur avec les os innominés, et le prognostic très-fâcheux. L'indication curative principale est de donner issue à la matière purulente.

GENRE VI. *Ostéocope.*

Douleur vive et fixe dans les os, qui n'augmente pas par la pression.

ESPÈCE 1.[ere]. *Spina ventosa.*

Érosion du périoste interne avec corruption de la moëlle des os longs, qui se manifeste par une douleur très-aiguë et profonde; l'os se gonfle et s'exostose. Cette affection atta-

---

(*) Voyez *Rat. medendi part. 4. cap.* 3.

que surtout les personnes d'une constitution scrophuleuse. L'unique moyen d'arracher les malades des bras de la mort, c'est d'amputer le membre, avant que les forces soient épuisées par la fièvre hectique qui se manifeste de très-bonne heure.

Espèce 2. *Ostéocope cancéreux.*

Il est produit par le vice cancéreux. Les plantes virulentes, telles que la ciguë, la jusquiame etc. ont soulagé ; mais le seul moyen curatif est l'amputation, lorsque le siège du mal le permet.

Espèce 3. *Ostéocope syphilitique.*

Espèce 4. *Ostéocope provenant de l'ostéosarcose.*

L'ostéosarcose est une maladie très-rare, dans laquelle les os perdent leur solidité, et se ramollissent considérablement ; elle s'accompagne de l'ostéocope ; les douleurs dans le principe sont profondes, et augmentent de jour en jour avec une atrocité cruelle, il n'y a point de reméde connu contre cette maladie.

Espèce 5. *Ostéocope scorbutique.*

Genre VII. *Catharre.*

Douleur du cou et des parties voisines avec toux, coryza, et une fièvre amphimérine quelquefois très-légère et presque insensible. Voyez Fièvres catharrales.

GENRE VIII. *Céphalalgie, mal de tête, douleur de tête.*

ESPÈCE 1.ere. Céphalalgie ordinaire.

Douleur sourde et gravative, comme si la tête se gonflait, ou était surchargée.

ESPÈCE 2. Céphalée.

Douleur de tête chronique et violente, avec tension et vive sensibilité des tégumens.

ESPÈCE 3. Migraine, hemicrania.

La douleur n'occupe qu'une partie, et plus communément, la moitié du crâne. Elle est presque toujours périodique.

ESPÈCE 4. Clou.

Symptôme hystérique : c'est une douleur qui n'occupe qu'une petite partie de la tête, comme un demi pouce ou un pouce d'étendue circulaire ; elle est ordinairement fixée sur un des pariétaux ou sur l'occipital. SYDENHAM compare cette douleur à celle que produirait une aiguille qu'on enfoncerait dans les chairs. Elle s'accompagne souvent de vomissemens de matières vertes, et n'observe aucune régularité dans sa marche, ni dans ses accès. Elle est occasionnée par le spasme des muscles externes de la tête, qui se contractent à l'endroit ou leurs fibres tendineuses s'entre-croisent, et tiennent au péricrâne.

Espèce 5. *Oeuf.*

Il ne diffère du clou que par une plus grande étendue qu'occupe la douleur.

Espèce 6. *Céphalalgie fébrile.*

Espèce 7. *Céphalalgie rhumatismale.*

Espèce 8. *Céphalalgie arthritique.*

Espèce 9. *Céphalalgie périodique.*

Elle revient par accès, et suit ordinairement le type tierçaire ou double tierçaire ; elle survient très-fréquemment à la suite de fièvres intermittentes maljugées.

Espèce 10. *Céphalalgie ab utero.*

Elle dépend du *consensus* de la matrice, et revient périodiquement avant, pendant, ou après les régles.

Espèce 11. *Céphalalgie syphilitique.*

Espèce 12. *Céphalalgie pléthorique.*

Espèce 13. *Céphalalgie gastrique.*

Elle est occasionnée par des saburres dans les premières voies. On peut rapporter à cette espèce la céphalalgie causée par l'ivresse de la veille, et pour laquelle HYPPOCRATE recommande de boire de nouveau du vin. *Si ex crapulâ caput doleat, vini meraci heminam bibat* (*Lib.* 3. *epidem*). L'hémine était huit onces ou un demi septier de Paris.

Espèce 14. *Céphalalgie provenant d'un vice organique du crâne ou du cerveau.*

On a vu des céphalalgies qui reconnaîssaient

pour cause l'effacement des sutures du crane, tel qu'on pouvait à peine trouver les traces de la jonction des os dont il est composé. On en a vu d'autres occasionnées par l'épaississement et l'endurcissement de la dure mère. Quelques-unes dépendent des concrétions calculeuses situées entre les deux feuillets de cette membrane : quelques autres sont produites par des éminences en forme d'épines, qui s'élevent de l'intérieur du crâne, et irritent les meninges et le cerveau. On a trouvé dans les cadâvres de quelques personnes qui avaient éprouvé des céphalalgies habituelles, du mercure crud dans les ventricules du cerveau : ces personnes avaient prises des frictions mercurielles, ou avaient été exposées par leur état, aux vapeurs de ce métal, comme les doreurs, ceux qui travaillent aux mines etc. Le diagnostic de cette espèce est nul ; il en est de même des céphalalgies qui dépendent des excroissances, des ulcères, des eaux et des vers dans les sinus frontaux, des polypes, des anévrismes etc.

Espèce 15. *Céphalalgie traumatique.*

Cette espèce de même que la céphalitie, se dissipent quelquefois par un écoulement de sang, de sérosités ou de pus, qui se fait par le nez, ou par les oreilles, ou par la bouche. *Capite dolenti, ac vehementer laboranti, pus*

aut aqua, aut sanguis per nares, vel os, vel aures effluens, morbum solvit (*Aph.* 10. *Sect. VI.*).

La plupart des céphalalgies sont symptômatiques. « Celle qui survient tout à coup aux » personnes qui sont en santé, et qui s'ac» compagne de la mutité et d'une respiration » stertoreuse, donne la mort dans sept jours, » à moins que la fièvre ne se déclare « (*Aph.* 51. *Sect. VI.*).

Le traitement des céphalalgies, doit être analogue aux causes qui les produisent. Dans tous les cas, il convient d'entretenir la liberté du ventre : car comme l'a très-bien observé Baglivi, *alvus stricta semper exacerbat capitis morbos* (*). En général il n'est point de maladies où les purgatifs soient aussi utiles que dans celles de la tête, parcequ'ils opèrent une révulsion utile. Remarquez cependant que quand elles sont produites par les exercices, la course, les voyages, en un mot, quand le sang est en effervescence, il serait trés-dangereux de purger. *Enim advertendum*, dit Hyppocrate, *in iis quibus caput, vel ob exercitationem, vel cursus, vel iter etc. dolet; horum quidem nullos purgaveris* (*De rat. vict. in acut.*). Dans ces cas il faut recourir à la méthode réfrigérante.

(*) Pag. 75.

La céphalalgie dans les maladies aiguës, indique souvent une hémorrhagie nazale prochaine : c'est ce qui a fait dire à HOULIER : *dolor in acutis post tertium aut quartum diem superveniens, sanguinis fluxûs indicium est, modò cætera consentiant : atque hic nullo modo curandus, nè crisis impediatur.*

Beaucoup de douleurs de tête ont pour cause, le mauvais état de l'estomac ; aussi BAGLIVI a-t-il dit : *dolores capitis magnâ ex parte à stomacho fiunt, et si hæc sedulò tibi constent, utere stomachicis, diaetâ et clysteribus* (*). La migraine est produite assez généralement par cette cause. Elle est quelquefois aussi, quoique plus rarement, décidée par l'irritation sympathique des autres viscères, par la pléthore, par le déplacement de l'humeur rhumatismale, de la goutte etc., mais plus généralement, elle est l'effet des causes capables d'affaiblir l'estomac, quoiqu'elles n'occasionnent pas toujours un dérangement sensible des digestions.

Lorsque la douleur de tête dépend de cette cause, elle se manifeste quelque tems après le repas, cesse après quelques heures de sommeil, et revient avec plus ou moins de violence selon la quantité et la qualité des ali-

---

(*) P. 142.

mens qu'on a pris. CRATON donne pour signe pathognomonique de la douleur de tête qui a son foyer dans l'estomac, d'occuper la partie antérieure; et quand elle dépend de l'utérus, c'est, dit le même, le derrière de la tête qui souffre. *Dolores capitis plerumque per consensum ventriculi oriuntur. et tunc dolet ferè pars anterior; quandò verò uteri consensu, tunc dolet posterior* (Lib. IV.), mais cela n'est pas toujours vrai.

Plusieurs observations prouvent que les dérangemens ou métastases de migraine ne sont pas sans dangers, et qu'ils sont presque toujours suivis d'accidens graves, parceque l'action du stimulus qui s'exerçait sympathiquement de l'estomac à la tête, se porte ailleurs, et cause souvent des désordres considérables.

La migraine cesse quelquefois dans la vieillesse, parceque l'action nerveuse n'est plus la même à cet âge, et que les sympathies sont plus faibles.

La migraine dont la cause réside dans l'estomac, exige comme l'a dit ARÉTÉ, une diète légère et la privation du vin; il proscrivait l'usage des alimens âcres, farineux, et difficiles à digérer. Lorsqu'elle dépend des matières glaireuses ou acides contenues dans l'estomac, l'ipécacuana est utile comme vomitif, et on le réitère, lorsque le cas l'exige; sou-

vent ce seul moyen fait cesser tont à coup l'accès en évacuant ces saburres; il convient aussi de prendre quelques purgatifs amers, et de faire usage des stomachiques toniques; une vie active, des frictions sur la région gastrique et l'équitation sont encore très-avantageuses. On doit éviter le laitage dans les migraines, si ce n'est seulement les cas où elles dépendent de la mobilité excessive des nerfs. Le changement d'air et les longs voyages ont quelquefois guéri; l'eau fraîche bue à jeun, en faisant de l'exercice, a produit quelquefois de bons effets : ce fut par ce moyen que LINNÉ se délivra d'une migraine qui avait résisté à tous les remédes. Il faut durant l'accès, que le malade jouisse de la plus grande tranquilité, et qu'il régne autour de lui le plus grand silence; si la douleur était bien violente, il faudrait tirer du sang; on a pratiqué dans ce cas avec succès l'artériotomie, ainsi qne la section de la jugulaire.

L'opium ne convient dans la migraine, que lorsqu'il n'y a point de pléthore, et que les douleurs sont si grandes qu'on a à craindre des convulsions. On a tenté quelquefois avec succès dans les douleurs de tête opiniâtres et excessives, la compression, et lorsque celle-ci ne reussit pas, la section du nerf supra-orbitaire : les parties auxquelles il se distribue,

en tirent assez d'autres de la septième paire, des seconde et troisième cervicales, etc., pour que leurs fonctions n'en soient point altérées. On a interrompu quelquefois l'accès de migraine, en appliquant, durant quelques instans, le Pole Sud d'un petit barreau aimanté sur la partie affectée, le visage du malade étant tourné au Nord.

On a emploié divers moyens contre les douleurs de tête chroniques; l'artériotomie pratiquée aux tempes, ou près des oreilles a souvent eu des succès : les anciens la mettaient fréquemment en usage. La salivation produite par le mercure, n'a jamais été utile que dans la céphalée vénérienne, lorsque toutes fois le virus n'avait pas produit de carie, des nodus, des tophus, ou des pointes osseuses qui irritassent les membranes. Les vésicatoires et les sétons ont souvent eu des bons effets. La trépanation a quelquefois guéri; DURET en cite un exemple. Un homme souffrait habituellement des douleurs vives dans toute la tête, qui avaient éludé tous les secours de l'art; il le fit tondre et appliquer sur la tête un cataplasme qu'on ôta après quelques heures : la partie de la tête qui lui parut la moins humectée, fut celle ou l'on appliqua le trépan: dès qu'on eut pénétré jusqu'à la substance diploïque, il sortit une matière de la couleur

et de la consistance du miel, et le malade cessa dès lors de souffrir. On trouve de semblables exemples de guérison opérée par la trépanation, dans RHODIUS et dans PIERRE DE MARCHETTIS. L'application des sangsues aux tempes, à l'anus, et les scarifications à l'occiput, ont souvent réussi. WILLIS rapporte avoir procuré du soulagement, en faisant arroser la tête, matin et soir, avec de l'eau froide, au moyen d'une pompe. CELSE recommandait déja ce moyen, et HOULIER a vu guérir entièrement une migraine qui durait depuis lougtems, et qui avait résisté à tous les autres remédes, par les douches d'eau froide.

Il est beaucoup d'autres espèces de céphalalgies périodiques, qui tourmentent pendant un grand nombre d'années, et dont on ne peut reconnaître la cause durant la vie. Elles sont rarement accompagnées d'un danger imminent; mais celles qui sont continuelles et violentes, se terminent généralement par l'apoplexie ou par des affections spasmodiques.

GENRE IX. *Plévrodynie.*

Douleur de poitrine sans pyrexie.

ESPÈCE 1.ere. *Plévrodynie catharrale pleurésie fausse* ou *batarde.*

Douleur de côté aiguë, mais non profonde, avec toux et dyspnée. Elle affecte seulement

les muscles intercostaux, sans pyrexie, et est l'effet du refoulement des forces, et de l'arrêt de l'humeur perspirable dans ces muscles. Elle a ordinairement lieu durant les constitutions catharrales, et on la combat par les mêmes moyens que les affections de ce genre.

Espèce 2. *Plévrodynie pléthorique.*

On la reconnaît en général par les signes généraux de la pléthore; elle est voisine de la pneumonie vraie. On la combat par les mêmes moyens que la diathèse inflammatoire.

Espèce 3. *Plévrodynie flatulente.*

Douleur aiguë, subite et passagère, qui traverse le côté, et qui ressemble à la crampe par sa violence et par sa courte durée. Elle est produite par des vents. Lorsqu'elle dure, on applique avec succès la chaleur sèche, et on fait avaler quelques infusions chaudes de menthe ou de camomille.

Espèce 4. *Plévrodynie à spasmate.*

C'est celle qui est occasionnée par des violens efforts corporels. Elle est l'effet d'une phlogose légère des muscles, et est très-voisine de l'inflammation, surtout chez les pléthoriques et les hommes robustes. La saignée, les topiques émolliens et quelques légères infusions vulnéraires sont les moyens appropriés à cette espèce.

Espèce 5. *Plévrodynie parapleurétique.*

Douleur chronique de côté, qui succède à la pleurésie; elle est le plus ordinairement causée par l'adhésion des poumons à la plévre.

Espèce 6. *Plévrodynie vermineuse.*

Espèce 7. *Plévrodynie symptômatique.*

Telles sont les plévrodynies scorbutique, syphillitique, rhumatismale et arthritique.

Genre X. *Pyrose, fer chaud, ardeur d'estomac.*

Sensation douloureuse de chaleur ou d'âcreté au creux de l'estomac, qui s'étend communément le long de l'oésophage.

Espèce 1.ere. *Pyrose saburrale.*

Elle est occasionnée par des saburres acides, rances, empyreumatiques, ou bilieuses. Les vomitifs sont d'abord indiqués, et ensuite l'usage des stomachiques toniques. Le régime doit être simple, et les alimens de facile digestion. On conseille de s'abstenir des substances acescentes, des légumes, des graisses et des sauces de haut goût. Aucun remède prophilactique n'est préférable dans la pyrose bilieuse, à l'eau fraîche, qu'on boit tous les matins à jeun, à la dose d'une pinte.

Espèce 2. *Pyrose ulcéreuse.*

Elle reconnaît pour cause l'ulcère de l'estomac, ou son excoriation.

GENRE XI. *Cardialgie.*

Douleur très-aiguë à la région épigastrique, avec oppression et faiblesse qui tend à l'évanouissement. Sa cause prochaine est un spasme du *cardia*.

ESPÈCE 1.ere *Cardialgie saburrale.*

Elle s'accompagne des symptômes qui indiquent la présence des saburres dans l'estomac, et exige les vomitifs.

ESPÈCE 2. *Cardialgie à veneno.*

Il faut dans cette espèce, emploier les boissons huileuses, mucilagineuses, le lait etc Dans les cas d'empoisonnement avec les acides minéraux, on a obtenu de bons effets de la magnésie. Le sulfure alkalin convient, lorsqu'on a avalé de l'arsenic ou du sublimé corrosif. Les acides sont les antidotes de l'opium et des autres substances végétales virulentes; il n'est pas certain que l'ammoniaque soit celui des poisons animaux.

ESPÈCE 3. *Cardialgie sputatoire.*

Elle s'accompagne d'une abondante évacuation de pituite insipide ou âcre, qui sort de l'estomac par intervalles, à la quantité d'une pinte et quelquefois plus. Elle est endémique dans le Nord de la Suède, en Écosse et en Irlande. On ne connaît pas les moyens propres à la combattre.

Espèce 4. *Cardialgie bradipeptique* ou *dyspeptique.*

C'est celle qui accompagne les mauvaises digestions, et qui reconnaît pour cause la faiblesse de l'estomac, et le défaut d'énergie des sucs gastriques. On l'observe après les maladies aiguës, et surtout après les maladies gastriques bilieuses et pituiteuses. Le traitement exige l'usage des toniques et des fortifians, ainsi que des alimens faciles à digérer, et des exercices convenables.

Espèce 5. *Cardialgie arthritique.*

Espèce 6. *Cardialgie vermineuse.*

Espèce 7. *Cardialgie hystérique.*

Espèce 8. *Cardialgie ulcéreuse.*

Genre XII. *Gastrodynie.*

Douleur de l'estomac, souvent accompagnée du gonflement de ce viscère, mais sans tendance à l'évanouissement comme dans la cardialgie.

Espèce 1.ère. *Gastrodynie crapuleuse..*

Douleur d'estomac, occasionnée par une mauvaise digestion ; elle n'est pas aussi considérable, que quand l'estomac est distendu par des vents. Le vomitif est indiqué dans le principe, ensuite l'usage des stomachiques fortifians.

Espèce 2. *Gastrodynie flatulente colique flatulente d'estomac.*

Douleur aiguë, avec un sentiment de con-

traction à l'estomac : il y a dyspnée; le pouls est petit et deprimé, et les extrémités sont froides. La douleur n'est pas augmentée par la pression, et le malade est soulagé, ou guéri par l'émission des vents.

Les lavemens, les antispasmodiques et surtout les opiatiques sont les remédes qu'il faut se presser d'administrer. On a vu de bons effets, de l'eau distillée de menthe poivrée, ainsi que de l'eau froide et presque à la glace, prise intérieurement et appliquée sur la région de l'estomac.

Espèce 3. *Gastrodynie bilieuse.*

Elle s'accompagne du vomissement d'une bile verdâtre et âcre, de faiblesse, de tristesse et d'une si grande sensibilité au creux de de l'estomac, que le malade ne peut souffrir qu'on le touche. On favorise le vomissement, en faisant boire abondamment de l'eau de veau ou de poulet, jusqu'a ce que l'estomac soit entièrement débarassé; et on a recours ensuite aux opiatiques, si les douleurs continuent.

Espèce 4. *Gastrodynie à veneno.*

Espèce 5. *Gastrodynie xiphoïdale.*

Espèce 6. *Gastrodynie ab extraneis.*

Cette espèce est produite par des matières dures et indissolubles avalées, et qui sont retenues dans l'estomac.

Espece 7. Gastrodynie par congestion de sang dans les vaisseaux de l'estomac.

Elle précède ordinairement l'hématémésie.

Genre XIII. *Colique.*

Douleurs du bas-ventre, et surtout vers l'ombilic et les hypocondres, qui s'accompagnent pour l'ordinaire, de la constipation. Elle est généralement décidée par un spasme plus ou moins violent des entrailles.

Espèce 1.ere. Colique flatulente.

Les douleurs sont vagues et errantes, qui suivent le trajet du colon, et semblent diminuer par la pression. Elles s'accompagnent de la soif; le pouls est ordinairement petit, faible, inégal, quelquefois, quoique plus rarement, il n'est pas considérablement dérangé : il y a borborygmes, et l'issue des vents et des matières fécales amene toujours du soulagement.

Il existe toujours une certaine quantité de fluides élastiques, dans l'estomac et les intestins, qui maintiennent ces viscères dans une distension convenable. Dans l'état naturel, ces fluides élastiques ne sont pas copieux, et ils ont la liberté du s'étendre dans toutes les anfractuosités intestinales. Mais quand quelque obstacle s'oppose aux cours de ces fluides, alors ils se raréfient, et décident un spasme douloureux, dans les membranes sensibles, en les dilatant. Ce spasme est fixe pour l'ordinaire,

et produit la constipation en s'opposant aux mouvemens péristaltiques nécessaires à l'excrétion des matières alvines.

Quoique toutes les parties du canal intestinal soient sujetes aux constrictions et aux obstructions, il en est cependant, qui par leur disposition, favorisent plus que les autres, l'interruption des fluides élastiques : tels sont les orifices de l'estomac, la partie inférieure du duodenum, la valvule du colon et sa courbure, dans l'endroit ou il se porte sous les fausses côtes, du côté gauche.

L'indication curative générale consiste à dissiper l'obstacle qui s'oppose au cours des matières fécales et des vents. Il convient dans les constitutions pléthoriques, de faire une ou deux saignées, pour prévenir l'inflammation des intestins : on conseille avec raison, les lavemens et les opiatiques; et lorsque ces moyens sont insuffisans, on passe aux purgatifs doux; quand la douleur est très violente, il est convenable de leur associer l'opium. On a quelquefois obtenu de bons effets de l'eau froide prise intérieurement, et de l'application de la glace sur le bas-ventre; mais ces moyens seraient nuisibles, dans le cas où il y aurait une très-grande tendance à l'inflammation; il est plus utile dans ce cas, de tirer du sang, et de faire usage des fomentations émollientes.

Les carminatifs ne conviennent guères non plus dans cette circonstance, vu leur qualité échauffante et stimulante. La prophilactique de la colique flatulente consiste dans l'usage des toniques, et surtout des martiaux ; SCHRŒDER a donné avec succès l'acier à la dose de demie once par jour.

ESPÈCE 2. *Colique inflammatoire Entéritie.*

ESPÈCE 3. *Colique bilieuse.*

On peut la considérer comme le premier degré de la passion iliaque, lorsque le ventre reste resserré. Elle s'accompagne de vomissemens bilieux qu'on arrête difficilement.

Le traitement consiste dans l'emploi des lavemens émolliens, des grands lavages mucilagineux, les bains tièdes et les opiatiques. Les bains tièdes conviennent généralement dans toutes les coliques opiniâtres : c'est pourquoi BAGLIVI a dit : *dolor colicus ferè semper mitescit in semi cupio, ideò in doloris pertinaciâ, utere semicupio* (*). Néanmoins lorsque la saignée est indiquée, il faut la pratiquer avant que d'en venir aux bains ; car comme l'a fort bien remarqué ALEXANDRE : « Il ne » faut pas les prendre dans les coliques » avec inflammation des intestins, avant qu'on

(*) Pag. 101.

» n'ait purgé le corps de ses excrémens; mais » quand les douleurs sont pressantes, après » l'évacuation, il est utile de recourir aux » bains « (*Oper. pag.* 591.). On est parvenu quelquefois à arrêter les vomissemens, en appliquant au creux de l'estomac un éphitême de Mithridate, ou des feuilles de menthe commune des jardins, bouillies dans le vin.

Les émétiques et les purgatifs sont mortels dans cette colique. En général on doit s'abstenir des vomitifs, dans toutes les maladies intestinales qui s'accompagnent de la constipation, et surtout lorsque le ventre est tendu, dès même qu'ils seraient indiqués d'ailleurs : dans ces cas, la gangrène en est presque toujours la suite.

La colique bilieuse est sujete à revenir : elle a cela de commun avec toutes les maladies spasmodiques saburrales; on peut en prévenir les retours, par le moyen des toniques, et surtout des eaux de Baréges, de Vals, de Seltz etc.

Espèce 4. *Passion iliaque*, *Volvulus*, *Chordapsus*, *Miserere.*

Colique atroce avec vomissement des matières contenues dans l'estomac et les intestins, qui s'accompagne d'une constipation opiniâtre.

Cette affection est produite par une forte irritation qui détermine le mouvement anti-

péristaltique; celui-ci est quelquefois tel que les malades vomissent des excrémens; on en a même vu qui rendaient par la bouche, les lavemens et les suppositoires; malgré la valvule du colon, qui, dans l'état naturel, s'oppose à ce que rien ne puisse repasser de cet intestin dans l'iléum: dans les cadâvres on ne peut y faire passer ni l'air ni l'eau qu'on y injecte avec force. Il est probable, comme le conjecture DEHAËN, que dans les cas où les malades ont vomi les lavemens et les suppositoires, le colon et le cæcum étaient si distendus, que la valvule ne pouvait plus fermer entièrement; mais le plus communément, les matières stercorales viennent de l'iléum.

Cette maladie reconnaît pour causes éloignées, les matières arrêtées à l'extrémité de l'iléum ou dans le colon, comme les excrémens endurcis, les noyaux de fruits avalés, les vers; quelquefois elle est produite par des tumeurs des intestins ou des parties voisines, l'imperforation de l'anus chez les nouveaux nés; et plus souvent par l'invagination des intestins, par les hernies, par les âcres, les poisons, la strangurie, et par le refoulement des forces et leur concentration dans les intestins.

La passion iliaque est une maladie très-dangereuse, qui se termine souvent par la gangrène et la mort, au bout de peu de jours

« Le hoquet, la convulsion ou le délire, sont « de mauvais signes « (*Aph.* 10. *Sect. VII.*). « Quand elle survient dans la strangurie, » elle donne la mort au 7.e jour, à moins » que la fièvre ne se déclare avec un flux » abondant d'urines. « *Coaq.* Les indications curatives générales, consistent à calmer l'irritation et à rétablir les mouvemens péristaltiques. On doit commencer par la saignée, lorsque le sujet est jeune et robuste, et quand on a à craindre l'inflammation ; ce moyen produit d'ailleurs le relâchement et diminue les douleurs. Il convient de faire avaler de grandes quantités de boissons délayantes et adoucissantes, de faire prendre fréquemment des lavemens, et d'introduire des suppositoires dans l'anus. On a quelquefois réussi à dissiper les constipations les plus opiniâtres en aspersant d'eau froide les cuisses et les jambes. Savanaroli, pour remédier à une constipation opiniâtre du Duc de Ferrare, qui avait éludé tous les secours de l'art, et qui menaçait d'une passion iliaque très-prochaine, le fit marcher pieds nuds, sur un pavé de marbre arrosé d'eau fraîche : le Duc n'eut pas fait cinquante pas, que le reméde agit efficacement. Home d'Édimbourg, a guéri des passions iliaques, par des pédiluves d'eau froide. Ces phénomènes sont dus à l'étroite correspondance

d'action qui existe entre les intestins et les extrémités inférieures. Les fomentatious émollientes, et surtout les bains tièdes sont aussi très-utiles ; il est nécessaire d'y tenir constamment les malades, jusqu'a ce que le ventre s'ouvre et que les douleurs soient notablement diminuées ; après quoi il faut purger. En général il convient de prescrire les opiatiques et d'en soutenir l'usage, tant que les douleurs sont vives ; mais il faut toujours combattre l'inflammation lorsqu'elle a lien, avant que de prescrire ce moyen héroïque.

Quand ces remédes sont insuffisans, on conseille les purgatifs salins, et les lavemens âcres : DEHAËN a obtenu de bons effets de la fumée de tabac introduite dans les intestins. On a fait avaler quelquefois, avec succès, une livre de vif argent dans une solution aqueuse de manne mêlée avec quelques onces d'une huile douce. L'huile de *Ricin* ou *Palma christi* a souvent opéré des merveilles. Les anciens emploiaient, à l'exemple d'HYPPOCRATE, l'introduction d'un air tiède dans l'anus, au moyen d'un souflet ; et ils faisaient prendre immédiatement après, des lavemens, lorsque les gros intestins étaient suffisamment dilatés,

Lorsque la passion iliaque dépend d'une hernie inguinale avec étranglement, il faut emploier non seulement les moyens que je viens

d'indiquer, mais encore en tenter la réduction, et lorsque les accidens sont rebelles, il faut recourir à l'opération du bubonocèle qui ne réussit pas souvent, parcequ'on s'y prend trop tard. L'iliaque produite par les poisons, demande le même traitement auquel on associe les antidotes spécifiques et propres à l'espèce de poison qui a donné lieu à la maladie.

ESPÈCE 5. Colique saturnine, des peintres, des plombiers, Rachialgie de plomb de SAUVAGES.

Cette espèce de colique commence par la constipation, des pesanteurs dans l'épigastre et des borborygmes; à ces premiers symptômes succèdent bientôt les douleurs les plus violentes du bas-ventre; celles-ci sont tantôt ardentes, et tantôt lancinantes; il semble aux malades qu'on leur torde ou qu'on leur arrache les intestins; ils éprouvent en même tems des douleurs rhumatismales aux cuisses et aux mains, surtout dans les articulations, d'autres-fois un sentiment de frémissement; ils sont dans un abattement extrême, et ils ont un accablement extraordinaire de l'âme; il y a resserrement violent au gosier, et une sensation semblable à celle que produirait un corps rond qui monte le long de l'oésophage; il y a hocquet, vomissement, tension de l'abdomen avec des tumeurs inégales; les selles sont

très-rares ; et les matières fécales, lorsque les malades en rendent, sont semblables aux crottins de chèvres ; on ne doit pas attendre de guérison, tant qu'elles ont cette forme : l'anus est retiré et fortement contracté. Les urines sont claires et limpides, le jet en est quelquefois interrompu par la contraction subite de l'uréthre ; les testicules sont agités d'un mouvement de rotation ; elles se relevent fortement, et avec douleur, vers les anneaux des muscles du bas-ventre ; le pouls est vîte, dur, et l'artère frappe les doigts comme un fil de fer tendu ; l'augmentation de chaleur est peu considérable, lorsque la colique est sans complication : tous ces symptômes augmentent le soir et se calment le matin. Cette affection décide souvent aux articulations de tubercules, et des douleurs qui sont semblables à celles de la goutte, la paralysie des extrémités supérieures, ou leur atrophie ; quelquefois aussi elle produit des convulsions, l'épilepsie et l'apoplexie. Stoll a remarqué, que tous les intestins étaient affectés dans cette maladie, ainsi que les voies urinaires dont le spasme gène la sécrétion des urines, et donne ainsi lieu à des hydropisies très-dangereuses. Une observation interressante de Dehaën, c'est que les muscles, les tendons, les aponévroses disparaîssent souvent, ou changent au point de

ne présenter qu'une matière pultacée ; et les muscles affectés ne reviennent jamais à leur état naturel.

Cette colique s'accompagne souvent d'une jaunisse qui dépend du spasme réfléchi sur les organes biliaires et à la peau : cette dernière n'est point critique, non plus que les tubercules, et les affections paralytiques dont je viens de parler.

La cause de cette colique est le plomb dans l'état de vapeurs, salin, ou dans celui d'oxide, qui par sa qualité irritante spécifique des intestins, *y* détermine un spasme violent qui irradie sur différens organes, et produit des douleurs atroces. C'est pourquoi elle n'attaque que les ouvriers qui travaillent sur des préparations de plomb, et les personnes qui font usage de vins altérés avec la litharge. Le sel de saturne, ou *acétite de plomb*, l'eau de Goulard même emploiée en lavement, ou appliquée sur des plaies larges du bas-ventre, ont quelquefois produit cette colique. Elle est plus fréquente en hiver qu'en été, et elle est beaucoup plus dangéreuse dans la première saison. Elle n'a point de tems fixe pour sa durée : elle se termine quelquefois dans peu de jours, mais plus ordinairement elle est longue, et souvent elle dure des mois entiers.

Cette colique est une maladie vraiement ner-

vale, et qui s'accompagne de la dégénération de l'humeur muqueuse ou pituiteuse. Les boissons adoucissantes, les bains, et surtout les calmans sont fortement indiqués; l'opium surtout paraît être d'après les observations de STOLL, le remède spécifique dans cette maladie; mais il faut le donner à forte dose, soit intérieurement, soit en lavemens; le même a remarqué que les accidens auxquels l'opium donne ordinairement lieu, n'arrivent jamais dans cette colique, lorsqu'elle est simple et dénuée de toute complication, ce qui est fort rare à la vérité; car elle s'accompagne trés-généralement de saburres gastriques; et un des effets ordinaires de l'action du plomb sur les premières voies, c'est de corrompre et de dépraver tout ce qui y est contenu, ou qui y flue, Quand cette complication est légère, et les évacuations spontanées suffisantes, il faut donner l'opium; mais s'il n'y a pas d'évacuations, il faut auparavant que de le prescrire, avoir recours au vomitif et aux purgatifs doux et salins. STOLL a remarqué que ceux qui étaient tourmentés par les vomissemens, de même que ceux qui avaient le ventre libre, guérissaient plus aisément et plus promptement que les autres. Il ne donnait pas à ces malades qui à la vérité étaient en petit nombre, de vomitifs, ni de purgatifs: il débutait aussitôt

par l'opium, et sa méthode lui réussit au-delà de ses espérances.

La colique saturnine décide souvent la paralysie, ou un amaigrissement considérable des extrémités supérieures, qui subsiste encore après la cessation de la colique. Cet état est une affection sympathique, qui quoiqu'elle ne soit plus accompagnée de coliques, suppose toujours néanmoins la cause de la maladie encore existante, et le traitement doit être dirigé d'après cette considération. Il faut dans ce cas rechercher s'il y a complication, et l'attaquer si elle a lieu, puis en venir à l'opium, et ensuite prescrire les purgatifs et les toniques. BOERRHAAVE a conseillé dans ce cas, le lait, les sucs des antiscorbutiques doux, le baume du Pérou, les frictions sur le bas-ventre et les extrémités. DEHAËN remarque qu'il faut ajouter au lait quelques substances absorbantes, pour l'empêcher de tourner à l'aigre; car il n'y a point de dégénération plus propre à produire des aigres, que la muqueuse à laquelle la colique saturnine donne ordinairement lieu. Les vésicatoires ont été recommandés, mais les légères commotions que produit l'électrisation, sont beaucoup plus efficaces.

Cette maladie est très-sujete aux rechûtes. il suffit pour les décider, de commettre la plus

légère erreur dans le régime; on l'a vue revenir à l'occasion d'un purgatif, et même d'un lavement. Il convient pour prévenir son retour, de faire usage quelque tems encore après la guérison, de l'opium uni au quinquina, et ensuite du quinquina seul.

Trois varietés.

1.° *Colique saturnine simple et sans complication.*

C'est celle dont je viens de parler.

2.° *Colique saturnine compliquée de la diathése inflammatoire.*

Cette complication est très-difficile à reconnaître; on ne peut que la présumer d'après le tempérament du malade, et la constitution régnante. STOLL observe qu'elle se manifeste surtout en hiver et au printems. Elle est très-meurtrière, et on trouve quelquefois dans les cadâvres de ceux qui en meurent, des signes d'une violente inflammation dans l'abdomen.

Les signes salutaires sont très-infideles dans cette espèce. STOLL a vu quelquefois des personnes qui semblaient n'être pas gravement malades, être attaqués d'épilepsie à laquelle succèdait une apoplexie mortelle. Il en a vu d'autres qui entrant en convalescence, périssaient subitement de ces maladies. Il faut faire précéder l'usage de l'opium, des saig-

nées,

nées, des boissons émollientes ou mucilagineuses tièdes prises abondamment, des bains, et des lavemens ; on donne ensuite l'opium à forte dose, comme six, sept et même huit grains par jour, et en même tems on fait prendre quelques lavemens ou quelques légers laxatifs, pour tenir le ventre libre. La méthode de l'Hopital de la charité de Paris est meurtrière dans cette varieté.

3.° *Colique saturnine bilieuse.*

Réunion de la colique saturnine avec une affection gastro-bilieuse; c'est cette varieté qui à raison de sa fréquence, a introduit dans l'Hopital de la charité de Paris, la méthode de traiter indistinctement toutes les coliques saturnines, par les émétiques et les purgatifs les plus forts ; et en effet elle réussit très-bien dans cette complication, qu'on reconnaît par les signes qui indiquent la saburre bilieuse, par le tempérament du malade et par la constitution régnante. Elle a presque toujours lieu en été.

Le fameux mochlique de cet Hopital, n'a rien de particulier ni de spécifique ; le verre d'antimoine lavé et séché au soleil en fait la base. L'opium ne convient point dans le principe ; ce n'est que lorsque l'on a opéré un nombre suffisant d'évacuations, et que l'on

n'a plus rien à redouter de l'affection gastrique bilieuse, qu'il est à propos de le donner : autrement il pourroit faire dégénérer la maladie en une fièvre bilieuse générale et mortelle.

Espèce 6. Colique végétale de Poitou.

Cette colique régna dans l'automne de 1724 dans le *Devonshire*, province maritime et méridionale d'Angleterre, où elle fut épidémique; elle a été décrite par Huxham.

Elle débutait par un grand serrement d'estomac et une vive douleur de l'épigastre ; le pouls était faible et inégal, la sueur un peu froide, la langue couverte d'une mucosité verte ou jaunâtre, et l'haleine très-fétide. A ces premiers symptômes succédaient des vomissemens considérables d'une bile souvent très-verte et quelquefois noire, et toujours accompagnée d'une grande quantité de pituite très-acide et visqueuse. Les matières rejetées par le vomissement, étaient ordinairement si âcres, qu'elles excoriaient le gosier, (ce qui les faisait paraître sanguinolentes), et qu'elles rendaient la déglutition très-douloureuse. Ces symptômes ayant duré deux ou trois jours, le ventre se resserrait extrêmement, les purgatifs étaient rejetés par le vomissement, et les lavemens n'entraînaient point d'excrémens ; la douleur se portait alors plus bas et deve-

nait très-violente vers le nombril, le long des lombes et de l'épine dorsale, ensorte que le malade paraîssait être affecté de douleurs néphrétiques, d'autant plus qu'il survenait en même tems une suppressiou d'urine, et des envies continuelles d'uriner; les malades ressentaient une pesanteur au périné, semblable à celle qu'on éprouve quand il y a une pierre dans la vessie.

L'urine ressemblait à de la lessive. Elle déposait un sédiment abondant muqueux, rouge et souvent verdâtre; dans le plus grand nombre des malades, l'abdomen était extrêmement dur et tendu; quelquefois, quoique rarement, il était extrêmement rétréci par le spasme. Souvent une douleur fixe, très-forte, brûlante se faisait sentir dans l'hypocondre droit qui était dur et tuméfié, et on appercevait dans la région épigastrique, une palpitation par fois considérable et très-incommode: quelques malades rendaient des excrémens très-durs de couleur verte tirant sur le noir, ronds et semblables à des crottes de chèvres, mais après deux ou trois déjections ils étaient verds ou noirs, quelquefois teints de sang et rendus avec ténesme; puis tout-à-coup le ventre se resserrait, et quelques heures après, si on avait donné un purgatif, il sortait encore des excrémens ronds, pâles et très-durs.

Cette maladie loin de diminuer, allait toujours en augmentant; les vives douleurs quoique rallenties, laissaient une extrême sensibilité qui était telle, qu'on ne pouvait toucher la peau, et bientôt la douleur reprenait et se propageait le long de l'épine du dos jusqu'au dessus des épaules, et surtout entre les omoplates; elle s'étendait delà sur les bras, se fixait principalement sur les articulations, et privait les mains du mouvement.

Les cuisses et les jambes étaient tourmentées par les douleurs les plus aiguës dont le siège paraîssait être dans les os; mais on appercevait rarement du gonflement et de la rougeur aux articulations.

Lorsque les douleurs des membres se préparaient, le pouls était plus fort, et les malades avaient un léger mouvement de fièvre; quelques-uns même éprouvaient à cette époque du délire; celui-ci était presque toujours annoncé par des urines un peu limpides : ce qui mérite d'être remarqué, c'est que quand les urines avaient été pâles, et sans sédiment, pendant quelques tems, il survenait des convulsions, ou le délire, ou la paralysie des mains, tantôt avec douleur, tantôt sans douleur.

Lorsque les articulations étaient affectées, une sueur abondante, fétide, et d'une odeur

acide diminuait les douleurs ; celles-ci se dissipaient complettement, dès que le ventre commençait à s'ouvrir. Quelques malades désséchés par des sueurs longues et abondantes, perdaient absolument le mouvement et l'usage des mains ; il ne leur restait que le tact ; HUXHAM n'a jamais vu la paralysie se fixer aux pieds.

Il paraîssait quelquefois une sueur bénigne, et des pustules rouges avec des demangeaisons, et souvent même des douleurs trés-aiguës, et répandues presque par tout le corps. Cette crise était salutaire, elle dissipait la maladie; mais bien plus souvent les douleurs des articulations et des intestins se succédaient alternativement, ce qui prolongeait extrêmement la maladie.

D'autresfois ces douleurs, après avoir donné du relâche pendant quelques jours, se renouvellaient avec la même violence, surtout quand le malade avait ressenti la plus légère impression de froid, ou s'il avait bû de la biere ou du cidre : l'ictère prenait quelquefois aussi la place de la colique, et la dissipait pour un tems; mais celle-ci reparaîssait, dès que l'ictère venait à cesser. Ce dernier enlevait entièrement la maladie, quand il subsistait quelque tems, et il ne restait dans les jointures qu'un peu de gêne.

Quelques malades, mais en petit nombre, après avoir soufferts longtems, et éprouvé des attaques d'épilepsie, succombèrent.

La maladie était plus terrible, quand les vents du Nord soufflaient. HUXHAM a fait la même observation par rapport à la petite vérole qui régnait alors épidémiquement.

Ceux qui naturellement avaient le ventre plus libre, souffraient beaucoup moins que les autres ; c'est pourquoi les enfans dont le ventre est toujours relâché, étaient moins tourmentés que les adultes.

Cette colique épidémique dura depuis l'automne, jusqu'au printems suivant ; elle attaqua un très-grand nombre de personnes, et il y en eut un bien petit nombre d'exemptes. PAUL D'ÉGINE a parlé d'une semblable colique épidémique, à la fin du chapitre 43. du livre 3. On ne peut guères attribuer, dit HUXHAM, cette épidémie à une disposition particulière de l'air, puisque soit qu'il fut sec ou humide, soit que le vent du Nord soufla, ou le vent du Sud, la maladie n'en exerça pas moins au loin ses ravages. Seulement quand il faisait un tems sec et froid, et lorsque le vent du Nord ou du Nord-Est régnait, les douleurs étaient plus aiguës, ce qui dépendait de ce que le ventre était plus resserré ; car comme l'a très-bien dit HYPPOCRATE, « les constitu-

» tions journalières, dans lesquelles les vents » du Nord soufflent, resserrent le ventre. «
(*) HUXHAM pense que cette colique reconnaîssait pour cause, l'usage immodéré des pommes qui étaient très-abondantes cette année, et du cidre; elle n'attaqua point en effet les personnes qui s'en abstinrent. On a observé aussi que c'était dans les années fertiles en cette sorte de fruits, que les coliques, les diarrhées, les rhumatismes, régnaient le plus : telle est sans doute la raison, pour laquelle la colique végétale s'observe fréquemment dans les Départemens de la République Française, où il croit beaucoup de pommes, et où le cidre est la boisson ordinaire du peuple. Néanmoins cette maladie est quelquefois produite aussi par le moût de raisin, et par l'abus des acides, et elle régne souvent dans les Indes Occidentales, à l'occasion de l'usage immodéré qu'on y fait des limons, dont le suc est extrêmement acide.

La saignée était non seulement inutile dans la colique de *dévonshire*, mais encore dangéreuse. Ceux auxquels on tira beaucoup de sang, furent attaqués de paralysie, et ne recouvrèrent que longtems après l'usage de leurs mains. La saignée déterminait aussi l'enflure des pieds;

(*) (*Aph.* 17. *Sect. III.*)

et cet accident quoique léger, persistait néanmoins très-longtems : quand il était absolument nécessaire de recourir à cette opération, comme dans les cas de pléthore et de diathése inflammatoire, il fallait que ce fût toujours dans le principe, et avant l'usage de l'opium.

Il était toujours nécessaire de donner un vomitif dans le commencement ; sans cela les autres remédes tels que les anodins ou les purgatifs étaient rejetés par le vomissement, ou invisqués par une pituite extrêmement visqueuse, surtout quand on les prescrivait sous forme solide, ce qui rendait nulle leur action. Le même jour HUXHAM faisait prendre un parégorique, il prescrivait ensuite quelques purgatifs auxquels il associait les anodins, ou les huiles douces. Cette méthode n'est pas nouvelle ; RIVIÈRE l'emploiait dans la colique. HUXHAM répétait ces moyens plus ou moins, selon les circonstances, et quand le ventre restait resserré, il appliquait surtout le bas-ventre des fomentations émollientes et anodines, ou faisait baigner les malades dans une décoction de plantes émollientes, ce qui était plus efficace.

Souvent dans cette colique, les excrémens se durcissaient prodigieusement, puis se trouvant arrêtés dans les cellules du colon, ils s'opposaient

à la sortie des vents et des autres matières, et excitaient les plus vives douleurs; c'est pourquoi quand les purgatifs ne produisaient aucun effet, HUXHAM faisait donner un lavement émollient et huileux, pour lubréfier les intestins et amollir les excrémens, et ensuite un lavement âcre, s'il était nécessaire.

Il n'y a point de maladie, dit HUXHAM, dans laquelle il faille tant évacuer, et tenir si longtems le ventre libre, que dans cette espèce de colique; il prescrivait en même tems l'opium à forte dose, et de grandes quantités de boissons diluentes. Comme cette maladie se termine fréquemment par des sueurs et des éruptions critiques, il convenait après avoir suffisamment délayé, de pousser à la peau; il administrait à cet effet, le camphre et le laudanum, et faisait avaler par dessus, une infusion chaude de sauge ou de romarin. C'est à cette colique que se rapporte le précepte de BAGLIVI (*Cap. de colicâ*). « La » colique habituelle et endémique, qui recon» naît pour cause un vin acide, ne se guérit » que par les sudorifiques, ayant néanmoins » attention de donner le soir un anodin «.

Il convient dans la convalescence de cette maladie, de prescrire l'usage des toniques et des fortifians, pour rétablir les forces de l'estomac et des viscères. Ces moyens sont plus

efficaces que les absorbans, pour corriger l'acescence à la quelle donne lieu cette colique; et quoique HUXHAM conseille ces derniers, il ne peut s'empêcher de convenir, qu'il ne faut pas insister trop longtems sur ces remédes, crainte que les excrémens faisant un trop long séjour dans le canal intestinal, ils n'acquièrent la dureté de la pierre; il a observé plus d'une fois, et spécialement dans l'enfant d'un orfévre, qu'après avoir pris beaucoup d'absorbans *testacés*, les excrémens se durcissaient au point qu'ils ressemblaient parfaittement à du plâtre séché, et qu'il fallut les tirer de l'anus avec un instrument.

Les remédes qui ont paru les plus utiles à HUXHAM, pour attaquer les douleurs qui occupaient les articulations, sont le cinabre, la gomme de gayac, la teinture d'antimoine etc., mais par dessus tous, le calomélas donné à petite dose et réitéré de tems à autre; il lui ajoutait le camphre, et il prescrivait en même tems, et dans la même vue, l'application des vésicatoires, les frictions des membres paralysés et de toute l'épine dorsale, avec le baume de galbanum de HARTMANN auquel il mêlait un peu de camphre. Il emploiait ce reméde en frictions, ou les emplâtres de galbanum sur l'abdomen, lorsque cette région était très-tendue ou retirée par le spasme;

mais comme ces moyens excorient quelquefois l'ombilic, et que cette excoriation se guérit difficilement, il conseillait de garantir cette partie, en la couvrant, et en l'environnant d'un morceau d'étoffe de soie.

Ce n'est que, quand les douleurs de colique et de rhumatisme sont appaisées, que l'on peut permettre une nourriture plus abondante; mais elle doit être légère, facile à digérer, non flatulente, et prise en petite quantité. La boisson la plus convenable est l'eau pure, ou l'eau martiale à laquelle on ajoute de tems en tems un peu de vin blanc. L'équitation est aussi un excellent moyen prophilactique, pour prévenir les rechûtes auxquelles la moindre erreur dans le régime donne lieu : en général les exercices et les toniques sont absolument nécessaires durant la convalescence.

Cette maladie a beaucoup d'analogie avec la colique saturnine, et présente la plupart de ses symptômes; c'est pourquoi on les a souvent confondues, et notamment TRONCHAIN. Elles sont l'une et l'autre nervales, et donnent lieu à la dégénération pituiteuse; mais la colique végétale est moins violente et moins aiguë, et sa cause entièrement différente, quoique le traitement soit à quelque chose près le même.

ESPÈCE 7. Colique hypocondriaque.

Cette espèce ne diffère guères de la précé-

dente : elle est souvent occasionnée par la suppression du flux hémorroïdal. ROBERT l'a confondue avec la colique végétale, quoiqu'elle en diffère par sa cause et par ses terminaisons. Elle est le produit d'un embarras des entrailles, et régne surtout dans les pays où l'on est exposé aux causes de goutte et d'hémorroïdes: elle affecte spécialement les personnes d'un tempérament melancolique, et dont les intestins sont très-irritables, ceux qui font des excès de table, les ambitieux, les hommes de lettres et de cabinet. C'est dans l'âge viril que cette colique se manifeste le plus ordinairement; c'est aussi à cet âge que l'embarras des entrailles a le plus fréquemment lieu, et que la mélancolie jete de profondes racines.

Cette colique se termine le plus souvent par des affections qui ressemblent à la goutte, par les flux bilieux, dyssenterique ou hémorroïdal. Elle ne s'accompagne, ni n'est suivie que rarement de la paralysie.

Le traitement consiste dans l'usage des émolliens et des calmans; on passe ensuite à l'usage des fondans, des apéritifs et surtout des eaux minérales. Le régime végétal et l'application des sangsues à l'anus sont éminemment utiles, soit pour dégorger le système de la veine porte, soit pour rétablir le flux hémorroïdal,

quand il a été supprimé : ces moyens sont les plus appropriés à la cause qui donne lieu à cette colique.

Espèce 8. *Colique hystérique.*

Espèce 9. *Colique menstruelle.*

Elle dépend du spasme de la matrice dans les femmes très-irritables et sensibles ; elle précède ou accompagne chaque époque de la menstruation ; quelquefois elle est décidée par la suppression des régles. Les antispasmodiques, les opiatiques, quelquefois la saignée et les pédiluves tièdes, sont les moyens qu'on doit opposer à cette colique.

Espèce 10. *Colique pituiteuse.*

Elle s'accompagne d'évacuation d'une matière visqueuse et transparente que les anciens ont appelé *pituite vitrée ;* ces évacuations soulagent quelquefois. Après avoir calmé par le moyen de l'opium, il est nécessaire de mettre les malades à l'usage des toniques, des fortifians et même des astringens.

Espèce 11. *Colique vermineuse.*

Espèce 12. *Colique à veneno.*

Espèce 13. *Colique arthritique.*

Genre XIV. *Hépatalgie.*

Douleur à la région du foie, sans pyrexie.

Espèce 1.ere. *Hépatalgie calculeuse*, *Colique hépatique.*

Douleur aiguë à l'endroit où le canal cholédoque perce le duodenum. Elle s'étend aux

côtes, à l'épigastre et à la clavicule, et revient ordinairement deux ou trois heures après le repas; elle s'accompagne fréquemment, ou elle est suivie de la jaunisse, dont les retours sont fréquens, comme l'a très-bien remarqué BAGLIVI; Les malades sont ordinairement constipés, et ils rendent quelquefois de ces concrétions, quand ils vont à la garde robe.

Cette affection est décidée par les calculs biliaires, qui ne sont autre chose que la bile elle même épaissie et en quelque sorte résinifiée; ces concrétions excitent des spasmes dolorifiques dans les conduits excréteurs de la bile, et qui irradient au loin. Aussi cette maladie, n'affecte t-elle guères, qu'après les grandes chaleurs qui épaississent la bile, et augmentent l'irritabilité des organes destinés à la sécrétion de cette humeur.

Le traitement de cette hépatalgie, consiste dans l'usage des délayans, du petit lait, des bains tièdes, et le régime végétal. Quand les douleurs sont excessives, il faut recourir à la saignée. Les jus d'herbes sont très-efficaces : on sait depuis longtems qu'on trouve ordinairement en hiver des concrétions biliaires dans le foie des animaux phtyvores, et qu'elles disparaissent entièrement au printems, dès qu'ils font usage de fourrages verts. Les alcalins et les savons ont été emploiés

aussi avec succès; mais un moyen plus efficace est celui de DURANDE Médecin de Dijon, et qui consiste dans un mélange à parties égales d'huile essentielle de thérébentine et d'éther sulfurique, qu'on fait prendre le matin, à la dose d'une cueillerée à café.

ESPÈCE 2. *Hépatalgie produite par les obstructions, ou le squirre du foie.*

Dans cette espèce, le volume du foie est augmenté, ou ce viscère paraît dur au tact. Le traitement consiste dans l'usage des fondans et des apéritifs.

GENRE XV. *Splénalgie.*

Douleur constante à la région de la rate, sans pyrexie. Elle est occasionnée par les obstructions, ou par le squirre de ce viscère.

GENRE XVI. *Néphralgie, Colique néphrétique.*

Douleur fixe à l'un des reins, ou à tous les deux, ou aux uretéres, sans pyrexie essentielle.

ESPÈCE 1. *Néphralgie calculeuse.*

Douleur aiguë, fixe et permanente dans un rein, et rarement dans les deux à la fois; elle suit le trajet de l'uretére, et se propage obliquement jusqu'à la vessie : il y a rétraction du testicule du même côté dans l'homme, et de l'aîne dans la femme, stupeur ou douleur dans la cuisse correspondante au côté

affecté ; la douleur augmente lorsque le malade se couche sur le côté sain, et diminue en se couchant sur le côté affecté ; il y a nausées fréquentes et vomissemens ; la couleur des urines varie, elles sont aqueuses dans le principe, et en petite quantité ; elles deviennent ensuite troubles, abondantes, louches et sanglantes. On peut présumer que la néphralgie est calculeuse, lorsqu'il y a disposition héréditaire, et que la douleur revient par l'effet des exercices, et surtout celui de de la voiture ; mais le signe le plus certain, c'est lorsque les malades ont rendu ou rendent des petits calculs avec les urines. Néanmoins on a trouvé quelquefois après la mort, des calculs considérables dans les reins, les uretéres, et même la vessie, qui n'avaient manifesté durant la vie, leur présence, par aucun symptôme. On rencontre de semblables observations dans HOULIER, BAGLIVI etc. Le traitement ne diffère pas de celui de la néphritie calculeuse.

ESPÈCE 2 *Néphralgie arthritique*, MUSGRAVE, SYDENHAM.

Cette néphralgie est fausse, car les reins ne sont pas affectés, mais les vertèbres lombaires. Elle attaque ordinairement les goutteux, lorsque les douleurs des extrémités ont

disparues ;

disparues ; et elle cesse, quand elles reparaîssent aux pieds. Outre cela les goutteux sont sujets à la néphralgie calculeuse, et ils rendent avec les urines, de vrais calculs.

Le traitement consiste à rappeler la goutte dans son véritable lieu,

Espèce 3. *Néphralgie rhumatismale*, Sydenham.

Douleur fixe et aiguë autour de la région lombaire, qui se jete quelquefois sur le sacrum : elle ne diffère de la néphralgie calculeuse, qu'en ce que le malade ne vomit point, et ne rend pas de calculs avec les urines.

Espèce 4. *Néphralgie hystérique.*

Elle présente le mêmes symptômes que la néphralgie calculeuse, excepté que les malades ne rendent point de graviers avec les urines ; elle s'accompagne du vomissement, et de douleurs cruelles qui sont quelquefois suivies de la mort. L'invasion est subite, et la maladie cesse de même. Elle est décidée par le spasme des reins. Les calmans et les bains ne doivent pas être ménagés dans cette espèce ; quelquefois il est utile de tirer du sang, surtout quand les douleurs sont excessives.

Espèce 5, *Néphralgie pléthorique, ou hémorroïdale, de* Nenter.

Elle est périodique, et revient au tems où le

flux hémorroïdal, ou un autre flux quelconque habituel a coutume de paraître. Elle ne s'accompagne pas des nausées, ni des vomissemens. Elle présente les symptômes de la pléthore; les douleurs sont au déhors, et elles augmentent par la chaleur. Les saignées et surtout les locales, ou près de l'endroit où le flux habituel se faisait, sont les principaux moyens qu'on doit emploier dans cette néphralgie, et l'indication curative principale est de rétablir le flux supprimé.

Espèce 6. *Néphralgie squirreuse.*

Elle dépend du squirre du rein. *Bonnet. sepulcret. obs.* 30.

GENRE XVII. *Cystalgie.*

Douleur fixe et constante à la vessie sans pyrexie. Il y en a autant d'espèces que de cystities, mais la plus ordinaire est la cystalgie calculeuse.

Les signes de celle-ci sont une douleur de la vessie, principalement vers son col, des urines sanguinolentes qui se manifestent après l'exercice, surtout celui du cheval ou de la voiture, un sentiment de pesanteur au périné, un prurit au gland, un sédiment visqueux dans les urines, et leur interruption momentanée. Néanmoins les signes de la présence de la pierre dans la vessie, sont très-équivoques; il y a des malades qui les éprouvent, quoiqu'ils

ne l'aient pas. La sonde est l'unique moyen de s'en assurer; encore a-t-elle quelquefois induit en erreur, lorsque la vessie était squirreuse, ou cartilagineuse.

L'analyse chimique a démontré plusieurs espèces de calculs de nature différente; mais l'acide lithique paraît être la base sinon de tous, au moins de la plupart. Ces concrétions naîssent le plus souvent à l'occasion d'une disposition organique qui se transmet du père aux enfans. Il est très-difficile de changer cette disposition; ce n'est que par la succession du tems, et en croisant les races qu'elle peut s'affaiblir. Il paraît qu'il existe quelque analogie entre les vices d'ossification, et la production des calculs. La plupart des enfans calculeux sont petits, peu développés, et beaucoup sont rachitiques.

L'usage des eaux séléniteuses, et surtout des eaux de puits qui contiennent abondamment le sulfate de chaux, a été regardé comme une des causes des calculs: on a cru que ces eaux laissaient précipiter ce sel terreux dans les organes urinaires, de la même manière qu'elles forment des dépôts le long des canaux qui les charient. Mais l'expérience n'est pas favorable à cette opinion, car dans Paris on ne rencontre pas plus de calculeux, parmi ceux qui boivent de

l'eau d'Arcueil qui est très-séléniteuse, que parmi ceux qui usent habituellement de l'eau de la Seine qui contient beaucoup moins de ce sel à base de chaux.

Il est de fait, que le plus souvent les rudimens de ces cristallisations animales, se forment insensiblement dans les reins, d'où ils descendent dans la vessie ; il n'y a point de douleurs dans le principe, parceque les parties s'habituent à une distention qui se fait lentement et par degrés; mais lorsque ces petits calculs ont acquis un certain volume, la distention qu'ils occasionnent, est portée au point de décider une irritation expulsive qui, dans quelques cas, ne produit qu'une douleur sourde, ou un sentiment de pesanteur, comme chez les enfans; mais plus ordinairement, chez les adultes, la néphralgie ou la néphritie.

Lorsque le petit calcul est tombé dans la vessie, la douleur et les autres symptômes néphrétiques cessent; mais il en survient ensuite d'autres, lorsqu'il ne peut pas être entraîné librement avec les urines par le canal de l'uréthre. Quand il reste dans la vessie, il prend de l'accroissement, par la juste position de nouvelles couches de même nature, qui viennent s'appliquer successivement sur le noyau calculeux. Le calcul une fois formé, peut rester longtems dans la vessie, et y acquérir un vo-

lume considérable, avant que de manifester sa présence par aucuns signes, lorsque sa surface est unie, et qu'il a une forme approchant de la sphérique ; mais quand il est angulaire, hérissé d'aspérités, comme dans la pierre muraire, quoiqu'il n'ait encore acquis qu'un petit volume, il produit de vives douleurs, et donne lieu à tous les symptômes de la cystalgie, ou de la cystitie. On a vu plusieurs fois des corps étrangers introduits accidentellement dans la vessie, servir des noyaux à des calculs qui devenaient avec le tems, d'une grosseur prodigieuse. Souvent les calculs naissent de la réplétion du ventre, et de l'empâtement des entrailles; les spasmes qui résultent des efforts que fait la nature, pour se débarrasser de cet amas d'humeurs qui déconcerte son action et trouble l'ordre de ses mouvemens, se portent sur les reins, les resserrent, et s'opposent à la libre sortie des matières denses et propres à former les concrétions rénales, et cystiques.

Les reins et la vessie ne sont pas les seuls parties qui donnent naissances aux calculs ; on en voit se former sous la langue, dans les conduits pituitaires, dans le cerveau, le foie, les poumons, les vésicules séminales, l'utérus, l'estomac, les intestins etc. Musa rapporte qu'une femme rendit cinq pierres par l'anus.

HOULIER a donné l'histoire d'une femme qui rendait des urines purulentes, avec des douleurs atroces; elle mourut après quatre mois de souffrances, et on trouva à l'ouverture du cadâvre, deux calculs dans le cœur, avec beaucoup de petits ulcères: ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que les organes urinaires étaient dans l'état naturel (*Holleri schol. Cap. L. Pag.* 424.).

La cystalgie calculeuse exige le même traitement que la néphritie de la même espèce. La saignée dans les sujets pléthoriques, et lorsque les douleurs sont très-violentes, les bains tièdes, les boissons mucilagineuses abondantes, et même l'opium sont les moyens généraux qu'on doit emploier dans cette maladie. DEHAËN a donné avec succès l'*uva ursi*. L'infusion de semence de carotte sauvage, édulcorée avec le miel, a été quelquefois utile. Les eaux de contrexeville ont quelquefois réussi à faire rendre des calculs : cela n'est pas surprenant, car il y a de ces calculs si moûs et si friables, que l'eau simple suffit pour diviser et séparer leurs molécules. DEHAËN emploiait comme palliatives, dans les cas de fortes douleurs, les injections d'huile de lin dans la vessie, et il prescrivait en même tems l'eau d'orge miellée.

On a quelquefois reussi à fondre les calculs des voies urinaires avec le savon de Venise

l'eau de chaux, et l'alcali caustique ; mais l'usage de ces substances ne peut être soutenu longtems sans danger ; car elles sont très-septiques, et d'ailleurs elles ne produisent que rarement l'effet qu'on en attend.

INGEN-HOUZ a publié, il y a quelques années, un nouveau fondant des calculs de la vessie, auquel il a donné le nom d'*aqua mephitica alcalina ;* c'est une solution d'alcali fixe sur-saturée d'acide carbonique ; COTTORNE en est l'inventeur. On prend matin et soir, une dose de cette eau, contenant un demi gros d'alcali. mais tous les calculs ne sont pas susceptibles d'être dissous par ce menstrue. Pour s'en assurer, il faut plonger, un instant, dans l'urine du malade, un petit morceau de papier teint de lacmous ; s'il devient plus rouge, le malade guérit par l'usage du reméde : dans le cas contraire, celui-ci est inutile. Quoique je n'ajoute pas une grande foi à ce spécifique, je pense néanmoins qu'on peut en tenter l'usage, avant que d'en venir à l'opération de la taille, que je regarde comme l'unique moyen curatif.

GENRE XVIII. *Hystéralgie.*

Douleurs de l'utérus, sans efforts pour accoucher, et sans pyrexie ; elle est toujours symptômatique.

GENRE XIX. *Mastodynie.*

Douleur des mammelles sans pyrexie. Elle

est toujours symptômatique et très-souvent l'effet de l'irradiation sympathique de l'utérus, comme dans la révolution de la puberté, l'appareil menstruel, et la grossesse.

GENRE XX. *Pudendagre.*

Douleur symptômatique des parties génitales, sans ischurie ni dysurie.

GENRE XXI. *Proctalgie.*

Douleur du fondement sans ténesme.

ESPÈCE 1.ère. *Proctalgie inflammatoire.*

Elle se termine souvent par un abcès qui dégénère en fistule.

ESPÈCE 2. *Proctalgie hémorroïdale.*

Les laxatifs sont utiles dans cette espèce; lorsque la douleur est vive, il faut recourir aux topiques émolliens et anodins, aux bains de vapeurs, et à l'application des sangsues.

ESPÈCE 3. *Proctalgie intertrigineuse.*

Il suinte de l'anus une sérosité âcre qui excorie les parties adjacentes, et excite une douleur brûlante et prurigineuse insupportable. On conseille les lotions rafraîchissantes, les purgatifs doux, les altérans, et surtout les mercuriels : car souvent cette espèce n'est qu'un symptôme de vérole. Dans ce cas, il paraît ordinairement autour de l'anus, quelques unes de ces excroissances fongeuses qui sont propres à cette maladie.

Espèce 4. *Proctalgie cancéreuse.*

Cancer à la partie inférieure du rectum.

Espèce 5. *Proctalgie vermineuse.*

Prurit incommode occasionné par les vers ascarides. Les lavemens amers et les mercuriels les détruisent.

ORDRE SECOND.

Les Spasmes.

Je comprends sous cette dénomination, toutes les contractions et tous les mouvemens involontaires plus forts que dans l'état naturel sans pyrexie essentielle. Cet état paraît dépendre de l'excès des forces libres qui, dès lors cessent de l'être, sur celles vitales; c'est-à-dire de la prédominance d'action des forces nerveuses sur celles de la circulation: les premières sont dans un plus grand rapport avec les secondes, dans les spasmes, que dans l'état naturel. Quand la fièvre, ou plutôt, son second période vient à s'établir dans ces maladies, celles-ci cessent, parceque la fièvre introduit un état contraire, et fait dominer l'action du systême sanguin sur celle du genre nerveux; dès lors les forces trop concentrées, se développent librement vers la circonférence, et le spasme se dissipe. *Febris spasmum solvit. Hypp.*

Les maladies spasmodiques sont produites

par l'action des causes irritantes, par l'inanition, comme les grandes hémorragies, les évacuations excessives etc., et par la réplétion, comme par l'excès dans les alimens et les boissons, par la pléthore, sanguine, bilieuse, pituiteuse; ce qui a fait dire à HYPPOGRATE, *convulsio fit autem à repletione, aut inanitione : sic quidem etiam singultus* (*Aph.* 39. *Sect. VI.*). Elles sont quelquefois aussi occasionnées par le déplacement d'un viscère, qui met le désaccord dans les mouvemens des nerfs. Ce déplacement est le plus souvent, l'effet des passions vives, et de l'augmentation de l'action propre du viscère; c'est ainsi qu'une matrice capricieuse, ou pressée de desirs ardens, détermine ces mouvemens nerveux qui établissent les accès histériques.

Le diaphragme est toujours affecté dans les spasmes, soit primitivement comme dans ceux produits par les passions, soit secondairement comme dans ceux occasionnés par l'irritation d'un organe; et si la tension du diaphragme est nécessaire pour soutenir les grand efforts du corps, à plus forte raison doit-elle avoir lieu pour opérer les spasmes, soit fixes, soit mobiles.

La nature a pour objet, lorsqu'elle se livre à ces mouvemens extraordinaires qui constituent les spasmes, de détruire un embarras

qui la gêne, et de chasser un ennemi qui trouble l'ordre : c'est pourquoi les éruptions dans les fièvres, l'appareil des régles etc. sont quelquefois précedés de convulsions.

L'excessive sensibilité du genre nerveux, qui est souvent héréditaire, est le principe des affections spasmodiques ; cet état est lie à l'extrême mobilité du diaphragme. Les enfans jouissent d'une grande sensibilité ; le volume de la substance nerveuse est plus considérable chez eux, comparativement à l'adulte, et les couches du tissu cellulaire qui l'enveloppent, sont bien moins épaisses, et moins denses ; telle est la raison pour laquelle ils sont très-sujets aux convulsions. Les femmes que leur constitution rapproche des enfans, sont après ceux-ci, les plus disposées aux spasmes. Les vieillards et ensuite les adultes, et surtout ceux qui sont endurcis par des travaux ou des exercices violens, y sont bion moins sujets. Ces affections sont communes dans les pays chauds, et particulièrement en Amérique, tandis qu'elles sont très-rares dans les pays froids ; enfin elles sont familières aux citadins, et presque inconnues aux ruricoles, et surtout aux montagnards. En un mot, moins les muscles ont de consistance, et plus on est sujet aux spasmes ; plus leurs contractions sont vigoureuses, et moins on y est exposé.

Les spasmes qui viennent d'inanition, sont presque tous mortels; c'est ce qu'HYPPOCRATE donne à entendre dans les aphorismes suivans: « la convulsion qui survient dans une » blessure est mortelle « (*Aph.* 2. *Sect. V.*). « La convulsion ou le hoquet qui a lieu, après » avoir perdu beaucoup de sang, est d'un » mauvais augure « (*Aph.* 3. *Sect. V.*). « Lors- » que la convulsion ou la défaillance survient » lors du flux menstruel, c'est un mauvais » signe « (*Aph.* 56. *Sect. V.*). « C'est en- « core un signe dangereux, quand la convul- » sion ou le hoquet est l'effet d'une purgation » excessive « (*Aph.* 4. *Sect. V.*).

La convulsion qui paraît dans la fièvre, est dangereuse; mais c'est un bon signe, lorsque celle-ci survient dans la convulsion, souvent elle la guérit. HYPPOCRATE conseillait de l'exciter dans cette vue; c'est pourquoi il dit: « si la fièvre survient dans la convulsion, » celle-ci cesse le même jour, ou le lende- » main ou le surlendemain. « (*Lib. de locis.*).

Les antispasmodiques et surtout l'opium, sont très-généralement indiqués dans les spasmes; mais le plus souvent ce dernier est plus préjudiciable qu'utile, parcequ'au lieu de calmer, il irrite. Il agit comme stimulant, et augmente la convulsibilité et les convulsions, quand elles sont produites ou compliquées par des

causes humorales ou des saburres, et qu'à ces causes, se joignent l'excessive mobilité, et une grande faiblesse du système nerveux, l'épuisement du sujet, ou une affection nerveuse établie dans les premières voies; on ne doit recourir à ce calmant, pour en obtenir d'heureux effets, que lorsqu'on a attaqué efficacement ces causes, et qu'elles n'existent plus.

Les ventouses, les cautères, les vésicatoires, les rubéfians etc. remédient aux spasmes, surtout ceux qui sont périodiques, ou qui sont causés par une métastase. Ils sont de vrais antispasmodiques, en ce qu'ils détournent habituellement vers l'extérieur, la somme des forces qui se dirigent d'une maniere vicieuse, vers un ou plusieurs organes. Il est néanmoins une circonstance qui les contre-indique, c'est l'excès de sensibilité, et surtout à la peau; ils nuisent alors, en ce qu'ils établissent sur la partie à laquelle on les applique, un centre d'irritation qui décide quelquefois des spasmes, ou de légères convulsions dans la partie, principalement lors des pansemens.

Trois sections, 1.° les spasmes fixes, 2.° les spasmes mobiles, et 3.° les spasmes pectoraux.

SECTION I.ere. *Spasmes fixes.*

GENRE I.er. *Strabisme.*

Difformité des yeux qui rend la vue de travers. Ce vice consiste dans le défaut de convergence uniforme des axes aptiques, et reconnaît pour causes, le déplacement du cristallin, l'inégalité de la surface de la cornée, de la force des yeux, ou de la portée de la vue, ou de l'irritabilité des deux pupilles, et la contraction irrégulière des muscles des yeux produite par le spasme, l'épilepsie et la paralysie.

Le strabisme est très-souvent occasionné par une mauvaise habitude contractée au berceau, celle d'avoir les yeux exposés à la lumière de côté, c'est-à-dire, de coucher dans des lits, dont les pieds ne regardent pas directement le jour, de manière que les enfans cherchant continuellement à le fixer, forcent le globe de l'œil, pour recevoir la lumière latéralement. Le strabisme ou l'action de loucher, vient encore d'imitation, lorsque les enfans ont des nourrices ou des camarades sujets à ce vice. Le meilleur moyen d'y remédier, consiste à leur faire porter un masque qui ne leur permette de voir que directement, et devant eux. BUFFON conseille dans les strabis-

mes un peu anciens, des lunettes dont le verre pour l'œil louche, soit plan, et celui pour l'œil sain, convexe.

GENRE II. *Tic Trismus.*

Spasme fixe ou mobile de la mâchoire inférieure.

Le tic est souvent un symptôme d'autres maladies; comme de l'épilepsie, du tétanos, du carus hystérique, des vers, des plaies, de l'inflammation des muscles, de la mâchoire, ou des amygdales, du scorbut, de l'hypocondrie, de la goutte irrégulière : STOLL cite un exemple du tic produit par l'anasarque; il survient quelquefois dans les fièvres malignes, et se termine bientôt par une apoplexie mortelle. Le tic consiste dans un spasme des muscles masseters, crotaphites, pterigoïdiens internes et externes, ou des digastriques qui seuls abaissent la mâchoire. Dans le premier cas, la bouche reste close, et dans le second, elle est ouverte. Ce sont les muscles releveurs qui sont les plus susceptibles du spasme, et la fraîcheur du matin est seule suffisante pour le produire.

GENRE III. *Spasme cynique.*

Il affecte les muscles du visage, et accompagne presque toujours les autres spasmes, il survient néanmoins quelquefois seul à la suite

de la blessure des tendons de la mâchoire: on conseille dans ce cas l'opium; mais la cure radicale ne s'effectue guères, que par la section entière du tendon déchiré ou contracté. Ce spasme est quelquefois accompagné d'une douleur chronique du visage, qui résiste à tous les remédes.

GENRE IV. *Ris sardonien.*

On le confond ordinairement avec le spasme cynique. C'est un ris convulsif produit par le spasme du diaphragme. Lorsque ce spasme s'étend au muscle peaucier et à ceux du cou, le malade fait une grimace semblable à celle d'un porte-faix chargé d'un pesant fardeau: il dépend des mêmes causes qui produisent les autres convulsions: la renoncule des marais (*ranunculus sceleratus* de LINNÉ), lui donne lieu, de même que l'inflammation du diaphragme: mais cette dernière ne s'en accompagne pas toujours.

GENRE V. *Torticolis*, *Roideur du col*, *Obstipité.*

Inflexion latérale, antérieure ou postérieure de la tête, produite par le spasme, quelquefois par une fluxion catharrale des organes qui meuvent le col, et d'autresfois par le gonflement, la distorsion, ou l'inflexion des vertèbres cervicales.

La cure de cette maladie consiste dans l'emploi des antispasmodiques, ou des toniques, selon qu'elle est produite par la tension ou le relâchement des muscles. Le torticolis catharral qui survient à l'occasion du froid, ou de l'humidité auxquels on s'est exposé ayant chaud, exige l'emploi des diaphorétiques. Quant à celui qui reconnaît pour cause, un vice des os, comme une exostose, une luxation incomplette, des vertèbres, il n'admet pas de guérison, surtout quand la maladie est ancienne.

GENRE VI. *Contracture.*

Rigidité constante d'un membre, comme du bras, de la cuisse, de la jambe etc., qui survient peu-à-peu, et qui gêne ou intercepte le mouvement. Elle diffère de l'ankilose, par la roideur des tendons et des ligamens, au lieu que dans celle-ci, les os ne sont immobiles qu'autour des articulations. Cette affection est de longue durée, et peut être produite par diverses causes, telles que par l'hypocondriacisme, la goutte, le scorbut, le rhumatisme, la colique saturnine, l'usage des vins faits avec des raisins non mûrs, les fluxions catharrales, l'hystérie, et la vérole.

GENRE VII. *Crampe, Spasme flatulent.*

Contraction subite, et passagère d'un ou de plusieurs muscles, surtout de ceux de la jambe,

ou de la cuisse, qui est quelquefois accompagnée d'une forte douleur et de bruit. Elle a lieu quelquefois aussi aux muscles des lombes, de la poitrine, du cou, et de la mâchoire.

Espèce 1.ere. *Crampe idiopathique.*

C'est celle dont sont affectés subitement les muscles des cuisses, des jambes etc., lorsqu'on se baigne dans l'eau froide, ou qu'on laisse les jambes exposées à la fraîcheur de la nuit, ou lorsque les muscles souffrent quelque extension, dans laquelle ils éprouvent de la contrainte. Les muscles digastriques sont très-sujets à cette crampe, lorsqu'on expose au froid le cou à nud; la douleur est très-violente, mais elle se dissipe d'elle-même dans une ou deux minutes, surtout si on chauffe, et qu'on frotte les parties affectées, et si on les met dans une situation plus aisée.

Espèce 2. *Crampe sympathique.*

C'est celle qui dépend de l'irritation que souffre une autre partie, comme dans le cholera; elle est quelquefois décidée par un mouvement de colére; celle-ci affecte surtout la cuisse, avec une forte distension, et une douleur atroce des jambes; les malades meuvent les jambes, crient, et sont plus cruellement tourmentés, lorsque le vomissement a lieu.

Le laudanum avalé à la dose de douze ou

quinze gouttes, est un très-bon remède, après avoir aidé le vomissement avec l'eaû de veau ou de poulet.

Si la poitrine souffre le même spasme, il en naît une plévrodinie passagère, mais très-forte, et qui menace de suffocation: si la gorge en est affectée, c'est l'angine spasmodique. Dans ces deux cas, j'ai vu de bons effets d'un mélange à parties égales de laudanum liquide, et d'éther sulfurique pris à la dose de vingt-quatre gouttes.

Genre VIII. *Beriberi*, *Beriberia.*

Maladie spasmodique, fréquente dans les Indes Orientales, ainsi nommée, parceque les malades dont les genoux sont retirés, marchent comme les brebis, les genoux roides et sans mouvement, n'ayant que les cuisses qui puissent se mouvoir. Ceux qui en sont affectés, éprouvent un mouvement tremblottant des mains, des pieds, et quelqnefois de tout le corps, une stupeur douloureuse de ces parties, avec diminution du sentiment du tact; la douleur est semblable à la formication que le froid cause aux doigts: ces symptômes sont accompagnés de la débilité de la voix, et de l'enrouement; il survieut souvent une crampe dans les muscles de la poitrine, qui intèresse la respiration.

Cette maladie est chronique, difficile à guérir, mais non mortelle, si ce n'est lorsqu'elle affecte la poitrine. Elle reconnnaît pour cause l'exposition au froid, le corps étant échauffé. Le traitement consiste dans l'usage des sudorifiques, et les fomentations résolutives.

GENRE IX. *Priapisme.*

Érection de la verge, sans aucun sentiment de plaisir, et sans desir vénérien. Il est produit par le spasme des muscles de la verge, et accompagne très souvent celui des autres parties; on l'observe dans les accès épileptiques, tétaniques etc.

ESPÈCE 1.ere. Priapisme dysurique.

Il est causé ordinairement par les calculs de la vessie. Cette espèce a cela de particulier, que la verge ne s'enfle point, mais qu'elle se roidit, et devient dure, sans presque augmenter de volume, parceque les corps caverneux ne se remplissent point de sang, comme dans l'érection produite par les desirs vénériens. La substance bulbeuse de l'uréthre, est la seule qui se tuméfie, et les malades ressentent au bout du gland, une douleur qui les porte à tirer souvent cette partie.

ESPÈCE 2. Priapisme gonorrhoïque, chaude-pisse cordée. Voyez VÉROLE.

ESPÈCE 3. *Priapisme causé par les cantharides.*

La poudre de cantharides prise intérieurement, même à petite dose, cause la dysurie, l'hématurie, et un priapisme douloureux qui s'accompagne quelque fois de mouvemens convulsifs. Le traitement exige les mucilagineux, les huiles, le camphre et les bains tièdes.

Les pendus ont la verge tendue, et cette tension persévère même après la mort; ce qui désigne, que le sang s'est amassé dans les corps caverneux, et y a été retenu par la contraction spasmodique de la verge (MORGAGNI *epist.* 19. 20.)

ESPÈCE 4. *Priapisme causé par le froid.*

Quoique le froid dissipe assez constamment l'accès du priapisme, il peut néanmoins le faire naître; on a vu un homme, qui au sortir d'une rivière, où il avait demeuré une heure, dans l'hiver, fut attaqué d'un violent priapisme qui ne céda qu'à des fomentations répétées d'une décoction de plantes aromatiques dans le vin, l'huile et l'eau-de-vie.

GENRE X. *Satyriase, Satyriasmus.*

Cette maladie est propre aux hommes: elle consiste dans une tension forte et continuelle de la verge, avec desir effréné de consommer l'acte vénérien, et pollutions.

Espèce 1.ere. Satyriase aigu, *Arétée.*

Desir insatiable pour le coït, mais si celui qui en est attaqué, assouvit sa passion, il n'en est pas soulagé, et l'érection continue toujours, quoiqu'il multiplie ses jouissances; il y spasme dans les nerfs, les tendons, les aînes et le périné, inflammation et douleur dans les parties génitales avec fièvre; les malades se courbent et se rappétissent; ils sont tranquilles, mais tristes, et déplorent un sort insupportable. Lorsque le mal est porté à un haut point, ils sortent des bornes de la pudeur, tiennent les propos les plus obscènes, et lâchent des vents sans respecter personne; ils songent sans cesse à assouvir leurs desirs effrénés; leurs lèvres sont écumantes, comme celles des boucs en chaleur, et ils en ont même l'odeur. Après une longue rétention, ils rendent des urines blanches, épaisses et semblables à de la semence; leur ventre se lâche; ils ressentent du prurit aux côtes et aux aisselles; ils sont abattus, et ont un dégoût extrême pour les alimens; quelque fois ils les dévorent avec avidité: lorsqu'ils ne meurent pas bientôt, ils deviennent enflés, et le ventre se boursouffle; leurs membres se contractent, et ne se meuvent qu'avec peine; le pouls est petit, faible et déréglé. Il survient quelque fois un vomissement, ou

une diarrhée de matières pituiteuses ou bilieuses, qui quelque fois soulage, d'autres fois est nuisible. Ce n'est qu'en procurant un long sommeil aux personnes attaquées du satyriase, qu'on peut parvenir à les guérir. Il s'agit pour cela, de rafraichir, et d'émousser la sensibilité extrême du genre nerveux. Cette maladie honteuse régne surtout au printems et en été. Elle attaque particulièrement les jeunes gens d'un tempérament ardent; elle est très-aiguë, et fait périr en sept jours.

Espèce 2. *Satyriase chronique*, Cheyne.

Cette espèce qui est fort rare, dure des mois, et même des années. Elle attaque les vieillards continens, et surtout les hypocondriaques; elle a lieu surtout la nuit, quand on est échauffé par les couvertures. Les malades ressentent alors une ardeur forte, et une grande tension à la verge; il leur semble qu'on la leur arrache avec force; ils n'ont aucun desir lascif, par rapport à la violence de la douleur.

On ne peut apporter de soulagement, qu'en faisant sortir les malades du lit, et en les exposant à l'air froid. De là l'interruption du sommeil, l'altération de l'appétit et des digestions; et en peu de semaines, ils ressemblent plutot à des monstres qu'à des hommes.

Les opiats ne produisent pas le sommeil, et augmentent le mal. Le camphre, le lait, les immersions dans l'eau froide, et les alimens pris en petite quantité, sont utiles; après quoi on passe à l'usage des toniques, et surtout du quinquina et des martiaux.

Espèce 3. *Satyriase symptômatique.*

Cette espèce accompagne quelquefois la gonorrhée virulente, l'hydrophobie, les calculs des reins et de la vessie, la mélancolie, le scorbut, et la gale.

Genre XI. *Tétanos.*

Maladie ordinairement aiguë, caractérisée par la rigidité spasmodique du tronc, des extrémités, et même de tout le corps, avec dyspnée, et l'intégrité des sens:

Espèce 1.ere. *Tétanos vulgaire.*

Contraction violente et permanente des muscles volontaires, et principalement de ceux qui soutiennent et meuvent le tronc, avec dyspnée et douleur aiguë. Dans cette espèce, tout le corps est droit, et tellement roide, que si on lève les pieds du malade, lorsqu'il est couché, il porte sur l'occiput, ainsi qu'une statue; la face est très-rouge, les yeux saillans, la respiration forte et fréquente, le pouls fébril, plein, et la chaleur forte. Lorsque la sueur se manifeste, et qu'elle

persévère, elle termine la maladie dans l'espace de sept jours.

Espèce 2. *Emprosthotonos.*

Dans cette espèce, les muscles antérieurs du tronc sont spécialemeut affectés, de manière qu'ils entraînent le corps en avant, en lui faisant décrire un demi cercle.

Espèce 3. *Opisthotonos.*

Spasme fixe qui occupe les muscles postérieurs du tronc, de manière que la tête reste fléchie en arrière, et le corps courbé en arc, et tendu postérieurement.

Espèce 4. *Tic, Capistrum de Vogel, Trismus tonicus de Sauvages, Trismus nascentium, Mal de machoires, dans les colonies françaises.*

Contraction et rigidité des muscles élévateurs de la mâchoire inférieure, qui la rapprochent tellement de la supérieure, qu'il est presque impossible d'ouvrir la bouche : c'est par ce tic, que commence le tétanos des enfans.

Espèce 5. *Catochus.*

Rigidité des muscles avec insensibilité, et sans difficulté de respirer. Cette espèce est chronique, et attaque particulièrement les femmes et les enfans.

Espèce 6. *Plevrosthotonos, Tétanos lateralis de Sauvages.*

Tension forte d'un seul côté du corps.

ESPÈCE 7. *Tétanos vermineux.*

ESPÈCE 8. *Tétanos traumatique.*

ESPÈCE 9. *Tétanos fébril.*

Il est périodique, et suit le type d'une fièvre intermittente.

Les maladies tétaniques sont fréquentes et aiguës dans les pays chauds surtout durant l'été; elles le sont moins dans les pays tempérés. Elles régnent toute l'année dans le Sud de la Caroline, mais elles y sont plus violentes en été, que durant les autres saisons, parceque les habitans de cette contrée, éprouvent durant la première, les alternatives brusques d'une chaleur brûlante, et d'un froid vif occasionné par les orages qui y ont fréquemment lieu. Ces maladies sont très-communes aussi dans l'isle de Java, dans l'Inde Orientale, et dans l'isle de Céylan. Elles le sont beaucoup plus à Cayenne, que dans tout autre endroit de l'Amérique; elles y attaquent indistinctement les blancs et les noirs, les Créoles et les Européens; elles n'y épargnent pas mêmes les animaux. Au rapport de BAJON, elles y sont si fréquentes parmi les enfans nouveaux-nés, dans certains quartiers, qu'àpeine en réchappe t'il un tiers. Le tétanos attaque plus communément ceux qui sont près de la mer, ou ceux qui habitent sur les hauteurs exposées aux vents de mer, que ceux qui occupent

des endroits bas et un peu avant dans les terres. Il est des lieux où cette cruelle maladie ne s'est manifestée, que depuis qu'on a eu abattu des bois de haute futaye, qui abritaient des vents de mer.

POUPPÉ DESPORTES rapporte que cette maladie est très-commune dans l'isle de *St. Domingue*, dans les lieux marécageux, dans les tems pluvieux, et dans les mois de Vendémiaire et Brumaire, où on est le plus exposé avx alternatives subites de chaud et de froid.

Les maladies tétaniques n'attaquent guères dans ces climats, que les personnes qui se sont exposées imprudemment, et surtout le matin, au vent qui vient du côté de la mer, et les enfans nouveaux-nés. On prévient chez ces derniers, le tétanos, en les tenant dans une chambre close où l'air extérieur ne pénétre pas, jusqu'au neuvième jour de la naissance. Quelques indiens leur frottent le corps, matin et soir, avec des substances grasses et huileules, durant les neuf premiers jours, et appliquent sur l'ombilic, dès qu'ils en ont fait la section, un emplâtre agglutinatif. Cette méthode réussit très-bien, et prévient sûrement la maladie, elle est fondée sur l'opinion qu'ils ont, que l'impression du froid sur la peau, et particulièrement sur le cordon ombilical, suffit pour décider la maladie; et l'observation vient

à l'appui de ce sentiment; car la plupart des enfans attaqués du tétanos, ne doivent cette maladie qu'à cette cause; néanmoins elle n'est pas la seule; et la rétention du méconium produit quelquefois aussi, quoique plus rarement cette affection chez les enfans.

Les causes les plus fréquentes des maladies tétaniques, sont le froid et l'humidité appliqués au corps, lorsqu'il est échauffé, les piqûres, les déchirures, ou d'autres lésions des nerfs, des parties tendineuses et aponévrotiques des extrémités et des articulations; on les voit survenir à la suite des grandes hémorragies, et des plaies d'armes à feu. Elles sont quelquefois produites aussi par les vers. Le tétanos traumatique affecte plus spécialement les personnes du moyen âge, que les jeunes gens et les vieillards, plus les hommes que les femmes, et plus ceux qui sont forts et robustes que ceux qui sont faïbles et languissans.

Lorsque le tétanos est produit par le froid, il ne se manifeste pour l'ordinaire, que quatre ou cinq jours après; mais lorsqu'il est l'effet d'une plaie, d'une piqûre, il paraît plus tard, et souvent, lorsqu'il ne reste plus de douleur dans l'endroit blessé, que la plaie est prête à se cicatriser, et même quelquefois, quand elle est entièrement guérie.

Le tétanos est quelquefois porté subitement à son plus haut degré de violence; mais pour l'ordinaire, sa marche est moins rapide. Lorsqu'il passe quatre jours, il laisse des espérances de guérison. *Qui tetano corripiuntur, quatuor diebus pereunt, verò si hos effugerint, sani fiunt* (*Aph.* 6. *Sect.* *V.*). Cette maladie débute communément par un sentiment de roideur vers la nuque, qui croit par degrés, et rend les mouvemens de la tête difficiles et douloureux, à peu près comme dans le torticolis. A mesure que la rigidité du cou fait des progrès, les malades éprouvent pour l'ordinaire, vers la base de la langue, un malaise qui empêche la déglutition, et qui finit par l'empêcher tout à fait; en même tems, il survient une douleur violente à la partie inférieure du sternum, qui s'étend delà au dos : quand cette douleur se fait sentir, tous les muscles du cou, et surtout ceux de sa partie postérieure, sont frappés à l'instant, d'un spasme qui repousse fortement la tête en arrière; les muscles relveurs de la mâchoire inférieure qui dès l'invasion de la maladie, étaient déja affectés d'une rigidité spasmodique, sont alors attaqués d'un spasme plus violent qui rapproche tellement les dents les unes des autres, qu'elles ne permettent pas la moindre ouverture de la bouche.

Cet état est celui qu'on nomme mal de mâ-

choire, et qui fait une partie principale de la maladie. Lorsqu'elle est portée à ce point, les douleurs de la partie inférieure du sternum, de même que les spasmes augmentent, et attaquent un plus grand nombre de muscles, surtout ceux de l'épine. Les muscles fléchisseurs et extenseurs des extrémités inférieures, se contractent aussi dans le même tems, et tiennent les membres étendus et roides. Quoique les muscles extenseurs de la tête et du dos soient très-fortement affectés, les fléchisseurs, ou les muscles du cou, qui amènent la tête en avant, et ceux qui abaissent la machoire inférieure, sont néanmoins pour l'ordinaire, dans un état de spasme violent. Durant tout le cours de la maladie, les muscles abdominaux sont vivement affectés aussi du spasme, de sorte que le bas ventre est très-dur et fortement retiré. Enfin les fléchisseurs de la tête, et du tronc sont si violemment contractés, qu'ils contrebalancent l'action des extenseurs, et qu'ils tiennent la tête, et le tronc droits et roides, au point que ces parties ne peuvent se mouvoir en aucun sens; c'est à cet état qu'on a appliqué proprement le nom de *tétanos*. Les bras qui étaient peu affectés auparavant, s'étendent et se roidissent, il n'y a ordinairement, que les muscles moteurs des doigts, qui conservent leur mobilité : la

langue retient aussi quelque tems, la faculté de se mouvoir, mais enfin elle contracte l'affection spasmodique qui la pousse fortement entre les dents.

Lorsque la maladie est à son apogée, tous les organes qui exécutent les mouvemens volontaires sont affectés, et surtout les muscles de la face; le front se ride, souvent les yeux se contournent, mais plus généralement ils restent immobiles dans leurs orbites; le nez se contracte, et les joues se retirent vers les oreilles, de manière que la figure fait les grimaces et les contorsions les plus hideuses. Quand les spasmes sont ainsi universels, il survient communément une forte convulsion qui termine la vie du malade.

Ces spasmes sont accompagnés des douleurs les plus vives; quand ils sont extrêmes, ils diminuent ainsi que les douleurs, durant quelques momens, mais pour augmenter avec la même force, au bout de dix à quinze minutes. En général les douleurs redoublent par les moindres efforts que font les malades, pour changer de position ou pour avaler.

La description que je viens de donner, est celle du tétanos des adultes; celui des enfans nouveaux-nés, a une marche beaucoup plus rapide, et qui les fait périr le plus souvent en douze heures; il est très-rare que la maladie

aille jusqu'au cinquième jour. Dès le premier moment de l'invasion, ils ne peuvent têter, la mâchoire inférieure se roidit et s'approche de la supérieure, la langue ne peut plus se mouvoir, et la déglutition est totalement empêchée; la difficulté de respirer devient bientôt considérable, et sur la fin très-laborieuse; le ventre se resserre, mais les urines coulent comme de coutume. La maladie s'annonce par des cris continuels; peu de tems après, la mâchoire inférieure commence à se roidir, et à s'approcher de la supérieure; le mouvement de la langue devient de plus en plus difficile; les cris diminuent à mesure que la maladie augmente, et les muscles du cou et de toute l'épine se roidissent avec une force prodigieuse; la tête reste cependant assez droite par rapport à la ligne verticale du corps, mais le tronc décrit un demi cercle dont la concavité se tourne ordinairement du côté des vertèbres dorsales. On voit que c'est un vrai opisthotonos qui attaque ordinairement les enfans; le bas-ventre fait une saillie très-éminente au déhors, et il survient à l'ombilic une éminence qui est quelquefois considérable. Plusieurs ont sur la fin, les extrémités supérieures et inférieures roides, avec quelques petits mouvemens irréguliers; il en est d'autres,

dont

dont les membres restent flexibles et sans spasmes ; la peau qui recouvre les muscles de l'épine, est d'abord fort rouge, elle devient peu-à-peu violette, et toutes ces parties sont considérablement gonflées. Plus l'invasion de la maladie s'éloigne de l'époque de la naissance, moins elle est aiguë ; elle ne survient guères que dans les neuf ou dix premiers jours de la vie ; il est des enfans qui en sont attaqués tout en naissant, et qui meurent presque aussitôt.

BAJON a disséqué plusieurs enfans morts du tétanos, et a trouvé les muscles d'une couleur livide très-foncé : le cours des liquides paraîssait y avoir été intercepté depuis longtems ; les fibres motrices étaient crispées, repliées sur elles mêmes, et se rompaient lorsqu'on voulait les étendre.

Cette maladie n'attaque pas seulement les enfans dans les pays chauds, mais encore dans la plupart des contrées du Nord de l'Europe : on la voit fréquemment en Suisse et dans les montagnes de l'Écosse ; elle est plus rare dans les pays de plaines, mais plus fréquemment mortelle.

La fièvre n'accompagne guères le tétanos, que lorsqu'il est produit par le froid, et alors d'après l'observation d'HILARY, il se pro-

duit quelque symptôme inflammatoire; dans les autres cas, la fièvre est un bien, et guérit pour l'ordinaire. On a eu souvent recours à la saignée dans cette maladie, mais jamais le sang n'a présenté la croûte inflammatoire; sa texture est au contraire plus lâche que dans l'état naturel, et il ne se coagule pas, comme cela arrive ordinairement.

Le délire survient rarement dans le tétanos, si ce n'est quelquefois sur la fin. Il en est de même des vomissemens qui ont lieu chez quelques individus, dans le principe, mais ils ne continuent pas. L'estomac ne paraît pas éprouver de lésions dans ses fonctions; les urines sont quelquefois supprimées, ou ne sont rendues que difficilement, et avec douleur; le ventre est ordinairement resserré; il survient quelquefois des éruptions miliaires, mais on n'a pas observé si elles avaient été critiques.

Cette maladie est le plus généralement mortelle. Celle qui est traumatique, est plus violente et plus difficile à guérir, que celle qui est produite par l'action du froid; les dangers sont en raison de l'aiguité et de la violence des symptômes. Le tétanos qui se prolonge est moins redoutable; néanmoins quoique sa violence soit considérablement diminuée, on doit toujours craindre qu'elle ne se ranime;

jamais la solution n'arrive subitement, et il ne se dissipe que par degrés.

L'éthiologie du tétanos, n'est pas connue, et on n'a d'autres régles de traitement, que celles acquises par quelques observations. Lorsque cette maladie est traumatique, il faut interrompre toute communication de la partie blessée avec le reste du corps, par la section des nerfs. Un des grands moyens curatifs dans toutes les espèces tétaniques, est l'opium qu'il faut donner à forte dose, dès le principe, et avant que la déglutition soit déja empêchée. Lorsque le malade ne peut plus avaler, on fait prendre ce reméde en lavemens, et on le fait entrer dans des linimens dont on oint le corps, et surtout la partie blessée : dans tous les cas, il est bon de l'employer à la fois intérieurement et extérieurement; on peut en porter la dose jusqu'à douze grains par jour intérieurement, et comme l'observe CULLEN, il n'agit point, ainsi que dans les autres maladies, en provoquant le sommeil, la stupeur, l'ivresse, et le délire.

Comme le spasme occupe les intestins, il convient, pour obvier à la constipation, de prescrire des lavemens et des doux laxatifs. On a observé que les antispasmodiques autres que les opiatiques augmentaient le mal. On a

recommandé les bains tièdes, mais ils ne sont pas sûrs ; et s'ils ont quelquefois été utiles, ils ont été nuisibles d'autresfois, et ont même donné la mort. La saignée a été généralement préjudiciable, si ce n'est dans le cas de fièvre et de pléthore réunies ; les vésicatoires n'ont pas eu de succès.

On a emploié utilement dans le tétanos qui a lieu sans cause manifeste, le mercure en frictions ; mais il faut pour cela, y recourir de bonne heure, et le donner à des doses suffisantes, comme l'a fait LIND, pour exciter la salivation qu'il convient d'entretenir, jusqu'à ce que les symptômes diminuent sensiblement. On a donné aussi avec succès, le goudron des Barbades, et fait prendre les bains froids. BARRÈRE, ancien médecin de Cayenne, a réussi parfaitement, avec les douches et les bains d'eau froide, dans le tétanos des enfans ; les Négresses emploient fréquemment ce dernier moyen, il convient aussi aux adultes, ainsi que l'a dit HYPPOCRATE (*), mais avec les restrictions suivantes : il faut 1.° que le tétanos ne soit pas produit par une plaie ; 2.° que le malade soit jeune et d'une bonne constitution ;

(*) *Est verò, ubi in tetano, sine ulcere, juveni benè carnoso, æstate mediâ, frigidæ multæ affusio, caloris revocationem facit ; calor autem haec solvit* (*Aph.* 21. *Sect. V.*).

3.° enfin que la saison soit chaude. J'ajouterai, d'après les observations, que les bains froids ne réussissent, que dans le tétanos chronique, et non dans celui qui est aigu.

GENRE XII. *Hydrophobie.*

Affection spasmodique des muscles qui servent à la déglutition, avec une aversion extrême pour les boissons, et l'impossibilité d'avaler; souvent les malades tombent dans les plus violentes convulsions, au seul aspect de l'eau; ils ne peuvent non plus, supporter la lumière, ni les courans d'air.

ESPÈCE 1.ere. Hydrophobie rabieuse.

Elle est produite par la morsure d'un animal enragé, et se déclare ordinairement, trois ou quatre semaines après; quelquefois cependant, quoique très-rarement, elle ne se manifeste qu'après des mois et même des années. On lit dans les Mémoires de la Société des Sciences de Montpellier année 1730, que deux frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un d'eux mourut bientôt après de la rage, et que l'autre ayant appris au bout de dix ans, le genre de mort de son frère, périt de la même maladie. Il est plusieurs exemples semblables rapportés par les auteurs.

L'hydrophobie rabieuse débute par la langueur, l'oppression, les agitations, les anxiétés, et les rêves effrayans. La douleur se manifeste

tout à coup près du lieu de la morsure, et le long de la gorge; les malades y éprouvent un sentiment de constriction qui empêche la déglutition, et le spasme s'étend bientôt sur les autres parties du système: il y a quelquefois priapisme, ou satyriase; ils ont ordinairement le regard farouche, la prunelle est très-dilatée, et la couleur de l'uvée changée; il y a cardialgie et vomissemens, et la peau est d'une sensibilité extrême; quelquefois il y a délire et envie de mordre. Les spasmes qui, dans le principe, semblent confinés aux muscles de la déglutition, se propagent aux autres parties du corps, à mesure que la maladie fait des progrès, et donnent lieu à beaucoup de symptômes analogues à ceux du tétanos. Cette maladie se développe d'autant plus promptement, que la morsure a eu lieu près des organes salivaires, qu'elle a été plus profonde, qu'elle attaque plus de parties nerveuses, que l'animal était plus irrité, et que le malade est plus épouvanté. Le moral a la plus grande influence sur le développement de ce virus, tellement qu'on a vu des hommes devenir enragés, au moment où ils apprenaient, que l'animal qui les avait mordus depuis plusieurs mois, était affecté de cette maladie.

Espèce 2. Hydrophobie nerveuse.

Elle a quelquefois lieu dans l'inflammation du larynx, du pharinx, de l'estomac, des intestins, des poumons, et des viscères abdominaux; on l'a vu survenir dans la phrénésie. Les violens exercices durant les grandes chaleurs, les accès de colère, toutes les passions vives portées à l'excès, les attaques d'épilepsie, la fièvre, les frictions mercurielles prises par des hommes pléthoriques, ou très affaiblis, les irritations locales et notamment une blessure causée par un clou rouillé dans des parties nerveuses, l'ardeur vénérienne etc. ont quelquefois altéré la salive, au point que les morsures faites dans ces circonstances, par des individus non affectés de l'hydrophobie rabieuse, ni de la nerveuse, ont produite cette dernière. On a vu un coq en colère, dont la morsure causa l'hydrophobie (*transact. Philos. an* 1755.). Il est fait mension dans les Mélanges des Curieux de la Nature, année 1706, d'un jeune homme qui, s'étant mordu le doigt dans un accès de colère, eut dès le lendemain tous les symptômes de cette maladie, et en mourut.

L'hydrophobie a donné naissance, par la terreur qu'elle a inspirée dans tous les tems, à une multitude de préjugés, qu'il est nécessaire de détruire.

1.° L'hydrophobie rabieuse ne se produit pas spontanément dans l'homme, ainsi que quelques médecins l'ont avancé; elle est toujours l'effet du virus rabieux inoculé par la morsure d'un animal enragé. Ce qui a pu induire là-dessus en erreur, c'est qu'on a souvent confondu l'hydrophobie symptômatique avec la rabieuse.

2.° La bave des animaux enragés, n'est pas aussi contagieuse, qu'on le croit communément; plusieurs personnes en ont reçu impunément au visage et dans la bouche; quelques hommes de l'art se sont blessés les doigts, par accident, en ouvrant des cadâvres d'hommes morts de l'hydrophobie rabieuse, sans qu'il en ait rien résulté: j'ai connu des familles entières dans la campagne, qui ont vécu du lait et de la chair des animaux morts enragés, et personne n'a contracté la maladie; bien plus, on a inoculé le virus rabieux à un chien, avec la salive d'un enfant qui en était infecté, et l'animal a continué de jouir de la santé.

3.° Le chien enragé n'est point furieux, comme le croient la plupart, mais triste, et refuse les alimens et les boissons; il recherche la solitude; il a les yeux éteints, les oreilles et la queue trainantes; ses pas sont chancellans, son air égaré, et il n'approche personne; au lieu d'aboyer, il gronde, et ne mord

le plus souvent que ceux qui l'attaquent. Tels sont les premiers symptômes de la rage ; mais comme ils peuvent se rencontrer dans d'autres maladies, on ne doit regarder l'hydrophobie rabieuse comme réellement existante, que lorsqu'en même tems l'animal cesse entièrement d'obéir à son maitre, quand ses yeux sont menaçans et dans un mouvement continuel, qu'il ne reconnaît plus personne, qu'il paraît inquiet, remue les mâchoires, comme s'il mâchait; dans ces circonstances sa gueule se remplit d'écume, sa langue est pendante, il méconnaît sa demeure et la fuit; il court de tous les cotés, toujours de travers, et jamais en ligne droite; il tombe tout à coup par terre, se relève ensuite, et mord tout ce qu'il rencontre ; ses morsures sont alors très-funestes. Cet état ne dure pas bien longtems, et l'animal périt bientôt dans les convulsions. Cette maladie attaque non seulement les chiens, mais encore les loups, les chats, le bétail rouge etc. La constitution chaude de l'air, une nourriture échauffante et le défaut de boissons paraîssent contribuer à la produire.

4.° La fureur n'est pas un symptôme essentiel dans la rage ; la plupart des hommes et des animaux affectés de cette dernière, périssent sans éprouver de transports.

5.° La fièvre est étrangère à l'hydrophobie rabieuse, et quand elle survient, on doit soupçonner que l'hydrophobie est symptômatique et dépendante d'un état inflammatoire.

6.° Quoique l'aversion pour la lumière et les courans d'air, accompagne presque toujours la rage, elle n'est pas néanmoins un symptôme essentiel à cette maladie, car on l'observe fréquemment dans les maladies inflammatoires du cerveau ; d'ailleurs elle n'a pas lieu dans tous les individus affectés de la rage.

7.° On ne doit pas regarder comme des effets de la rage, les vestiges d'inflammation qu'on trouve dans les cadâvres des personnes mortes hydrophobes. MÉAD, VAUGHAN et beaucoup d'autres, n'ont rien observé de semblable dans les cadâvres de ceux morts de la rage ; les organes de la déglutition et tous les viscères abdominaux étaient dans l'état naturel.

8.° L'observation prouve qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de ceux qui ont été mordus par des animaux enragés, qui contractent la rage. Sur vingt à trente personnes dont parle VAUGHAN, qui avaient été mordues par un chien affecté de cette maladie, il n'y en eut qu'une qui la contracta ; toutes les autres

continuèrent à jouir de la santé, quoiqu'elles n'eussent emploié aucun remède.

9.° Enfin on a vu fréquemment des personnes qui avaient approché des hydrophobes, ou qui avaient été mordues par des animaux qu'on soupçonnait affectés de la rage, et qui ne l'étaient cependant pas, se frapper l'imagination, au point d'avoir les symptômes de l'hydrophobie qu'on a confondue avec la rage, quoique celle-ci n'arrive jamais spontanément dans l'homme. THÉMISON ayant soigné assiduement un de ses amis qui mourut de la rage, en fut tellement frappé qu'il crut l'avoir contractée; en effet il devint hydrophobe, mais non enragé, et guérit. On ajoute qu'il en éprouvait les symptômes, toutes les fois qu'il voulait écrire sur cette maladie. On trouve dans les recherches d'ANDRY, l'histoire d'un homme qui ressentit longtems les mêmes symptômes, et qui n'en fut délivré entièrement, qu'après avoir appris que le chien dont il avait été mordu, n'était pas attaqué de la rage.

L'hydrophobie soit rabiéuse, soit symptômatique, est spasmodique; c'est pourquoi on voit de bons effets de l'opium donné à très-forte dose, surtout dans la seconde espèce; mais lorsque celle-ci accompagne une violente inflammation, il convient d'attaquer cette dernière, par les saignées et les réfrigérans, avant que d'en

venir à l'opium. On a obtenu quelques succès, dans la rage, du scarabé méloé, et du vinaigre; les frictions mercurielles ont quelquefois réussi aussi. Néanmoins malgré tous ces secours, dès qu'une fois la maladie s'est déclarée, elle est pour l'ordinaire suivie de la mort.

Les moyens prophilactiques les plus efficaces contre la rage, consistent à détruire la sensibilité de la partie blessée, et à l'isoler en quelque sorte, du reste du systême; car c'est l'irritation locale produite par l'action du virus rabieux, qui entraînant dans l'action tout le systême, donne naissance à cette maladie; on conseille dans cette vûe, de faire des profondes incisions, puis de brûler avec le beurre d'antimoine (muriate oxigéné d'antimoine), et d'appliquer ensuite les vésicatoires.

Cette méthode n'était point inconnue des anciens. GALIEN conseillait dans toutes les morsures véneneuses, et spécialement dans celles faites par les animaux enragés, des incisions circulaires autour de la partie affectée, d'appliquer le cautère par dessus, et de tenir la plaie ouverte, durant quarante jours au moins. On voit que le traitement diffère peu de celui que l'on conseille de nos jours.

Ou a recommandé aussi comme un excellent prophilactique, de plonger fréquemment ceux qui avaient été mordus par des animaux

infectés de la rage, dans l'eau de mer, ou dans un bain d'eau salée; mais il est très-douteux que ce moyen vaille le précédent.

SECTION II. *Spasmes mobiles.*

GENRE I.er. *Convulsion.*

La convulsion consiste dans les mouvemens alternatifs de contraction et de relâchement, d'un ou de plusieurs membres; sans le concours de la volonté, et sans perte de connaissance.

ESPÈCE 1.ere. Convulsion ab inanitione.

Elle survient à la suite des grandes évacuations. GALIEN parle d'un jeune homme, qui avait été guéri d'une épilepsie produite par une diète trop longue, et qui éprouvait des convulsions, lorsqu'il restait quelque tems, sans manger. On trouve, dans DEHAËN, quelques exemples semblables. Elle ne guerit que par le régime, les moyens toniques et fortifians.

ESPÈCE 2. Convulsion traumatique, dépendante de la piqûre d'un nerf, d'un tendon, ou d'une membrane.

Il convient d'appliquer à l'instant, des résolutifs sur la partie blessée. On a obtenu de bons effets de l'huile chaude de thérébentine et de l'eau de vie appliquées sur la plaie. Lorsque ces moyens ne réussissent pas, il faut entièrement couper le nerf ou le tendon.

Espèce 3. *Convulsion vermineuse.*

Espèce 4. *Convulsion fébrile.*

Elle a lieu dans le cours des fièvres continues et intermittentes, et est d'un très-mauvais augure. Les fièvres dans lesquelles elle arrive, se terminent ordinairement par la mort.

Espèce 5. *Convulsion dépendante de la commotion du cerveau.*

Elle survient quelques jours après le coup porté à la tête, plus tôt ou plus tard, selon que la commotion a été plus ou moins violente. Elle est le plus ordinairement mortelle, et on trouve à l'ouverture des cadâvres, de la sanie, du pus, ou de la sérosité épanchée dans le cerveau, et des vestiges d'inflammation dans quelques-unes de ses parties, comme les meninges, le plexus choroïde etc. Si le malade est tombé après le coup, et a perdu connoissance, s'il a éprouvé ensuite des vertiges, des vomissemens bilieux, l'aphonie etc., il faut, pour prévenir la mort, recourir promptement à de copieuses saignées et ensuite aux vésicatoires appliqués sur toute la tête, et mettre le malade à une diète ténue et liquide. On a quelque fois sauvé des malades dont l'état paraîssait désespéré, par le moyen de la trépanation.

Observez par rapport à cette opération,

qu'elle est rarement suivie d'heureux succès dans les hôpitaux, non plus que l'empyème, sans doute par rapport à l'air dépravé qu'on y respire, et qui esr extrêmement nuisible au cerveau et aux poumons. Le célèbre DESSAULT a fini par ne plus trépaner dans l'hôtel-dieu de Paris; il préférait emploier l'émétique et le casque vésicatoire dont il couvrait toute la tête; il a quelque fois guéri par cette méthode. Il paraît certain que c'est spécialement au spasme établi plus ou moins profondément dans la substance du cerveau, que sont dûs la plupart des accidens qui suivent les coups à la tête ; or les moyens indiqués plus haut, sont capables de dissiper ce spasme, lorsqu'ils sont emploiés de bonne heure, et de faire cesser, ou de prévenir les accidens graves qui en sont la suite.

Observez encore que les plaies de tête ne sont pas, toutes choses égales d'ailleurs, aussi dangereuses dans les pays chauds, que dans les autres. A Rome et aux environs, à peine fait-on attention aux blessures les plus considérables de la tête; elles guérissent pour l'ordinaire spontanément, ou avec peu de secours, tandis que celles des pieds, et même les plus légères, guérissent très-difficilement, et occasionnent souvent des accidens graves.

Espèce 6. *Convulsion causée par l'hydrocéphale.*

Espèce 7. *Convulsion néphralgique.*

Van-Helmont rapporte deux observations de convulsions mortelles causées par des calculs trouvés après la mort dans le rein et l'uretère.

Espèce 8. *Convulsion raphanie de* Linné.

Elle est occasionnée par les semences du *raphanistrum*, et est souvent épidémique dans plusieurs endroits de la Suède et de l'Allemagne où le peuple fait usage de seigle avec lequel ces semences se trouvent mêlées. Son caractère est la contracture des membres, avec une agitation convulsive, et des douleurs atroces dont les retours sont périodiques. La durée de cette maladie est depuis dix jours jusqu'à trois mois. Elle est contagieuse et n'épargne que les enfans à la mammelle. Presque tous ceux qui en sont affectés, ont beaucoup de vers dans les intestins, et sont extrèmement soulagés par leur expulsion. Il convient de purger d'abord les premières voies, et d'emploier ensuite les antispasmodiques, les vermifuges et les toniques. Elle se termine quelquefois par une éruption galeuse. Lors que la maladie dure long-tems, elle se change en épilepsie; quelquefois elle laisse une sur-

dité

dité incurable. Elle est presque toujours mortelle, lorsque les convulsions affectent la poitrine.

Espèce 9. *Convulsion ustilagineuse, ou de la Sologne.*

Elle est causée par le seigle ergoté, et me paraît être la même que la précédente; au moins elle n'en diffère pas essentiellement. Cette espèce commence par une formication aux pieds et aux mains, qui est suivie de convulsions dans les membres, le dos, la tête, ensuite paraîssent des douleurs atroces avec délire et fièvre. Lorsque ces douleurs cessent, l'éclampsie, l'apoplexie ou des maladies inflammatoires se manifestent.

Espèce 10. *Convulsion des enfans.*

Il est deux époques dans l'enfance, qui disposent singulièrement aux convulsions, celles de la première et de la seconde dentition, parceque la mobilité est extrême durant ce travail. Les dents sont obligées de se faire jour à travers des membranes très-sensibles, et d'écarter des os recouverts d'une enveloppe très-irritable. Cette cause est seule capable de faire naître des convulsions; mais si elle se borne à augmenter la mobilité du système, on conçoit aisément, que le plus léger irritant suffira pour les produire.

L'époque à laquelle commence la seconde dentition, est marquée aussi par un excès de mobilité. Non seulement cette seconde dentition qui tombe ordinairement dans la 7.e année de la vie, dispose aux convulsions, mais encore les progrès rapides de l'accroissement qui ont alors lieu, et le changement radical qui survient dans la constitution, et qui fait prendre au pouls un rythme régulier qu'il n'avait pas auparavant. Or il n'y a qu'un pas de l'excès de sensibilité à l'irrégularité de l'action nerveuse : aussi, comme l'observe TISSOT, c'est à l'âge de sept ans que le grand nombre d'enfans commencent à être épileptiques.

Les enfans les plus sujets aux convulsions, sont ceux d'une constitution délicate, qui sont issus de parens dont la fibre est très-irritable, de mères affligées de la leucorrhée, ou adonnées au vin ; ceux qui ont beaucoup souffert pendant l'accouchement, ou dont les mères ont éprouvé de vives passions durant la grossesse, ceux qui ont beaucoup d'embonpoint, dont la tête est très-grosse, ceux qui sont voraces, et ceux qui sont fréquemment attaqués de la toux.

AVICENNE a observé, et beaucoup de médecins après lui, que les urines vertes dans l'enfance, étaient très-souvent un signe précurseur des affections convulsives.

L'opium est généralement indiqué dans les affections convulsives des enfans, et surtout dans celles de la dentition; mais il ne faut pas qu'elles soient produites, ni compliquées de la diathèse inflammatoire, ni de saburres gastriques; ce remède est très-préjudiciable dans ces cas, comme le prouve l'observation; il augmente les congestions de sang, et les désordres que causent les saburres, et aggrave les convulsions. Les antispasmodiques les plus efficaces sont la saignée, et surtout l'application des sangsues près l'angle de la mâchoire, dans les congestions produites par la dentition, et les évacuans dans les cas de saburre; après quoi on peut recourir sûrement à l'opium, quand les convulsions persistent.

La plupart des convulsions des enfans, ont leur foyer dans le bas-ventre. *Omnes ferè convulsiones infantum*, dit BAGLIVI, *à stomacho fiunt*, *undè iis statim morbum solvunt lenia purgantia*, *præsertim infusum rhabarbari.*

ESPÈCE II. *Convulsion interne des enfans.* STOLL.

Cette maladie a été bien décrite par STOLL. Elle est fréquente en Allemagne, et occasionnée par la constipation. Les enfans qui en sont attaqués, restent presque immobiles, sans vagissemens; ils ont les yeux fixes, et à demi

ouverts, qui ne laissent appercevoir qu'un peu de leur partie blanche ; ils montrent de la terreur lorsqu'on les touche, et ils restent deux, trois, ou quatre jours dans cet état, demi soporeux, et meurent si le ventre ne s'ouvre pas, ou s'il ne survient de fréquens vomissemens spontanés. Il convient de leur donner des lavemens et des purgatifs.

Espèce 12. *Convulsion des femmes grosses. Levret.*

Les accès durent souvent pendant plusieurs heures, et n'entraînent pas toujours l'avortement : ils cessent lors de l'accouchement.

Espèce 13. *Convulsion pléthorique.*

Elle dépend ordinairement de la suppression des évacuations périodiques. Les saignées sont indiquées dans cette espèce, et il est nécessaire pour la guérison, de rétablir le flux supprimé.

Espèce 14. *Convulsion habituelle, admirable de Marcellus Donatus.*

Elle affecte une partie, comme la tête, le pied, et dure des mois, et même des années. Marcellus Donatus a vu une femme dont le gros orteil était affecté nuit et jour, de mouvemens convulsifs qui durèrent jusqu'à la mort.

Espèce 15. *Convulsion intermittente.*

Elle ne diffère de la précédente, que par la régularité de ses retours.

Espèce 16. *Convulsion hemitotonos.*

Elle n'affecte qu'un côté du corps.

Espèce 17. *Convulsion abdominale.*

Elle consiste dans les mouvemens convulsifs et les soubresauts des muscles du bas-ventre.

Genre II. *Épilepsie*, *Mal d'Hercule*, *des comices*, *Mal caduc*, *Haut mal*, *Maladie sacrée*, *divine.*

Affection chronique et périodique, qui consiste dans les couvulsions des muscles qui opèrent les mouvemens volontaires, et dans la fériation des sens internes et externes.

L'éclampsie ne doit pas être séparée de l'épilepsie : ces deux maladies ne diffèrent point essentiellement, mais seulement en ce que l'épilepsie est une maladie chronique, et l'éclampsie une maladie aiguë, quelquefois rémittente.

Les épileptiques perdent, à l'instant de l'accès, tout sentiment, et tombent sur le champ par terre avec des convulsions ; les membres d'un côté du corps sont pour l'ordinaire plus agités que ceux de l'autre ; les muscles de la face et des yeux sont très-affectés, la langue est aussi dans un état convulsif, et souvent poussée hors de la bouche ; il arrive quelquefois qu'elle est fortement blessée par les dents, que rapproche la contraction des muscles élé-

vateurs de la mâchoire inférieure : les malades écument, respirent avec difficulté et sifflement, et éprouvent de violentes palpitations ; le visage est boursoufflé, livide, le pouls petit et irrégulier, les urines, les excrémens et même la semence sont rendues involontairement.

Il est des épileptiques qui durant l'accès, semblent être frappés de la plus vive terreur, ils sont tout tremblans, avec des yeux hagards, et cherchent à fuir l'objet imaginaire de leurs craintes, en poussant des cris plaintifs qui tiennent du gémissement.

Le paroxisme est précédé quelquefois de douleurs de tête, d'un sentiment de pesanteur et de lassitude par tout le corps, quelquefois de convulsions, et d'autres symptômes qui, comme l'a dit Bordeu, annoncent que l'effort de toutes les parties se dirige sensiblement vers la tête, et s'y fixe durant l'accès : le ventre se gonfle ordinairement, il sort des vents par la bouche, et on entend des borborygmes.

Lorsque l'accès est fini, les malades restent quelque tems, rêveurs, engourdis et stupides ; ils n'ont point de connaissance de ce qui s'est passé durant le paroxisme ; ils éprouvent des lassitudes, une douleur et une pesanteur d'es-

tomac avec gonflement du bas-ventre, quelquefois un mouvement de fièvre.

Les accès d'épilepsie fréquemment répétés font perdre la mémoire, et occasionnent la stupidité. Cette maladie se guérit quelquefois, chez les jeunes-gens qui n'ont pas encore atteints l'âge de vingt-cinq ans : mais celle qui est hériditaire est pour l'ordinaire incurable. La puberté a quelquefois guéri l'épilepsie du premier âge.

L'épillepsie suppose, de même que les autres convulsions, une certaine disposition du cerveau et du genre nerveux, propre à la produire, et une cause d'irritation qui met en acte cette disposition. Une première attaque d'épilepsie laisse le cerveau disposé à en reproduire d'autres. Mais quel est le changement qui s'est opéré dans le système nerveux, à l'occasion d'un accès épileptique ? En quoi diffère le cerveau qui a acquis cette disposition, de celui qui ne l'a pas acquise ? c'est ce qu'il n'est pas possible de déterminer.

Il est un état du corps, le sommeil, qui dispose singulièrement à l'épilepsie, et dont peut seule rendre raison l'habitude vicieuse qu'a contracté la nature, de porter rapidement à la tête une très-grande quantité de sang. Dans cette espèce d'épilepsie qui est réellement pléthorique, l'accès se décide ordi-

nairement au milieu d'un songe pénible, et est précédé quelques jours auparavant, des signes de la pléthore. Les saignées sont utiles dans ce cas : DEHAËN a guéri une épilepsie de cette nature, par des doses graduées d'opium, avec lesquelles il completta le sommeil naturel. Les accès de cette espèce n'arrivent chez la plupart de ceux qui y sont sujets, que dans le tems du sommeil, ou à l'instant même du réveil. En général les accès épileptiques suivent les phases lunaires, et arrivent surtout en pleine lune, sans doute par rapport à la diminution du poids de l'air, qui a lieu dans cette phase : ce qui semble le confirmer, c'est que RETZ a observé, que les saisons marquées par un excès de légèreté de l'atmosphère étaient accompagnées, ou immédiatement suivies d'un plus grand nombre d'épilepsies que dans les autres tems. MUSGRAVE dit qu'à l'ouverture des cadâvres des personnes mortes durant l'accès, il a vu que les artères seules contenaient du sang, ce qui prouverait que durant l'accès, les forces toniques se fixent avec excès sur les veines.

Les urines ténues et crûes que rendent les épileptiques contre leur coutume, et sans avoir pris beaucoup de boissons, annoncent que l'accès est prochain. *Epilepticis urinæ tenues et crudæ, praeter morem, sinè repletione, morbi invasionem significant.* COAQ.

« L'épilepsie qui est décidée par l'hydropisie, est pernicieuse « COAQ.

Il est des épilepsies congénères : celles-ci prennent leur source dans le ventre de la mère, et sont souvent l'effet d'une frayeur qu'elle a éprouvé durant sa grossesse, et qui a imprimé au cerveau de l'embryon le mode de la convulsibilité : il est rare de guérir l'épilepsie congénère, non plus que celle qui est héréditaire.

Les causes morales produisent le plus grand nombre d'épilepsies. Le célèbre PÉTRARQUE était devenu épileptique par sa trop grande application. C'est presque un malheur que d'avoir du génie, car il dépend des mêmes causes qui enfantent l'épilepsie, la folie et la veille. HERCULE était affecté de cette maladie ; CAMBYSE fils de CYRUS, JULES CÉSAR, MAHOMET, le CZAR PIERRE LE GRAND etc. étaient épileptiques : on pourrait d'après de semblables exemples, presque conclure que ceux qui éprouvent des mouvemens convulsifs du corps, sont destinés à exciter ces grandes convulsions qui ébranlent les états, et changent la destinée des empires.

ESPÈCE 1.ere. Épilepsie cérébrale.

Elle est souvent héréditaire, et dépend d'un vice du cerveau qui ne tombe pas sous les sens : elle survient tout à coup sans cause

évidente, et n'est précédée d'aucun symptôme précurseur, si ce n'est quelquefois un léger vertige. Cette espèce est rarement curable.

ESPÈCE 2. *Épilepsie dépendante de la grande mobilité du genre nerveux.*

On la reconnaît à la grande sensibilité du sujet; elle a lieu chez les femmes hystériques, et les personnes affectées de la mélancolie nerveuse. On en a opéré quelquefois la guérison, par le moyen des toniques, et surtout par l'usage du quinquina et des eaux martiales.

ESPÈCE 3. *Épilepsie produite par les vives émotions de l'âme.*

Les antispasmodiques, et ensuite les fortifians et les toniques sont les remédes de cette espèce.

ESPÈCE 4. *Épilepsie imitative.*

C'est celle qui a lieu à la vue d'une personne affectée de l'épilepsie, dans les individus qui ont le genre nerveux très-mobile, et dont l'imagination se monte facilement. La terreur, les aspersions et les immersions dans l'eau froide réussissent dans cette espèce. BOERHAAVE guérit les enfans de l'hôpital de Harlem affectés de l'épilepsie imitative, en faisant apporter au milieu d'eux un réchaud plein de feu où rougissaient des fers, et en les mena-

çant de les leur enfoncer jusqu'aux os, dès qu'ils seraient dans le paroxisme.

VAN-HELMONT pensait que la vue d'une personne en convulsions, imprimait au principe vital, une idée morbifique semblable à sa cause. Que cet opinion soit vraie ou non, il est au moins certain, que l'imagination a le pouvoir de reproduire dans les spectateurs dont les nerfs sont faciles à émouvoir, et l'imagination susceptible d'être exaltée, la même maladie que celle dont ils sont témoins.

ESPÈCE 5. *Épilepsie causée par des causes internes qui irritent le cerveau.*

Ces causes sont nombreuses : telles sont l'extravasation du sang, le pus, la sanie, l'ichor, la mauvaise conformation des os de la tête, leurs excroissances, leurs intropressions, les tophus, la carie simple ou vénérienne, les indurations et les érosions des parties membraneuses, la callosité des sinus, et les vices des meninges, leur inflammation, celle de la substance du cerveau etc. La plupart sont incurables.

ESPÈCE 6. *Épilepsie par inanition.*

ESPÈCE 7. *Épilepsie à venere.*

LORRY observe avec raison, que le coït étant une courte épilepsie, rien n'y dispose plus que son usage immodéré. Le régime et les toniques doivent faire la base du traitement.

ESPÈCE 8. *Épilepsie gastrique.*

Elle est produite par des saburres bilieuses, ou pituiteuses contenues dans les premières voies. Les évacuans et les toniques la guérissent pour l'ordinaire, quand on les administre dès le principe.

ESPÈCE 9. *Épilepsie crapuleuse.*

C'est celle qui est déterminée par les mauvaises digestions. Les vomitifs et les purgatifs sont les seuls moyens curatifs dans cette espèce.

ESPÈCE 10. *Éclampsie des femmes grosses.*

Toutes les éclampsies de la grossesse que j'ai eu occasion de voir, étaient occasionnées par la saburre bilieuse. Les femmes qui en sont affectées, vomissent, dans les courts intervalles que laissent les convulsions, des quantités prodigieuses de bile verte ou jaune : ce phénomène m'engagea à prescrire le vomitif; et j'ai eu la satisfaction de voir cesser la maladie, après d'abondantes évacuations bilieuses, et d'arracher des bras de la mort, des victimes que ne sauve pas la méthode routinière des opiatiques et des calmans.

Il est une autre éclampsie que l'on peut regarder comme appartenante à la grossesse, vû qu'elle survient dans les accouchemens laborieux, et qui souvent attaque en même tems la mère et l'enfant. Elle est bientôt suivie de

la mort de l'une et de l'autre, si l'on n'y porte le plus prompt secours.

Cette éclampsie est causée ou par la détermination des forces et du sang vers la tête, ou par une hémorragie considérable qui laisse la femme dans un état de faiblesse, qui met le plus grand désaccord et la plus grande irrégularité dans les forces toniques. Dans le premier cas, il convient de recourir promptement à la saignée et aux pédiluves tièdes, et de terminer promptement l'accouchement. Ce dernier moyen est le seul qui convienne dans l'éclampsie décidée par l'hémorragie; autrement on voit bientôt périr la mère et l'enfant.

Espèce 11. *Épilepsie vermineuse.*

La racine de valériane sauvage paraît être spécifique dans cette espèce : elle est tout à la fois vermifuge et antiépileptique.

Espèce 12. *Éclampsie des enfans.*

L'éclampsie des enfans, de même que les convulsions auxquelles ils sont sujets, reconnait un grand nombre de causes, dont les principales sont les suivantes.

1. La rétention du méconium.

2. La constipation. On remédie à l'une et à l'autre, par le moyen des lavemens et des doux purgatifs.

3. Les douleurs de ventre qui dépendent

de la trop grande quantité de lait qu'on donne aux enfans, ou de sa mauvaise qualité. La bouillie, sorte d'alimens qu'ils ne peuvent digérer, est encore plus nuisible, et décide fréquemment des aigreurs, des coliques, des convulsions, et l'éclampsie. Le changement de régime, les fomentations et les lavemens émolliens, les bains tièdes et les doux purgatifs, sont les moyens curatifs qu'il convient d'emploier, pour faire cesser l'action de ces causes.

4. Les passions fortes de la nourrice, telles que la terreur, la colère etc. et surtout dans le tems de ses régles : BOERRHAAVE rapporte qu'une nourrice ayant fait tetter son enfant, dans un moment où elle était transportée de colère, celui-ci fut aussitôt attaqué de l'épilepsie, et qu'il resta toute sa vie, sujet à cette maladie. Il convient d'administrer, dans ce cas, quelques anodins, de faire vomir ensuite et de purger.

5. Les éruptions, et leur disparition soudaine.

6. La dentition difficile. On emploie dans ce cas, les sangsues, les bains, les purgatifs, les antispasmodiques. L'incision des gencives n'a reussi que bien rarement; on ne doit donner l'opium, qu'avec prudence. HYPPOCRATE a observé, que les enfans réplets, qui dorment

beaucoup dans l'acte de la dentition, sont très-disposés aux affections convulsives : et en effet durant le sommeil les forces et les humeurs convergent vers le centre épigastrique qui les réfléchit vers le cerveau par rapport à l'irritation dentale.

7. Les opiatiques qu'on leur fait prendre trop fréquemment, pour ne pas les entendre crier, causent très-souvent l'épilepsie; et une apoplexie mortelle en est souvent la suite.

8. Les fortes douleurs dyssenteriques, rhumatismales, calculeuses, vénériennes etc.

9. L'inanition produite par le défaut de lait, de nourriture, par le vomissement, les longues diarrhées etc.

10. Les vers.

11. L'éducation trop délicate.

12. Les maillots et les vêtemens serrés.

13.° Enfin la dépression du crâne : ces deux dernières causes agissent, en donnant lieu à la pléthore cérébrale. L'évacuation du sang est dans ce cas le reméde le plus sûr; et la prophilactique consiste à éviter ces causes. Il est néanmoins un cas dans lequel la compression exercée par des bandes sur tout le corps, remédie aux convulsions; c'est lorsqu'elles ont pour principe, une mobilité excessive. Il en est

un de cette nature, rapporté par WAN-SWIETEN.

ESPÈCE 13. *Épilepsie métastatique.*

ESPÈCE 14. *Épilepsie ſébrile.*

Les ſièvres intermittentes dont on a arrêté trop tôt les accès, donnent quelquefois lieu à l'épilepsie. Dans ce dernier cas il faut rappeler la ſièvre; on conseille dans cette vue, de purger, de faire quelques excès dans le régime, et d'aller vivre dans un pays humide ou marécageux. C'est sans doute de cette épilepsie occasionnée par la guérison prématurée d'une ſièvre intermittente, qu'HYPPOCRATE a parlé, lorsqu'il a dit : *à quartanis correpti, à convulsione non admodum corripiuntur, si verò priùs corripiantur, et posteà quartana supervenerit, liberantur* (*Aph.* 70. *Sect. V.*).

ESPÈCE 15. *Épilepsie pléthorique.*

La grande distension des vaisseaux cérébraux produit l'épilepsie. On a trouvé à l'ouverture de quelques cadâvres d'hommes morts épileptiques, des congestions sanguines dans le cerveau. A la vérité on pourrait les regarder comme l'effet de l'épilepsie; mais il est très-probable, qu'elles avaient lieu, avant les attaques: car l'épilepsie se joint très-souvent à la paralysie, et à l'apoplexie dépendantes de la pléthore des vaisseaux du cerveau; d'ailleurs

cett

cet état est très-favorable à la production de l'épilepsie, car toute turgescence accidentelle, toute impulsion insolite du sang vers le cerveau, ont souvent donné lieu à des attaques subites de cette maladie, et même, on la voit quelquefois survenir dans la phrenésie. Cette espèce est ordinairement occasionnée par la suppression de quelque évacuation sanguine périodique; et le plus souvent, les attaques ont lieu la nuit, durant le sommeil.

Le régime végétal, la privation du vin, des boissons spiritueuses, et de tout ce qui peut porter le sang à la tête, comme l'insolation, les bains chauds, les exercices violens, les passions vives etc., sont d'une nécessité indispensable dans cette espèce. Les cautères et les sétons sont des moyens efficaces pour prévenir et dissiper la pléthore. Les saignées locales sont préférables aux générales; celles-ci ne conviennent, que lorsque la pléthore est portée à l'extrême, et menace de la rupture des vaisseaux; dans ce cas, il faut produire une déplétion subite des vaisseaux.

ESPÈCE 16. *Épilepsie de continence.*

Elle a lieu dans les personnes qui ont beaucoup de tempérament, et qui s'abstiennent des plaisirs de l'amour. Le mariage est le seul moyen de faire cesser la maladie; HYPPOCRATE

le conseillait aux filles sujetes à l'épilepsie; mais ce moyen ne peut être utile, que dans le cas d'un excès de tempérament, de la suppression, ou de la difficulté des régles. Il est au contraire nuisible dans les autres circonstances.

Espèce 17. *Épilepsie de la puberté.*

Elle dépend de la révolution qui se fait à l'époque où les organes sexuels se développent. Cette révolution intéresse plus ou moins le système nerveux. On observe que les puberes sont plus sensibles à toutes les impressions physiques et morales; et la cause la plus légère suffit pour décider des convulsions, l'épilepsie, et autres affections analogues. C'est une loi constante dans l'économie animale, que la mobilité croit aux époques des grands développemens; il se fait alors, une concentration de forces, et ensuite une réaction vive dans l'organe qui est le terme et l'aboutissant de l'effort vital; ces efforts causent très-souvent les troubles, et les désordres les plus tumultueux dans l'action nerveuse. Les jeunes gens, dans ces cas, doivent s'assujétir à un régime doux, éviter tous les irritans et les échauffans, ainsi que l'application, et tout genre d'occupations qui font tenir la tête baissée, et qui fixent les yeux. L'air de la campagne et l'exercice sont aussi très-utiles.

Espèce 18. *Épilepsie calculeuse.*

On a vu quelquefois l'épilepsie décidée par l'irritation que produisent dans leur passage, des calculs soit de la vésicule du fiel dans le duodénum, soit des reins dans la vessie.

Espèce 19. *Épilepsie vénéneuse.*

Espèce 20. *Épilepsie cachectique.*

C'est celle qui est produite par la chlorose, les obstructions, le scorbut, l'hydropisie etc.

Espèce 21. *Épilepsie hypocondriaque.*

C'est celle qui est occasionnée par l'embarras des entrailles : elle attaque les hommes du moyen âge, et surtout les bilieux, et les atrabiliaires. Le flux hémorroïdal est salutaire dans cette espèce. *Sunt item hæmorroïdes epilepticis, salutares, ab humore melancolico correptis, quia melancolici fiunt epileptici, et epileptici melancolici, quod fit prò diversâ ratione partis in quam movetur humor.* (*Duretus*). Elle exige le même traitement que l'hypocondriacisme.

Espèce 22. *Épilepsie produite par l'irritation sympathique des membres, ou du tronc.*

Elle survient sans cause évidente, et est précédée d'un mouvement qu'on a appelé *aura epileptica*, qui consiste dans une sorte de sensation qui monte d'une des extrémités ou du tronc vers le cerveau, et lorsque cette

sensation que quelques malades comparent à celle d'une vapeur froide, d'autres à celle d'un fluide qui coule, ou d'un petit insecte qui rampe, est parvenue au centre phrénique ou à la tête, ils sont privés à l'instant du sentiment, et tombent dans l'accès. On peut empêcher les progrès de cette épilepsie, dès que l'*aura epileptica* se manifeste, par le moyen de la compression : on l'a quelquefois guérie entièrement, en coupant les nerfs de la partie d'où part l'*aura epilectica*, ou en y entretenant continuellement un cautère.

Le D.r SHORT de la Société de Londres a guéri une femme de trente huit ans, qui était épileptique depuis douze ans, en lui enfonçant un scalpel, de la profondeur de deux pouces, dans la partie de la jambe d'où partait l'*aura epileptica*; comme elle était alors dans l'accès, elle ne sentit pas la blessure; SHORT y trouva un petit corps dur, qu'il tira avec des pinces, après l'avoir séparé des muscles : l'accès cessa à l'instant, et dès lors ne revint plus.

On trouve dans le *Dictionnaire de Médecine*, deux autres observations semblables. Un médecin d'Oxford conseilla à une jeune femme sujete à de fréquens accès épileptiques qui commencaient par une douleur du gros orteil, de se le faire couper ; elle suivit le conseil, et fut entièrement guérie. LAMOTTE

avait déja donné un semblable avis dans un cas analogue, et avant lui OLAÜS BORRICHIUS.

ESPÈCE 23. *Épilepsie traumatique.*

La trépanation a quelquefois eu d'heureux succès dans cette espèce.

ESPÈCE 24. *Épilepsie symptômatique.*

Telle est celle produite par de violentes douleurs, par l'ischurie etc.

On a divisé en général les moyens curatifs de l'épilepsie, en toniques, et en antispasmodiques. Quand les accès épileptiques ont été répétés un certain nombre de fois, les antispasmodiques sont utiles, quelque soit la cause qui ait déterminé primitivement la maladie, par ce que les accès répétés augmentent nécessairement la mobilité du systême; souvent aussi l'épilepsie continue uniquement par la puissance de l'habitude qui augmente toujours de plus en plus la disposition épileptique du cerveau.

Parmi les toniques, on dit avoir obtenu d'heureux effets 1.° du Guy de chêne; mais ce remède n'a pu être utile, que dans les anciens tems où il était un objet de superstition; 2.° les feuilles d'orangers; 3.° le quinquina et surtout dans les épilepsies périodiques; 4.° les préparations de cuivre et surtout celle appelée *Cuprum ammoniacum*; ARÉTÉE, PARACELSE, VAN-HELMONT, HOFFMANN, BOERRHAAVE,

WAN-SWIETEN et CULLEN ont emploié avec beaucoup de succès, ce métal dans le traitement de l'épilepsie cérébrale; 5.° les fleurs de Zinc; 6.° enfin la racine de valériane sauvage. STOLL a guéri quelques enfans au dessous de la puberté, de l'épilepsie, et des convulsions chroniques, par l'extrait de la racine de bella dona pris intérieurement durant plusieurs mois.

Quant aux antispasmodiques, les plus efficaces dans l'épilepsie sont le musc, l'huile animale de DIPPEL, et l'opium.

HYPPOCRATE a dit avec raison, que pour guérir les épilepsies idiopathiques, il fallait bouleverser toute la constitution, et étonner la nature par de fortes révolutions; c'est pourquoi il recommande de changer totalement, le régime et les habitudes du malade. L'expérience a prouvé que sans négliger les antiépileptiques, l'usage des forts évacuans, l'application des cautères, des vésicatoires et des sétons à la tête ou aux environs, étaient de la plus grande utilité, mais surtout celle du cautère actuel, comme le prouvent une multitude d'observations. Telle était déjà la méthode des anciens et notamment de PRAXAGORE et de CELSE. HYPPOCRATE conseille aussi dans l'épilepsie des enfans, de changer de climat, et de manière de vivre; il dit encore, que l'âge de

puberté les guérit fort souvent. *Pueris epilepticis mutationes maximè œtatis, et regionum et vitarum, liberationem faciunt* (*Aph.* 45. *Sect. II.*).

Il convient en général dans toutes les espèces d'épilepsies, que les malades respirent un bon air, que leurs alimens soient légers, mais nourrissans, et qu'ils s'abstiennent de tous ceux qui sont difficiles à digérer, des échauffans et irritans, et des boissons spiritueuses. La nourriture la plus douce est celle qui est la plus utile, et le lait mérite, à ce titre, la préférence. La vie abstême, et le lait pour toute nourriture ont guéri des épilepsies regardées comme incurables. Il est nécessaire aussi, que les épileptiques ne se livrent pas trop au sommeil; car cet état favorise singulièrement le retour des accès : ils doivent fuir tous les objets qui peuvent exciter des passions violentes, comme la colère, la frayeur, la joie excessive, et faire des exercices proportionnés à leurs forces; il faut aussi qu'ils évitent le grand froid, la grande chaleur, et toutes les situations capables d'inspirer de l'effroi et des étourdissemens. On a tenté de nos jours, mais inutilement, l'électrisation dans l'épilepsie.

GENRE III. *Danse de St. Guy*, *Chorea sancti viti*, *Scelotyrbe*, SYDENHAM, *sched. monit.*

Les personnes attaquées de cette maladie, sont dans un mouvement continuel, et tellement agitées, qu'elles ne peuvent tenir leurs mains ni leurs pieds dans une situation fixe : elles font des gesticulations semblables à celles des histrions; il en est qui traînent en marchant, l'un des pieds plutôt qu'ils ne l'elevent; l'esprit est souvent affecté, et offre fréquemment des absences passagères, comme dans l'affection hystérique.

Cette maladie attaque depuis l'âge de dix à quatorze ans, et paraît dépendre le plus souvent de la révolution de la puberté, au delà de laquelle elle se propage pour l'ordinaire. On l'a vue régner épidémiquement, même chez les adultes; cela a particulièrement lieu dans les endroits où se rencontrent des personnes qui en sont affectées, comme à Ulm dans le tems de la fête de *St. Weit*, et dans les montagnes des Cévennes, lors de celle de la vierge : mais on observe que ce sont toujours les individus d'une constitution très-irritable, qui contractent la maladie dans ces circonstances.

La saignée est utile dans les cas de pléthore,

de même que les évacuans, lorsqu'il y a des signes de saburre; mais dans tout autre cas, ces moyens sont nuisibles, et surtout la saignée. On a vu céder cette affection à l'usage des mercuriels, dans les constitutions pituiteuses et vermineuses. SYDENHAM prescrivait l'opium, après la purgation. CULLEN a observé que cette maladie cédait aisément à l'usage des toniques, tels que le quinquina, les martiaux. DEHAËN a guéri plusieurs personnes qui en étaient attaquées, par l'électricité. STOLL a obtenu d'heureux effets de l'extrait de la racine de bella dona.

Trois Variétés.

1.° *Danse de St. Guy précipitée*, *GAUBIUS.* Le malade, au lieu de marcher, comme de coutume, est obligé de courir; il ne peut faire que quelques pas, au bout desquels il est contraint de s'asseoir, ou de s'appuyer, sans quoi il tomberait. Cette espèce dépend de la rigidité et de la faiblesse des muscles. Souvent elle est produite par la goutte, le scorbut, le rhumatisme ou la vérole.

2.° *Scelotyrbe instabilis* de *SAUVAGES.*

Elle succéda à une affection rhumatismale dans un enfant de dix ans. Il eut pendant deux mois, des agitations involontaires du bras, du pied, de la tête etc.; les mouvemens n'étaient pas plus violens d'un côté, que de l'au-

tre, et ne cessaient que quand l'esprit et la voix commençaient à s'affaiblir; il se plaignait alors d'une légère douleur au pied. Il fut guéri par la saignée et les purgatifs reitérés. La saburre paraît avoir été la cause de cette maladie.

3.° *Danse de St. Guy intermittente.*

On l'a vue suivre le type tierçaire.

Genre IV. *Nistagmus*, *Souris*.

Mouvement spasmodique alternatif de l'œil, de la paupière, ou de la pupille; cette affection est habituelle chez certaines personnes: elle est symptômatique dans les convulsions, l'épilepsie, et dans certains catharres.

Genre V. *Tremblement*.

Mouvement involontaire d'une partie qui change rapidement de situation, tantôt s'élève et s'abaisse, ou se porte sur les côtés successivement.

Le refoulement des forces, la faiblesse, et la trop grande rigidité des muscles, sont les principes des tremblemens. Les fortes passions et surtout la frayeur produisent cette affection, parceque refoulant les forces dans l'épigastre, elles rompent l'équilibre entre cette région et l'organe extérieur. Le tremblement a quelquefois lieu aussi, parceque la force excentrique dominant avec excès, les muscles

n'ont plus dans le diaphragme un point d'appui suffisant, et celui-ci ne peut réagir efficacement.

Les personnes qui ont essuyé des maladies graves, et qui sont très-faibles, sont par cette raison sujetes aux tremblemens.

Espèce 1.ere. *Tremblement ab inanitione.*

Il est produit par les excès vénériens, l'abstinence, les travaux forcés, ou les grandes évacuations qui ont précédé. Cette espèce est familière aussi aux convalescens, et se dissipe, dès que le membre affecté est soutenu. Les exercices modérés, le retour du sommeil, et les alimens restaurans guérissent ce tremblement.

Espèce 2. *Tremblement sénil.*

Outre la faiblesse dépendante de la concentration des forces qui en est le principe, il y a callosité des muscles et des tendons. Ce tremblement est incurable.

Espèce 3. *Tremblement produit par l'usage du café.*

Le café produit des tremblemens, et surtout aux mains, chez ceux qui sont d'un tempérament sec, mélancolique, et qui se livrent à l'étude. Cette affection se guérit en évitant les causes occasionnelles, et en se mettant à la diète lactée.

Espèce 4. *Tremblement produit par les vives passions de l'ame, ou les grands travaux de l'esprit.*

Espèce 5. *Tremblement fébril, frisson.* Voyez Fièvre.

Espèce 6. *Tremblement paralytique.*

Le tremblement qui survient dans la paralysie, est un bon signe ; il annonce que les parties paralysées, qui étaient réduites à leur propre vie, et isolées du reste du systême, se rallient aux centres de la sensibilité, et rentrent en commerce d'action avec eux.

Espèce 7. *Tremblement vertigineux.*

Cette espèce a été épidémique dans la Marche d'Ancône, en 1571. Les malades éprouvaient des douleurs de tête atroces ; le tremblement et les vertiges revenaient par accès, et donnaient la mort au bout de peu de jours: Cette maladie était occasionnée par un ver rouge, un peu plus long que le doigt, avec une tête pointue et le cou couvert de poils, et qui était logé dans les sinus du cerveau. Tous les remédes qu'on essaya, furent inutiles, et tous ceux qui eurent cette maladie, périrent.

Espèce 8.] *Tremblement pléthorique.*

Espèce 9. *Tremblement saburral.*

Espèce 10. *Tremblement hydrocéphalique.*

Espèce 11. *Tremblement scorbutique de* Sennert.

Il affecte les ouvriers qui travaillent sur le mercure, le plomb, ou dans les mines. Les remèdes les plus efficaces, sont les sudorifiques coupés avec le lait, les eaux sulfureuses, les bains et les frictions. On á quelquefois obtenu d'heureux succès de l'électricité.

Espèce 12. *Tremblement rhumatismal.*

Il affecte les extrémités supérieures ou inférieures, et s'accompagne en même tems de douleurs rhumatismales. Dehaën a réussi à le guérir, par le moyen de l'électricité.

Espèce 13. *Tremblement des ivrognes.*

Les narcotiques tels que l'opium, la jusquiame, le tabac, produisent ce tremblement, comme le vin pris avec excès. Les acides végétaux le modèrent.

Espèce 14. *Tremblement traumatique.*

Espèce 15. *Tremblement forcé, Tremor coactus* de Sauvages.

Les parties affectées vibrent continuellement quoiqu'elles soient soutenues. Cette espèce précède, et suit quelquefois les convulsions qui surviennent dans la mélancolie ou l'hypocondriacisme.

Espèce 16. *Soubresault des tendons.*

Symptôme des fièvres dans lesquelles le caractère nerval prédomine.

Espèce 17. *Tremblement à veneno.*

Il est décidé par les poisons métalliques, et est rarement curable.

Genre V. *Affection hystérique, Hystérie, Vapeurs.*

Cette maladie à laquelle sont sujetes les femmes, a une très-grande affinité avec la mélancolie nerveuse qui attaque les hommes d'une constitution faible et nerveuse. Elle a pour caractère essentiel, les symptômes suivans, le sentiment d'une boule (*Globus hystericus*), qui roule dans l'abdomen, monte à l'estomac et à la gorge, et y produit un sentiment de strangulation : cet état s'accompagne de convulsions, ou de défaillances, de palpitations, de la dyspnée, de borborygmes, de soupirs, de sanglots, de vertiges, de vomissemens; les urines sont limpides, claires et rendues en grande quantité durant l'accès ; quelquefois elles sont supprimées entièrement, ainsi que les selles ; le bas-ventre et particulièrement le nombril est fortement retiré en dedans, tandis que la grande courbure du colon se gonfle au côté gauche. Les femmes hystériques ont le caractère très-inégal, elles sont ordinairement tristes, irrésolues, méfiantes et timides, et dans certains momens, vives et impétueuses : elles font communément de mauvaises digestions, et sont très-sujetes aux flatuosités.

L'hystérie est une maladie spasmodique, qui a son siege, pour l'ordinaire, dans la matrice.

VAN-HELMONT a très-bien décrit l'action de cet organe dans les femmes du moyen âge, et l'étendue de son département, lorsqu'il dit: *media actate monarchiâ singulari potitur, leges præscribit: pollet et quodam brutali instinctu, undè furit, fremit que, partes stringit, strangulat, non aliàs quam furore in illas concitatus.* Il n'est point de médecin, qui ne soit convaincu aujourd'hui que ce viscère est la source de la plupart des maux auxquels sont sujetes les femmes, dès l'époque de la puberté; tandis que faute d'être développé dans l'enfance, il reste sans action, et est dans la vieillesse flasque, et pour ainsi-dire à charge, comme le dit très-bien BORDEU.

L'hystérie paraît dépendre d'une idiosincrasie particulière du genre nerveux, qui le rend tellement sensible et mobile, que la plus petite cause suffit pour décider les mouvemens les plus vifs et les plus irréguliers. Les Anciens ne voyaient dans cette maladie et les symptômes qu'elle présente, que des fumées et des vapeurs qui se portaient de l'estomac, ou de l'utérus à la tête, et de la tête à d'autres parties. Les Modernes plus éclairés, n'apperçoivent que des irradiations spasmodiques qui partent d'un centre, et se dirigent sur différens

organes, et principalement sur le cerveau, les organes de la respiration, et le canal alimentaire.

L'idiosincrasie hystérique est ou naturelle, ou adventice. Cette dernière est décidée par la vie molle et efféminée, par l'oisiveté, par l'abus des alimens succulens, des assaisonnemens, et des boissons spiritueuses, par les passions, et notamment la colère, l'envie, la jalousie, l'amour, l'ennui, les dissentions, les chagrins, par la trop grande application à l'étude ou aux affaires, par l'usage immodéré du coït, le dérangement des évacuations habituelles, et surtout des menstrues, par l'engorgement ou l'obstruction des viscères, par la présence des vers, la pléthore, les grandes évacuations de sang, les accouchemens laborieux, ou fréquemment répétes, par la diète sévère, la leucorrhée excessive, la chlorose, l'abus des purgations, etc.

Lorsque ces différentes causes ont agi durant quelque tems sur le système, il en résulte une mobilité, telle que la plus légère impression détermine brusquement le refoulement des forces dans l'épigastre qui en retient une portion et renvoie l'autre sur le cerveau, les organes de la respiration, et le tube alimentaire, au détriment des autres parties qui se trouvent

vent privées de la portion d'action qu'elles doivent avoir. Il résulte delà une inégalité et un désordre dans les mouvemens nerveux qui donnent lieu aux symptômes qui caractérisent l'hystérie. Cette théorie sur cette maladie nous rapproche du sentiment des anciens qui en plaçaient le siège dans les hypocondres. L'observation qui était leur guide, leur avait appris que les principaux symptômes de l'hystérie, partaient de la région des hypocondres; et en effet c'est là que les malades sont le plus vivement affectées.

Il n'arrive pas toujours néanmoins que l'hystérie s'accompagne des symptômes que j'ai énoncés; cette affection peut simuler toutes les maladies, et la diversité des phénomènes auxquels elle donne lieu, dépend des organes sur lesquels est irradié le spasme hystérique, et comme le remarque très-bien BAGLIVI, lorsque ce spasme, auquel il a donné le nom *D'hystéricus humor*, occupe la tête, il donne lieu à la cephalalgie, à l'apoplexie etc.; s'il frappe le cœur, il cause des palpitations ou des angoisses; s'il attaque les poumons, il décide la toux, l'asthme et d'autres maladies de poitrine, et ainsi des autres parties. Toutes ces affections diverses en apparence, reconnaîssent une seule et même cause, et sont

susceptibles de céder au traitement antihystérique.

On doit rapporter à l'hystérie, une espèce de maladie honteuse qui fait désirer plus ou moins vivement, aux femmes qui en sont affectées, le coït, et qui attaque surtout celles qui sont dévorées par les desirs vénériens, qui ont un tempérament ardent, et qui sont obligées de vivre dans la continence, les femmes pléthoriques, les stériles et les jeunes veuves.

Lorsque cette espèce d'hystérie est portée au dernier période, c'est la *Nymphomanie*, ou *fureur utérine* qui est caractérisée par une extrême lubricité qui n'étant point satisfaite, entraîne le délire et les convulsions. Les femmes affectées de cette maladie, déposent toute pudeur, et sollicitent les hommes, par les caresses et les propos les plus obscènes ; leurs yeux et leurs gestes expriment la passion qui les agite ; cependant rentrées en elles-mêmes, elles ressentent des remords, et éprouvent de la tristesse ; leurs yeux se remplissent de larmes, et elles s'abyment dans le repentir ; mais cet état ne dure pas, bientôt les feux de Lampsaque se rallument dans leur veines, à la vue, ou au souvenir d'un homme, leur vulve se gonfle, le clitoris se roidit, et l'accès finit par l'émission de la semence. Quand la maladie a fait

des progrès, elles perdent l'appétit, le sommeil, et tombent insensiblement dans le marasme. On a vu cette maladie portée au point que ces malheureuses victimes provoquaient au coït le premier homme qu'elles rencontraient, elles se découvraient et exprimaient leurs desirs, par les gestes, les postures et les paroles les plus lascives; et lorsqu'on refusait de condescendre à leurs vœux, elles s'emportaient en injures, et se livraient aux excès les plus dangereux.

Cette maladie doit être combattue par les saignées, les réfrigérans, les bains, les anti-spasmodiques, surtout le camphre, et la diète végétale; on doit leur faire éviter les lectures obscènes, et la vue de tout objet semblable; l'exercice jusqu'à la fatigue, est aussi très-utile. Mais le reméde le plus efficace est de marier ces sortes de femmes avec des hommes qui aient les reins d'Hercule; car elles se retirent des combats amoureux, lassées plutôt que rassasiées.

Les indications curatives qu'il convient de remplir lors des paroxysmes hystériques, consistent 1.° dans l'usage des antispasmodiques, et surtout de l'assa fétida et de l'opium, 2.° hors de l'accès, à éviter les causes excitantes, telles que les passions, les sensations et les

odeurs désagréables, les alimens difficiles à digérer, les exercices violens, la contention de l'esprit, la chaleur des chambres chaudes, les bains chauds, les idées lascives etc.

3.° A dissiper la pléthore, lorsqu'elle existe, par la diète végétale et la saignée. Observez que celle-ci ne convient que dans les premières attaques, et qu'elle est nuisible quand la maladie est ancienne, ou lorsqu'elle est accompagnée de faiblesse; mais dans tous les cas, il faut entretenir la liberté du ventre.

4.° Enfin à détruire la mobilité du systême, par le moyen des toniques, et surtout le quinquina, les martiaux, les bains froids. Quant aux hystéries symptômatiques, on ne les guérit, qu'en remédiant à la maladie principale.

Fin du Tôme Second.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SECOND VOLUME.

Espèce 2.

Fin de la Table des Matières du Second Volume.



